
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Yale. sp. no. 8

Licquet



Rouen.



L'auteur de ce volume, auquel nous devons également une bonne *Histoire de Normandie*, étant mort en 1832, plusieurs de ses amis ont bien voulu se charger de revoir cette nouvelle édition du *Guide de Rouen*, et de l'augmenter de tout ce qui pouvait intéresser le lecteur, tant sous le rapport historique et monumental, que sous le rapport industriel.

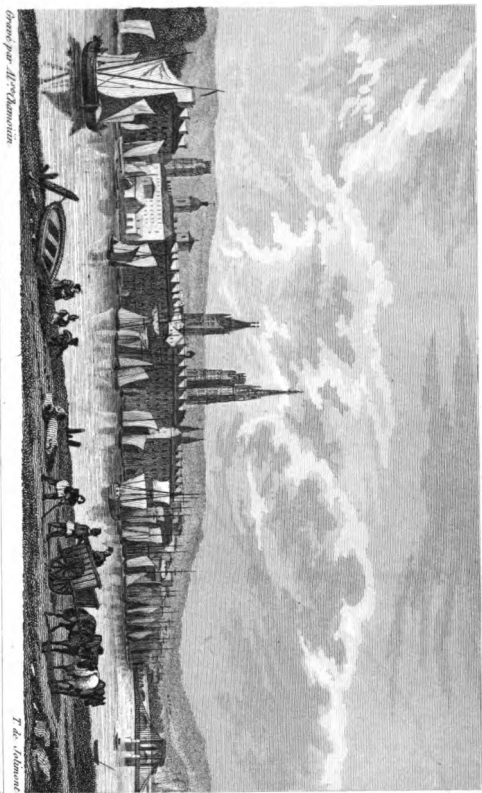


SE VEND AUSSI :

A ROUEN, chez COURCHEY, Libraire, Grande-Rue,
189, hôtel Saint-Michel.

A PARIS, { chez DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal.
chez MAISON, Libraire, quai des Augustins, 29.

ROUEN. Imp. de Nicétas Periaux.



Rouen 1839

Vue prise du quai des Innocentes.

ROUEN,
SON HISTOIRE, SES MONUMENS,
SON COMMERCE, SES GRANDS HOMMES.

GUIDE NÉCESSAIRE
Pour bien connaître cette Capitale de la Normandie ;

SUIVI
DE NOTICES SUR DIEPPE ET ARQUES ;

PAR THÉOD. LICQUET ,
Membre de l'Académie Royale de Rouen , etc.

Quatrième Edition ,
Ornée d'un Plan de Rouen et de 5 gravures.



ROUEN.
ÉDOUARD FRÈRE, ÉDITEUR ,
LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
quai de Paris, 45.

—
1839.

297...

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

Rouen.

PRÉCIS HISTORIQUE.

CÉSAR ne parle point de Rouen dans ses Commentaires; Pomponius Mela n'en dit rien dans sa Géographie; aucun écrivain antérieur à Ptolémée n'en fait mention. Cette observation seule démontrerait l'absurdité des nombreuses étymologies assignées au nom de *Rothomagus*, dont nous avons fait Rouen. Les moins invraisemblables sont celles qu'on a tirées de la langue primitive du pays; mais, sous ce rapport même, on ne peut que se livrer à des conjectures plus

ou moins hasardées, puisqu'en faisant venir Rothomagus de deux mots celtiques, les uns ont trouvé que ce nom voulait dire *grande ville*; d'autres, *ville au bard d'un fleuve*; d'autres encore, *ville où s'acquittent les impôts*.

Ptolémée nous donne donc le point de départ pour l'histoire de Rouen. De son temps, c'est-à-dire dans la première moitié du second siècle, Rouen portait le nom de Rothomagus; c'était la capitale du pays des Vélodasses.

Si Rouen, ville gauloise, nous est très peu connue, Rouen, ville romaine, nous l'est davantage. Son existence n'est plus douteuse; son importance même est démontrée. Toutes les présomptions se réunissent pour faire penser que les Romains ont élevé les premières fortifications extérieures autour de la ville. Des restes de murailles, évidemment construites par ce peuple, ont été découvertes en 1789 dans les caves d'une

maison¹ élevée sur le bord du fossé primitif. Ces constructions se prolongeaient à l'ouest, jusque sous les bâtimens de l'église Saint-Lo, et il est infiniment probable qu'elles se réunissaient, vers l'est, à d'autres débris d'architecture romaine trouvés en creusant les fondations d'une autre maison², rue de la Chaîne.

Voici la *première enceinte* de Rouen sous les Romains, et tracée par eux. Au midi: la Seine, dont les eaux, à cette époque, arrivaient jusque vers la ligne occupée aujourd'hui par la rue des Bonnetiers, la place de la Calende, celle de Notre-Dame dans sa partie méridionale, et ainsi de suite, jusqu'à l'extrémité de la rue aux Ours; au nord: le fossé qui existait sur toute la longueur des rues de l'Aumône et des Fossés-

¹ C'est la raffinerie du sucre de M. Sautelet, rue des Carmes, vis-à-vis la place de ce nom.

² N° 31, appartenant à M. Nourry.

Louis VIII, c'est-à-dire depuis la rivière de Robec . à l'est , jusqu'à la rue de la Porterne , à l'ouest. De ce dernier point, tirez une ligne vers le sud , en passant par le Marché-Neuf , la rue Massacre et la rue des Vergetiers , jusqu'à la rue aux Ours , vous aurez la limite occidentale Celle de l'orient est naturellement tracée par le cours de Robec. La ville conserva cette enceinte jusqu'au X^e siècle , époque de l'établissement de Rolon dans cette portion de la Neustrie¹ à laquelle les Normands donnèrent leur nom.

J'ai dit que Rouen était une ville importante sous les Romains , et cette vérité est démontrée par le fait. Elle ne figure pas , il

¹ La Neustrie comprenait tout le pays situé entre la Loire, l'Océan occidental, l'Océan britannique et le royaume d'Austrasie. De ce côté, Bruxelles, Saint-Quentin, Soissons, Troyes et Autun, se trouvaient à peu près sur les limites des deux États.

est vrai, dans la notice des dignités de l'Empire, comme siège d'un magistrat supérieur, mais on l'y trouve néanmoins comme ville de garnison; et c'était là que résidait le *præfectus militum Ursariensium*, à peu près comme nous dirions en français : le colonel du régiment des Ursariens.

Les annales ecclésiastiques déposent encore de l'importance de Rouen à cette époque. Nous voyons, en effet, dès les premiers temps du christianisme, les apôtres arriver dans les Gaules, se diriger sur Rouen, et y fixer leur séjour comme dans un lieu principal d'où la parole sacrée pouvait se répandre plus facilement dans le pays d'alentour.

Puisque saint Nicaise ne vint point à Rouen, il faut considérer Saint-Mellon comme son plus ancien évêque. L'érection, ou la consécration d'une première chapelle à Rouen, sous l'invocation de la Vierge, voilà le seul fait matériel important que présente la vie de ce prélat. Quant à la

destruction d'un temple dédié à la prétendue idole Roth, je crois avoir prouvé autre part¹, d'abord, qu'il n'a jamais existé d'idole de ce nom; que le temple n'était point sur l'emplacement de l'église Saint-Lo; enfin, que ce temple a été abattu par saint Romain, près de quatre cents ans plus tard.

Rien de bien remarquable à Rouen, sous les successeurs de saint Mellon, jusqu'à saint Victrice. Mais ici commence une ère nouvelle pour notre ville. Sa population s'accroît, sa réputation s'étend, les temples du vrai Dieu s'y multiplient; saint Victrice travaille lui-même à leur construction: « il roule des pierres de ses propres mains, il en porte sur ses épaules. »

Notre ville poursuit paisiblement sa carrière pendant près d'un siècle, jusqu'à saint

¹ *Recherches sur l'histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon, Rouen, J. Frère, 1826, in-8°.*

Godard exclusivement. Nous touchons à une grande transition historique.

Depuis long-temps la puissance romaine luttait dans les Gaules contre les Francs. Clovis fait la conquête des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne ; la monarchie commence, et voici Rouen ville française.

A saint Godard, qui mourut en 529, succéda Flavius, dans la même année. On rapporte à son pontificat, et on attribue à ses démarches la première fondation, par Clotaire I^{er}, vers 540, de l'abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Ouen.

Après Flavius vient Prétextat, dont le nom seul rappelle celui de deux femmes trop célèbres, Frédégonde et Brunehaut. Cette dernière avait été envoyée en exil à Rouen par Chilpéric, roi de Soissons. Mérovée, fils de Chilpéric, aimait Brunehaut et en était aimé. Il vient à Rouen, épouse sa maîtresse ; Prétextat bénit leur union.

Chilpéri arrive, les deux amans se réfugient dans l'église de Saint-Martin-sur-Remelle, bâtie en bois sur les murs de la ville. C'est à Grégoire de Tours que nous devons ce renseignement ; il est précieux, en ce qu'il pose la limite de Rouen, à cette époque, du côté du nord-ouest.

Frédégonde ne pardonna point à Prétextat ; elle le fit assassiner, pendant la messe, dans la Cathédrale.

L'épiscopat de Mélance et de Hidulfe, successeurs de Prétextat, n'offre rien de remarquable. Celui de saint Romain l'est beaucoup plus, mais par la destruction des temples païens et le fameux miracle de la *Gargouille*, qui donna naissance au privilège non moins fameux qu'avait le chapitre de délivrer tous les ans un prisonnier. On pense assez généralement, néanmoins, que saint Romain construisit une des églises qui se sont succédé sur l'emplacement actuel de la Cathédrale. Mais on s'est trompé quand

on a dit que cet évêque avait extirpé le paganisme de Rouen et de la province. Saint Ouen , qui vint après saint Romain , trouva le peuple grossier, superstitieux, idolâtre, par suite de la négligence de quelques évêques ses prédécesseurs. Les habitans des campagnes étaient bruts, cruels et voleurs ; la morale et les sciences n'étaient cultivées que dans les classes supérieures de la société. Je trouve même , dans la préface de la vie de saint Eloi par saint Ouen , qu'on disait à Rouen , au VII^e siècle , des auteurs dont il ne reste rien aujourd'hui.

Saint Ouen fonda ou enrichit beaucoup d'établissmens religieux , à Rouen et dans les environs. C'est sous lui que nous apercevons, pour la première fois, dans nos murs, un monument à saint Nicaise. C'est sous lui que nous voyons s'élever les maisons célèbres de Fontenelle (depuis Saint-Vandrille), de Jumièges et de Sainte-Austreberte.

Au temps de cet archevêque , il y avait

une prison d'état vers le bas de la rue de la Poterne. Ce fut dans cette prison que saint Ouen, trompé par le maire du palais Ébroin, fit enfermer Philibert, premier abbé de Jumièges, faussement accusé du crime de lèse-majesté.

A saint Ouen succéda Ansbert, en 683 ; à cette époque, les arts mécaniques étaient sans doute peu avancés à Rouen, puisque le nouvel évêque, voulant élever un riche mausolée à son prédécesseur, fit venir des ouvriers de diverses provinces.

Selon le moine Aigrad, une grande famine eut lieu à Rouen et dans les environs, sous le pontificat d'Ansbert, qui fit servir les trésors de l'église au soulagement des pauvres.

L'histoire de Rouen se perd ici dans une grande obscurité; nos matériaux seréduisent, pour ainsi dire, à la nomenclature de nos évêques, jusqu'à l'époque où les hommes du Nord se montrent dans nos contrées. Depuis l'année 841, qu'ils parurent pour la

première fois à l'embouchure de la Seine , jusqu'en 912 , époque du traité de Saint-Clair-sur-Epte, Rouen et ses environs n'offrent plus qu'un théâtre de carnage , d'incendie et de ruines. Les étrangers dévorant le pays ; la campagne déserte ; la population massacrée ; les villes à moitié détruites ; partout la discorde , la haine , l'avarice , la rapacité ; tous les excès réunis : tel est le tableau de la contrée à cette époque. Enfin Rollon est créé duc de Normandie ; le fier norwégien devient le bienfaiteur du pays dont il avait été le plus terrible fléau. La population reparaît dans les campagnes ; une police active est établie ; le brigandage est réprimé ; plus de pillards sur les routes , plus de voleurs dans les villes. Rouen se relève de ses ruines ; ses monumens se réparent ; son enceinte s'agrandit ; son influence politique va devenir immense.

Cette *seconde enceinte* est due à Rollon , premier duc , et à son fils Guillaume-Longue-

Épée. Ils resserrèrent les eaux de la Seine dans un lit plus étroit. Plusieurs églises , telles que Saint-Martin-de-la-Roquette , Saint-Clément , Saint-Etienne et Saint-Éloi , qui jusque là s'étaient trouvées dans de petites îles , furent réunies à la terre-ferme. Cette portion de terrain , conquise sur le fleuve, reçut le nom de *Terres-Neuves*. Les limites de la ville restèrent les mêmes au nord , à l'est et à l'ouest.

Sous les premiers ducs suivans , la ville s'étendit à l'occident jusqu'au Vieux-Marché. La porte Cauchoise fut construite vers le commencement du XI^e siècle, c'est-à-dire sous Richard II.

La *quatrième enceinte* s'effectua sous les derniers ducs. La ville s'étendit au nord jusqu'à la hauteur de la rue Pincados ; à l'orient , jusqu'à la rue de la Chèvre. Ces deux rues occupent l'emplacement des fossés creusés à cette époque.

Très peu de temps après , Philippe-Au-

guste, qui venait d'enlever Rouen et toute la Normandie à Jean-Sans-Terre, fit bâtir le vieux château, qui se trouva compris dans l'intérieur de la ville, au milieu du XIII^e siècle, sous saint Louis, à qui nous devons la *cinquième enceinte*. Rouen s'agrandit alors de la majeure partie du terrain occupé aujourd'hui par les paroisses de Saint-Patrice, de Saint-Nicaise, de Saint-Vivien et de Saint-Maclou. Les portes Martainville, Saint-Hilaire et Bouvreuil furent construites.

Un *sixième accroissement* eut lieu vers le milieu du XIV^e siècle. Le couvent des Jacobins, qui fait maintenant partie de la Préfecture, fut enfermé dans l'intérieur de la ville, aussi bien que l'église Saint-Pierre-le-Portier, ce qui obligea de reculer la porte Cauchoise. A l'orient, la ville s'agrandit du quartier de la Maréquerie.

Ce n'est probablement point à Rollon, premier duc, qu'il faut attribuer l'institution de l'Échiquier. La première trace ne s'en

trouve que sous Guillaume-le-Conquérant. Peut-être même n'est-elle bien visible que sous le roi-duc Henri I^{er}, son fils. D'anciens écrivains ont pensé qu'il existait un échiquier en Angleterre, avant la conquête. Le savant Madox, au contraire, (t. 1^{er}, p. 177 et suiv.), déclare qu'il n'a trouvé les mots *scaccarium* ou *exchequer* dans aucun document précédant l'expédition de Guillaume. Mais il le rencontre peu de temps après; d'où il semble naturel de conclure que l'institution fut apportée par ce prince. L'échiquier était ambulateur, et se tenait tantôt à Rouen, tantôt à Caen, quelquefois à Falaise. Louis XII fixa cette cour souveraine à Rouen en 1499, et en fit l'ouverture le 1^{er} octobre de la même année. L'an 1515, François I^{er} érigea l'échiquier en parlement. Interdit en 1540, au mois d'août, ce parlement fut réinstallé le 7 janvier de l'année 1541.

D'épaisses murailles, des fossés profonds,

des châteaux redoutables , beaucoup de tourelles , de bastions et de casemates , des portes fortifiées , faisaient de Rouen , avant la révolution , une place de guerre des plus importantes. Parmi tous les sièges qu'elle eut à soutenir , à différentes époques , et sans parler des assauts que lui livrèrent les Normands , il faut remarquer le siège de 949 , par Othon , empereur d'Allemagne , Louis IV , roi de France , et Arnould , comte de Flandres ; celui de 1204 , par Philippe-Auguste ; celui de 1418 , par Henri V , roi d'Angleterre ; celui de 1449 , à la suite duquel Charles VII reprit la ville aux Anglais ; enfin , celui de 1591 , par Henri IV. Dans tous ces sièges , et plusieurs autres moins considérables que je n'ai pas mentionnés , les habitans de Rouen firent toujours preuve d'une grande valeur , et quelquefois d'une résignation sans exemple.

Toutes les fortifications de la ville ont disparu depuis la révolution ; l'antique phy-

sionomie de Rouen ne se trouve plus qu'à l'intérieur, dans ses monumens religieux, et dans quelques maisons que la faux du temps ou la main des hommes paraissent avoir oubliées.

Avant 1790, on comptait à Rouen trente-sept églises paroissiales, et à peu près autant de communautés religieuses des deux sexes. Nous n'avons plus, aujourd'hui, que six églises paroissiales, huit succursales et une destinée aux protestans.

Rouen est situé sur un terrain en pente douce et sur la rive droite de la Seine, qui le borne au midi; le faubourg Saint-Sever s'étend sur la rive gauche. La position géographique de la ville est aux $49^{\circ} 26' 27''$ de latitude nord, et $1^{\circ} 14' 16''$ de longitude, au méridien de Paris. Le soleil se lève et se couche plus tard pour Rouen que pour Paris d'environ cinq minutes. La largeur de Rouen, sans les faubourgs, est d'un kilomètre trois cents mètres, c'est-à-dire environ un tiers de lieue, de l'extrémité

sud de la rue Grand-Pont à l'extrémité nord de la rue Beauvoisine. Sa longueur est d'environ trois kilomètres, ou près de trois quarts de lieue, d'une extrémité à l'autre des places Cauchoise et Saint-Hilaire. Le tour de la ville, y compris le port, n'excède pas six kilomètres, c'est-à-dire une lieue et demie.

Rouen, par son commerce intérieur et extérieur, est l'une des villes les plus importantes du royaume; les nombreux établissemens industriels qu'elle renferme lui ont fait donner le surnom de Manchester de la France ¹. Rouen est le siège d'un archevêché, dont l'église métropolitaine a pour

¹ Les principales filatures, fabriques d'indiennes et blanchisseries, sont situées dans le faubourg Saint-Sever et dans les vallées de Bapeaume, de Déville, de Maromme, du Houlme, de Malaunay, etc.

Parmi toutes les étoffes qui sortent de nos fabriques, il faut distinguer les *Rouenneries* : c'est le nom général que l'on donne à ces toiles rayées ou à carreaux qui servent à l'habillement des femmes.

suffragans les évêchés de Bayeux, d'Evreux, de Séez et de Coutances. C'est le chef-lieu de la quatorzième division militaire, du département de la Seine-Inférieure et de la troisième conservation forestière.

Il y a en outre à Rouen une cour royale, un tribunal de première instance, six tribunaux de paix ; une chambre et un tribunal de commerce ; un conseil de prud'hommes pour la conciliation des petits différends qui s'élèvent, soit entre des fabricans et des ouvriers, soit entre des chefs d'ateliers et des compagnons ou apprentis ; une direction et une recette générale des contributions, une direction de l'enregistrement et des domaines ; une direction des contributions indirectes ; une direction des douanes ; un hôtel des monnaies ; une banque, une caisse d'épargnes, trois grands hospices, dont un destiné au traitement des aliénés ; deux prisons principales ; deux salles de spectacle, trente-sept fontaines, trois musées et une

bibliothèque publique, trois casernes, de vastes abattoirs, un établissement pour l'éclairage par le gaz, une Académie universitaire, plusieurs Sociétés savantes et industrielles, un grand et un petit séminaire, un collège royal, dix-neuf pensionnats particuliers, trois salles d'asile, et un grand nombre d'écoles d'instruction primaire pour les enfans des deux sexes.

Enfin il existe en cette ville trente-trois barrières, trois halles, huit marchés, vingt-une places, à peu près dix-sept mille maisons, et plus de quatre cent soixante-dix rues, traversées journellement, et dans toutes les directions, par une population d'environ quatre-vingt-douze mille individus.

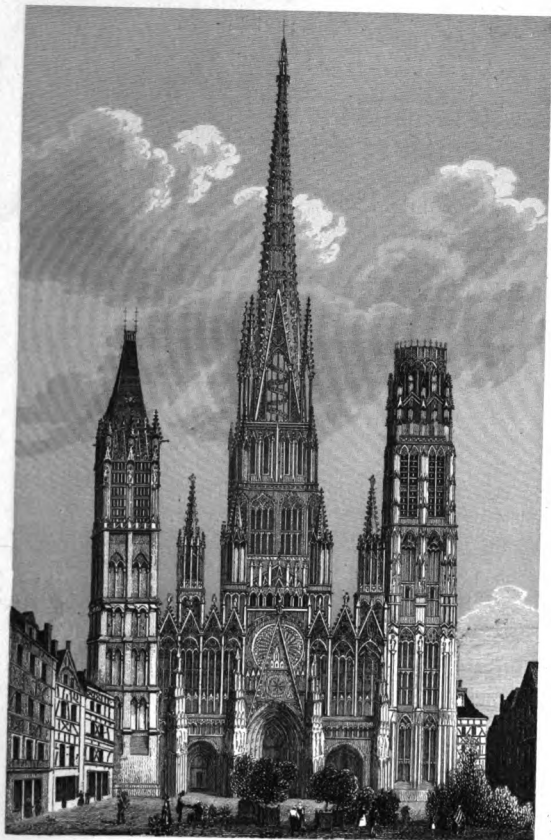
Monumens Religieux.

ÉGLISES PAROISSIALES.

J'AI dit, dans l'Introduction, que Rouen possédait, avant la révolution, trente-sept églises où le culte était célébré, et qu'elle n'en comptait plus aujourd'hui que quinze; savoir: onze églises paroissiales et trois succursales, et une destinée au culte protestant. Je décrirai d'abord les églises paroissiales, puis les succursales, et je donnerai ensuite la nomenclature de celles qui ont été supprimées pendant la révolution.

Cathédrale.

Tous les historiens sont d'accord pour attribuer à saint Mellon l'érection, ou du moins la consécration de la première chapelle chrétienne à Rouen. Ils se réunissent



Cathédrale.

encore pour placer cette chapelle sur une portion du terrain occupé aujourd'hui par l'Église cathédrale. Désigner l'emplacement lui-même serait impossible sans doute; mais il faut nécessairement l'aller chercher dans la partie la plus septentrionale de l'édifice. La Tour de Saint-Romain, dont la base est probablement le reste de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit, et qui présente assurément la partie la plus ancienne de tout l'édifice, fournirait seule la preuve de ce que j'avance. On n'en douterait plus, si l'on réfléchit que les eaux de la Seine, au temps de saint Mellon (260-311), et sept siècles encore après, arrivaient jusqu'à la place connue aujourd'hui sous le nom de *la Calende*, c'est-à-dire presque au pied de la Cathédrale actuelle, dans sa partie méridionale.

Pillée en 841, la Cathédrale, selon toute apparence, ne fut point détruite alors; ou bien il faudrait supposer, ce qu'il n'est

guère possible de croire , qu'elle aurait été réédifiée dans l'intervalle jusqu'en 912 , époque du baptême de Rollon dans cette église. Exposés à des ravages continuels de la part des pirates , les habitans fuyaient dans toutes les directions , et ne pensaient point à bâtir des temples ; et, puisque Rollon reçut le baptême dans la Cathédrale , en 912 , puisqu'il fit à cette église de magnifiques présens aussitôt après la cérémonie , c'est que l'édifice avait été dépouillé et n'avait point été renversé.

Vers la fin du X^e siècle , Richard I^{er} fit agrandir la Cathédrale.

L'achevêque Robert , son fils , continua les travaux.

En 1055 , Guillaume-le-Bâtard place Maurille sur le siège archiépiscopal de Rouen. Maurille achève la Cathédrale , élève la pyramide en pierre qui portait son nom , et fait la dédicace du temple , en 1063 , en présence de Guillaume , et des évêques de

Bayeux, d'Avranches, de Lisieux, d'Évreux, de Séez et de Coutances.

En 1117, la foudre tombe sur la Cathédrale.

En 1200, l'église métropolitaine est détruite par le feu. Jean-sans-Terre, duc de Normandie et roi d'Angleterre, assigne des fonds pour la reconstruction de l'édifice.

C'est donc de cette époque que date la Cathédrale actuelle.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet immense édifice, tel que nous le voyons aujourd'hui, est l'ouvrage de plusieurs siècles, à partir du XIII^e jusqu'au XVI^e inclusive-ment, en exceptant toujours la base de la tour Saint-Romain, qui offre des traces d'une antiquité plus reculée.

La longueur de la Cathédrale, en dedans, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de quatre cent huit pieds (à peu près quatre cent cinquante pieds anglais) : cette cha-

pelle en a quatre-vingt-huit ; le chœur cent dix , la nef deux cent dix. La largeur totale de l'édifice , d'un mur à l'autre , est de quatre-vingt-dix-sept pieds deux pouces , savoir : la nef , vingt-sept pieds ; épaisseur de chaque pilier , sept pieds huit pouces ; chaque collatéral , quatorze pieds ; chapelles , treize pieds cinq pouces. La hauteur de la nef est de quatre-vingt-quatre pieds ; celle des collatéraux , de quarante-deux pieds. La croisée a cent soixante-quatre pieds de longueur , sur vingt-six pieds de largeur. Au centre est la lanterne , élevée de cent soixante pieds sous clef de voûte , et soutenue par quatre gros piliers portant chacun trente-huit pieds de circonférence , et formés de trente-et-une colonnes groupées en faisceaux ; au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie fort étroite. L'édifice reçoit le jour par cent trente fenêtres ; il a été reblanchi , en 1778 , par des ouvriers italiens.

Parmi tous les vitraux de la Cathédrale, il en est plusieurs qui méritent particulièrement de fixer l'attention. J'indiquerai ici leur place, d'après l'ouvrage de M. E.-H. Langlois sur la Peinture sur verre, et celui de M. Gilbert sur la Cathédrale ¹.

Aile gauche, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : panneaux supérieurs occupés par plusieurs sujets relatifs à la vie de saint Jean-Baptiste, de saint Nicolas, etc. On y remarque des corroyeurs ou mégissiers, et, près d'une espèce de galerie soutenue par des arcades, un tailleur de pierre et un sculpteur façonnant le chapiteau d'une colonne. Un peu plus haut,

¹ *Description historique de la Cathédrale de Rouen* ; par Gilbert. Rouen, Ed. Frère, 1837, in-8°, fig. — *Essai sur la Peinture sur verre ancienne et moderne, etc.* ; par E.-H. Langlois. Rouen, Ed. Frère, 1832, in-8°, figures.

on voit une église soutenue par des arcs-boutans, à la construction de laquelle travaillent des maçons. Près de là est une femme à genoux, élevant de ses deux mains un tableau chargé du plan d'une verrière, ou fenêtre gothique.

Même aile, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : fenêtre occupée par des sujets relatifs à la vie de saint Sever.

Aile gauche du chœur, en face de la quatrième arcade : fenêtre entièrement occupée par la vie de saint Julien-l'Hospitalier.

Même aile, entre la chapelle latérale semi-circulaire et la chapelle de la Vierge : deux fenêtres représentant la vie de Joseph, fils de Jacob. On y lit encore, quoique difficilement, le nom du peintre verrier. Il est inscrit, sur un phylactère, de la manière suivante :

CLEMENS VITREARIUS CARNOTENSIS M...

De l'autre côté du chœur, entre la cha-

pelle de la Vierge et la chapelle latérale semi-circulaire : deux fenêtres, l'une représentant la Passion ; l'autre offrant la vie d'un saint. Il est presque toujours peint nu , de la tête à la ceinture , et à cheval.

Chapelle semi-circulaire du croisillon méridional, dans l'amortissement d'une fenêtre : le martyr de saint Laurent.

Tous ces vitraux sont de la fin du XIII^e siècle. Le plus curieux est celui qui représente la vie de saint Julien-l'Hospitalier.

La Cathédrale renferme en outre plusieurs belles vitres du temps de la renaissance. Il faut distinguer, entre toutes, celles qui représentent la vie de saint Romain , dans la chapelle de cet évêque , et celles qui décorent la chapelle de Saint-Étienne. On voit , dans cette dernière, saint Thomas touchant la blessure de Jésus-Christ ; le Christ prêchant dans le désert ; le Christ apparaissant à la Madeleine ; la pêche miraculeuse , etc. , etc.

L'édifice est encore éclairé par trois grandes roses ; deux aux extrémités de la croisée , et une au-dessus de l'orgue. La rose du nord est plus belle que celle du midi ; la rose de l'ouest l'emporte sur les deux autres. Au centre de cette dernière est placé le Père-Eternel , environné d'une multitude d'anges qui tiennent divers instrumens de musique. Autour du grand arc ogive qui encadre la rose , sont distribuées dix figures d'anges , tenant chacune un instrument de la Passion.

L'orgue actuel de la Cathédrale est un grand seize-pieds , suspendu en porte à faux , au-dessous de la rose occidentale. Il fut fabriqué , en 1760 , par le célèbre Lefèvre , facteur d'orgues de Rouen.

Le chœur est entouré de quatorze colonnes. Avant 1430 , sa partie supérieure ne recevait le jour que par un petit nombre de fenêtres étroites. Depuis cette époque , elle est éclairée par les quinze grandes croi-

sées que l'on voit aujourd'hui. En 1467, sous le cardinal d'Estouteville, le chapitre fit faire les stalles, dont les consoles sont décorées de sculptures extrêmement curieuses ¹.

Un jubé en pierre, d'un style en harmonie avec le reste de l'édifice, ornait autrefois l'entrée du chœur : il a été remplacé, en 1777, par la construction moderne que l'on voit aujourd'hui. Ce jubé, malgré sa beauté, forme une malheureuse disparte avec l'ensemble de l'église. La tribune qui règne dans la partie supérieure est surmontée d'un Christ en plomb doré, exécuté par Clodion. Dans les entre-colonnes sont deux autels en marbre ; l'un et l'autre ornés d'une statue en marbre blanc. La statue à droite est celle de la Vierge, ouvrage très-estimé de Lecomte. Cet autel a retenu le

¹ Voir : *Stalles de la Cathédrale de Rouen*, par E.-H. Langlois. Rouen, 1838, in-8°, fig.

nom du *Vœu*, depuis 1637, à cause d'une procession générale qui se fit, à cette époque, pour obtenir la cessation de la peste. A la rentrée dans l'église, la procession s'arrêta devant cet autel, où *Messieurs de l'hôtel commun* déposèrent une lampe d'argent, du poids de quarante marcs. La statue à gauche est celle de sainte Cécile, patronne des musiciens. Cette sculpture est due au ciseau de Clodion, auteur du Christ. Le coffre de chaque autel est orné de jolis bas-reliefs, représentant, à droite, Jésus-Christ mis au tombeau; à gauche, sainte Cécile au moment où elle vient d'expirer.

L'existence réelle d'une bibliothèque, à la Cathédrale, remonte à l'année 1424. Les chanoines firent construire, à cet effet, sur le cellier du chapitre, le grand bâtiment que l'on voit encore aujourd'hui. Il est long d'environ cent pieds sur vingt-cinq de large. On y montait par ce joli escalier gothique, construit dans la seconde moitié du XV^e

siècle par le cardinal Guillaume d'Estouteville, et placé dans l'encoignure du croisillon septentrional. Cette bibliothèque, pillée et ruinée par les calvinistes, en 1562, fut rétablie depuis, par l'archevêque François de Harlay.

En 1788, le chapitre fit élever, sur la bibliothèque, un étage destiné au dépôt des archives de l'église. La partie supérieure de l'escalier qui conduit à cet étage a été construite en 1789, et dans le même style que le reste.

Avant 1424, et dès 1112, la Cathédrale possédait déjà plusieurs manuscrits, qui périrent dans l'incendie de 1200.

Une grande partie des livres de la Cathédrale se retrouvent aujourd'hui dans la bibliothèque publique, à l'Hôtel-de-Ville.

Vingt-cinq chapelles règnent dans le pourtour de la Cathédrale. La plus spacieuse, et la première à droite en entrant, est celle de Saint-Etienne, autrefois la pa-

roisse de Saint-Etienne-la-Grande-Église, supprimée en 1791.

A l'extrémité de ce collatéral de la nef, en remontant, est la chapelle du *petit Saint-Romain*¹, où se trouve le tombeau de Rollon, premier duc. Le prince avait d'abord été inhumé dans le sanctuaire près du grand autel, qui se trouvait, à cette époque, vers le haut de la nef actuelle. L'autel ayant été reporté plus loin, la dépouille de Rollon fut déposée dans l'enfoncement cintré où elle repose aujourd'hui.

Au-dessus de l'arcade, sur une table de marbre noir, on lit une inscription dont nous donnons la traduction :

Ici est placé Rollon, premier duc, fondateur, père de la Normandie, dont il fut d'abord l'effroi, le fléau, puis le restaurateur. Baptisé par

¹ La chapelle du *grand Saint-Romain* est dans le croisillon de droite.

Francon, archevêque de Rouen, l'an 912, il mourut l'an 917¹. Ses restes avaient été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, archevêque de Rouen, l'an 1063.

Dans le collatéral opposé, précisément en regard de la chapelle que nous quittons, est celle de *Sainte-Anne*. Là sont les restes de Guillaume-Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, assassiné dans un île de la Somme, par ordre d'Arnould, comte de Flandre. Comme celle du duc son père, sa tombe occupe une arcade enfoncée, au-dessus de laquelle a été tracée une inscription, que nous traduisons ainsi :

Ici est placé Guillaume-Longue-Épée, fils de Rollon, duc de Normandie, tué par trahison l'an

¹ C'est une erreur : Rollon ne mourut qu'en 931 ou 932 ; il avait abdiqué en 927 en faveur de son fils Guillaume-Longue-Épée.

944. Ses restes avaient d'abord été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, l'an 1063.

Autrefois on admirait, dans le sanctuaire de la Cathédrale, quatre illustres sépultures : celle de Richard-Cœur-de-Lion, mort en 1199. — Celle de Henri-le-Jeune, son frère, mort en 1183. — Celle de Guillaume, fils de Geoffroy Plantagenet, oncle des précédents, mort en 1164. — Enfin, celle de Jean, duc de Bedford, régent de France sous Henri V, roi d'Angleterre, mort en 1435. Au milieu du chœur on voyait celle du roi Charles V, mort en 1380.

En 1562, les calvinistes mutilèrent ces tombeaux. — En 1736, faisant reconstruire un nouveau maître-autel et exhausser le chœur, le chapitre de la cathédrale, moins éclairé sans doute que le clergé actuel, les fit entièrement disparaître, au grand regret des archéologues.

Depuis cette époque, on croyait ces précieux monumens à jamais perdus.

Le 31 juillet 1838, des fouilles habilement dirigées par M. Deville ont amené subitement une découverte archéologique de la plus haute importance. On a trouvé sous le pavé du sanctuaire, au côté gauche de l'autel, non loin du lieu où est placée l'inscription de Richard-Cœur-de-Lion, à deux pieds de profondeur, la statue qui décorait son tombeau et la boîte qui contient le cœur de ce duc de Normandie.

La statue qui a été déterrée, est d'une très-belle conservation; elle est longue de six pieds et demi. Richard-Cœur-de-Lion y est représenté étendu sur son tombeau, ayant les pieds appuyés sur un lion couché. Cette statue en pierre de liais de la plus belle qualité, a été déposée provisoirement dans la chapelle de la Vierge.

Si l'on en croit la chronique de Normandie, ce tombeau était entouré d'une grille

d'argent qui fut vendue au milieu du XIII^e siècle pour contribuer à payer la rançon de saint Louis.

On doit espérer que le tombeau de Richard-Cœur-de-Lion sera rétabli dans la chapelle de la Vierge , à côté de celui des deux d'Amboise, en face de ceux des deux Brézé, tombeaux que M. Ubaudi vient de réparer d'une manière si heureuse; c'est la véritable place de ces précieuses reliques.

Entrons dans la chapelle de la Vierge , et admirons les trésors qu'elle renferme.

Dans la seconde travée , à gauche en entrant , est un tombeau en pierre , sans inscription, sans statue. C'est celui de Pierre de Brézé, comte de Maulevrier, grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie. Il fut tué à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. Ce monument est remarquable par ses gracieuses proportions, par l'élégance et la délicatesse de son architecture. Il se compose de deux pilastres de

style arabesque, soutenant une arcade à plein cintre, qui surmonte un fronton en entrelacs; le tout travaillé à jour et décoré de toutes parts des lettres initiales P B, en caractères gothiques. La niche du tombeau a environ cinq pieds de large sur quatre de profondeur. Sa hauteur est de six pieds quatre pouces jusqu'à la clef de la voûte; celle-ci est décorée d'un écu portant les armes du mort. Les mêmes armes, qui ornaient, avant la révolution, les trois panneaux de la base du tombeau, viennent d'y être rétablies. La hauteur du mausolée, jusqu'au dernier cordon d'en haut, est de dix-sept pieds. Les clochetons, ou pointes des deux pilastres, s'élèvent encore de deux pieds et demi à trois pieds au-dessus; ce qui porte la hauteur totale du monument à vingt pieds environ.

Le nom de Pierre de Brézé est cité avec honneur dans nos annales, à l'époque de la conquête de la Normandie. Ce fut lui qui reçut à composition le château d'Harcourt,

Gisors , Château-Gaillard. Ce fut lui qui entra le premier à Rouen, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Charles VII ¹. La statue de Pierre de Brézé et celle de Jeanne du Bec-Crespin, sa femme, se voyaient autrefois sur le tombeau. On ignore à quelle époque elles ont été enlevées.

Tout à côté de ce monument est celui de Louis de Brézé, petit-fils du précédent, mort au mois de juillet 1531. La fameuse Diane de Poitiers lui fit élever ce mausolée. Le corps du tombeau est chargé de quatre colonnes de marbre noir, dont les chapiteaux et les bases sont en albâtre. Au milieu de ces colonnes est un cercueil, sur lequel gît la statue en marbre blanc du grand-sénéchal. Le mort est étendu sur le dos; ses traits sont effrayans : on voit qu'il vient d'expirer. Le corps est entièrement

¹ *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*; par A. Deville. Rouen, N. Periaux, 1837, in-8°, fig.

nu , la main gauche placée sur la poitrine. Le cénotaphe est de marbre noir. La perfection de cette sculpture l'a fait attribuer au célèbre Jean Goujon. Derrière cette statue, on en voyait autrefois une autre du même personnage , représenté en habit de comte , avec le collier de Saint-Michel , et une couronne sur la tête. On ne retrouve aujourd'hui que la trace des scellemens qui la fixaient sur le tombeau. Aux deux extrémités de la figure gisante , sont deux statues de femme , en albâtre. Du côté de la tête , c'est Diane de Poitiers agenouillée , les bras croisés , et en habit de veuve. Aux pieds , est la Vierge tenant l'enfant Jésus : c'était l'opinion générale dès le temps de Pommeraye , qui parle de tableaux , de figures , de cierges , de chapelets suspendus autour de cette image. Dans le fond , au milieu , existaient deux inscriptions, l'une en prose, l'autre en vers. Toutes deux ont été enlevées pendant la révolution ; mais on les a

replacées successivement , la première il y a une vingtaine d'années, la dernière en 1838. Les voici toutes les deux :

Loys de Breszé, en son vivant cheualier de l'ordre, premier Chambellan du Roy , grand Seneschal , Lieutenant-général et Gouverneur pour le dict Sieur, en ses pays et duché de Normendie, Capitaine de cent gentilz hommes de la maison du dict sieur et de cent hommes d'armes de ses ordonnances , Capitaine de Rouen et de Caen , Comte de Mauléurier, Baron de Mauny et du Bec-Crespin, Seigneur Chastellain de Nogent-le-Roy, Ennet, Bréval et Monchauvet. Après avoir vescu par le cours de nature en ce monde en vertu , jusques à l'âge de LXXII ans, la mort l'a faict mettre en ce tombeau pour retourner viure perpétuellement. Lequel décéda le dymence XXIII^e jour de juillet de mil vcc trente ung. 1531.

Dedens le corps que ce blanc marbre serre ,
Jadis le ciel pour embellir la terre
Transmyst le choys des illustres espritz ,
Lequel au corps feist tant d'honc^r aquerre ,
Qu'en temps de paix et furieuse guerre ,
Soubz quatre Roys il emporta le prix.

Le souterain pour son partage a pris
 Ceste noble ame, et la terre a repris
 Le corps ja vieu; mais quand à sa gloire ample,
 Pour ce quelle est de vertu decorée :
 Aux bons Francoys est ici demourée,
 Pour leur servir de memorable exemple.

Une troisième inscription, qui probablement n'aura pas été aperçue en 1793, se trouve dans le fond, à l'angle supérieur du côté gauche.

*Hoc Lodoice tibi posuit Brezæe sepulchrum ,
 Pictonis amisso mæsta Diana viro.*

*Indivulsa tibi quondam et fidissima conjux ,
 Ut fuit in thalamo , sic'erit in tumulo.¹*

De malins esprits ont remarqué que la duchesse de Valentinois disait vrai, et qu'elle fut *aussi* fidèle dans un cas que dans l'autre.

¹ « O Louis de Brézé, Diane de Poitiers, désolée de la perte de son époux, t'a élevé ce monument. Elle fut ta compagne inséparable, ton épouse très fidèle dans le lit conjugal; elle te le sera également dans le tombeau. »

Au-dessus de l'entablement, est la statue équestre, en marbre blanc, du sénéchal. Des deux côtés de l'arcade où est cette statue, se voient quatre cariatides couronnées de fleurs, et représentant : les deux à droite, la Prudence et la Gloire ; les deux à gauche, la Victoire et la Foi. Sur la frise du premier ordre, au-dessous de quelques figures portant des festons, on lit cette devise : *Tant grate chevre que mal giste*. Le couronnement est un attique formant une niche, dans laquelle on voit une statue en albâtre. Elle tient une épée et représente la Force selon les uns, la Justice et la Prudence selon les autres.

Dans la frise au-dessus de la figure, est cette inscription : *In virtute tabernaculum ejus*. La corniche se termine par deux chèvres portant les armoiries du sénéchal. Toutes les frises sont en albâtre, tandis que les architraves et les corniches sont de marbre noir. Ce mausolée, l'une des productions les plus

remarquables de l'art , sous François I , est attribué par les uns à Jean Cousin , par quelques autres , à un artiste non moins célèbre , Jean Goujon.

Plus brillant peut-être , mais moins pur sous le rapport du style , le tombeau des cardinaux d'Amboise orne le côté droit de la chapelle ; il est placé dans l'épaisseur de la muraille. Après sept années d'un travail sans interruption, il fut complètement achevé en 1525 , sous l'archevêque d'Amboise , deuxième du nom : nous disons l'archevêque , parce qu'à cette époque le prélat n'était point encore revêtu de la pourpre romaine. Les corps de ces deux cardinaux ne reposent point dans le mausolée ; ils étaient au pied , sous une tombe de marbre noir , dans un caveau qui n'avait que la largeur nécessaire pour contenir les deux coffres de plomb posés sur quatre barreaux de fer. La sépulture a été violée pendant la révolution , et les coffres enlevés. A la partie inférieure du mo-

nument, dans les niches séparées par des pilastres, sont de charmantes petites statues, au nombre de six, représentant la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance. Toutes ces statues sont en marbre blanc. Sur le tombeau, de marbre noir, paraissent les deux cardinaux George d'Amboise, oncle et neveu. Ils sont à genoux sur des coussins; la tête est nue; les mains sont jointes. L'expression de la prière et de la piété est parfaite dans les deux personnages, surtout dans la figure de George d'Amboise I. A leurs pieds, et sur le devant du cénotaphe, on lit, sur une seule ligne, l'inscription suivante, qui ne concerne que le cardinal-ministre :

*Pastor eram cleri, populi pater, avrea sese
Lilia subdebant, quercus¹ et ipsa michi.*

¹ C'est-à-dire que le pape Jules II était de la maison de *Rovere* (*Quercus*). Il portait d'azur à un *chêne d'or* englanté.

*Mortuus en iaceo , morte extingvuntur honores ;
At virtus , morte nescia , morte viwet.*

Sur le fond du monument est un bas-relief représentant le patron des deux prélats (saint George) terrassant un dragon. Sur les côtés , sont réparties huit autres figures , parmi lesquelles on reconnaît la sainte Vierge , plusieurs saints ; et notamment saint Romain , archevêque de Rouen dans la première moitié du VII^e siècle. Une voussure décorée de sculptures aussi remarquables par le bon goût que par la richesse des ornemens , soutient un attique ; où l'on voit les douze apôtres , deux à deux , dans des niches élégantes séparées par des pilastres.

Les deux mausolées que je viens de décrire ne se recommandent pas seulement par le luxe et l'éclat dont ils brillent et par les souvenirs qu'ils retracent ; ils ont un attrait de plus , en ce qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'art , à l'époque où le style

appelé gothique allait faire place aux gracieuses productions de la renaissance.

Au pied du tombeau des cardinaux d'Amboise, et dans leur ancien caveau, est inhumé le cardinal Cambacérès, décédé à Rouen le 25 octobre 1818.

L'autel de cette chapelle est orné d'un fort beau tableau de Philippe de Champaigne, représentant l'*Adoration des Bergers*. Les peintres et les connaisseurs en font le plus grand cas. ¹

En sortant de la chapelle de la Vierge, immédiatement à droite, est un tombeau sur lequel on n'avait fait jusqu'ici que des con-

¹ La Cathédrale renferme encore plusieurs tableaux remarquables; il faut distinguer, entre autres, une *Annonciation*, par Letellier, de Rouen, neveu du célèbre Poussin : elle se trouve dans la seconde chapelle du collatéral gauche, en entrant par le grand portail. A droite et à gauche du chœur, sont placées une *Samaritaine*, par Charles Tardieu, et une *Mise au Tombeau*, par Poisson.

jectures. On y voit, sous une arcade à plein cintre, la statue d'un évêque étendu sur le dos. Dans la partie inférieure du sépulcre, sont des bas-reliefs mutilés, que l'on pourrait supposer représenter un synode. On y distingue, du moins, plusieurs personnages assis, tenant des livres à la main. Dans la partie supérieure, on remarque des anges emportant sur un drap l'âme du défunt, figurée par un corps d'enfant.

M. A. Deville, dans son ouvrage sur les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, a démontré que ce tombeau était celui de l'archevêque de Rouen, Maurice, mort en 1235. Je ne dois pas laisser ignorer, quelque ridicule qu'elle puisse être, la tradition populaire qui s'attache à ce monument. Elle veut que le corps du personnage inhumé sous cette voûte soit celui d'un évêque qui, dans un moment de colère, avait tué son domestique d'un coup de cuiller à pot. Le peuple ajoute que l'évêque, repentant, ne voulut

point être enterré dans l'église, mais qu'il défendit en même temps qu'on l'enterrât dehors, et que ce fut pour obéir à cette volonté ambiguë qu'on lui creusa un tombeau dans l'épaisseur du mur.

Non loin de la chapelle de la Vierge, dans le collatéral droit, en regardant l'orient, est la sacristie. Il faut s'arrêter devant sa clôture en maçonnerie et sa porte en fer : ce sont deux ouvrages très estimés de la fin du XV^e siècle. Le mur de clôture est dû aux libéralités de Philippe de la Rose, grand-archidiacre, et fut élevé en 1473, selon Farin ; en 1479, selon Pommeraye. ¹

Sortons maintenant de la Cathédrale, et jetons un coup d'œil sur l'extérieur de cette admirable basilique. Ici les détails sont impossibles ; il faut voir le tableau en masse

¹ M. Deville en reporte la date entre les années 1480-1482, d'après les registres capitulaires manuscrits de la Cathédrale.

pour s'en faire une idée. Qui pourrait compter tant de sculptures, de chapiteaux, de galeries à jour, de bas-reliefs, d'ornemens, qui se multiplient sous toutes les formes ? Les explications historiques sont à peu près les seules que l'on puisse offrir au lecteur. Ajoutons qu'elles sont les plus utiles, puisque le reste est l'affaire des yeux et du goût. Toute la partie de la façade occidentale, comprise entre les deux tours, est due à la munificence du cardinal d'Amboise I. Les travaux furent commencés le 12 juin 1509, et terminés en 1530. Les bas-reliefs qui décorent le dessus des portes, sous les trois entrées du parvis, ont été plus ou moins mutilés par les calvinistes, en 1562. Celui de droite est maintenant à peu près méconnaissable : celui du grand portail représente l'arbre de Jessé, c'est-à-dire la généalogie de la Vierge ; celui de gauche est le supplice de saint Jean ; dont voici l'histoire en peu de mots.

On célébrait la naissance d'Hérode. Le tétrarque donna un souper splendide : il est représenté à table dans la partie gauche du bas-relief. Hérodias, sa concubine, voulant perdre saint Jean, qui avait blâmé hautement ce commerce illégitime, ordonna à sa fille d'aller danser en présence d'Hérode ; ce qu'elle fit. L'histoire sainte ne dit pas, je crois, que ce fût sur les mains et les pieds en l'air, comme on le voit dans le bas-relief. Hérode, charmé, promit d'accorder à la fille d'Hérodias tout ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. La fille va consulter sa mère, qui lui répond : « Allez ; et dites au Roi : « Je ne souhaite, seigneur, ni autorité ni « richesse ; mais je veux la tête de Jean-Baptiste. » Le consciencieux tétrarque obéit ; et l'on aperçoit, au côté droit du bas-relief, la tête de saint Jean dans un bassin. A l'extrémité de ce même côté, on voit le bourreau au moment où il va frapper

saint Jean, qui a la tête passée par une fenêtre.

Ce portail souffrit considérablement d'une tempête affreuse qui eut lieu en 1683. Les deux contreforts du milieu non encore ornés de statuettes et de ces riches sculptures qui décorent les deux autres élevés sous George d'Amboise, ont été construits, il y a quelques années, sous la direction de M. Alavoine, afin de consolider ce portail, où l'on remarquait des lézardes qui donnaient quelques inquiétudes sur sa solidité.

La tour qui termine la façade au nord, porte le nom de *Saint-Romain*. Sa base est la partie la plus ancienne de tout l'édifice; le surplus n'a été construit que successivement et à différentes époques; elle a été terminée en 1477, sous le cardinal d'Estouteville. La tour Saint-Romain renfermait onze cloches avant la révolution. Il y en avait quatre autres dans la pyramide, et une seule, mais qui pesait probablement

autant que toutes les autres , dans la Tour de Beurre , dont je vais parler.

Cette tour , qui termine la façade au sud , est nommée la *Tour de Beurre* , parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes offertes par les fidèles , qui obtinrent en échange la permission de manger du beurre pendant le carême : elle a deux cent trente pieds d'élévation. La première pierre fut posée au mois de novembre 1485 , par Robert de Croixmare , archevêque de Rouen. Les travaux durèrent près de vingt-deux ans , puisque l'édifice ne fut terminé qu'en 1507 , selon Pommeraye. Avant d'être achevée , la tour avait été bénie (en 1496) , par Henry Potin , suffragant du cardinal George d'Amboise I.

Le 29 septembre de l'an 1500 , ce cardinal fit déposer sur le bureau du chapitre , 4000 liv. pour servir à la fonte d'une cloche , voulant , disait-il , qu'elle fût *la plus belle du royaume*. On fit marché avec le

fondeur pour une cloche du poids de quarante-deux mille livres ou environ. Déjà les fourneaux étaient établis au pied de la tour ; le moule était commencé, mais on réfléchit que la charpente de la tour n'était pas assez forte pour supporter le colosse. Le moule fut brisé, on en fit un autre qui devait donner une cloche de trente-deux mille livres ou à peu près. L'opération eut lieu le lundi 2 août 1501, à huit heures du soir, à la suite d'une procession générale autour de l'église et de l'archevêché. La cloche avait au bas trente pieds de tour ; sa hauteur, y compris les anses, était de dix pieds. Elle pesait 36,000 livres. On dit que le fondeur, Jean Le Machon, de Chartres, fut si satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, que, vingt-six jours après, il mourut de joie.

La cloche George d'Amboise se fêla en 1786, au passage de Louis XVI à Rouen. On la mit en pièces en 1793, et elle fut

convertie en canons. Quelques morceaux servirent à faire des médailles, aujourd'hui fort rares. On lit sur une des faces :

MONUMENT DE VANITÉ
DÉTRUIT POUR L'UTILITÉ
L'AN DEUX DE L'ÉGALITÉ.

Le portail *des Libraires*, à l'extrémité nord du transept, a pris son nom des libraires qui occupaient des boutiques de chaque côté de la cour. Commencé en 1280, ce portail ne fut achevé qu'en 1478. C'était l'entrée ordinaire des hauts personnages, à l'exception du roi et des princes du sang, qui se rendaient à l'église par le grand portail d'occident. Le bas-relief qui surmonte la porte n'a jamais été exécuté : les deux compartimens inférieurs existent seuls ; ils représentent la résurrection générale. La cour qui est devant le portail des Libraires était autrefois un cimetière. On cessa d'y enterrer parce qu'un meurtre y fut commis, et que

ce lieu ne fut point purifié. Cette entrée de l'église est décorée d'un nombre infini de bas-reliefs représentant, les uns des traits de l'Histoire sainte, les autres des sujets quelquefois extrêmement grotesques; plusieurs de ces sculptures ont été netoyées depuis peu, pour être moulées. A gauche, en regardant la porte, on voit un homme négligemment appuyé sur le coude: dans sa main droite repose sa tête, qui est celle d'un porc.

Vers le mois de septembre 1481, le chapitre fit commencer l'avant-portail qui règne sur la rue Saint-Romain. Il était couronné d'une claire-voie fort curieuse, qui fut renversée, en grande partie, le 3 février 1638, par un coup de vent.

Il faut entrer dans la cour d'*Albane*¹, si l'on veut jouir de l'aspect de la Cathé-

¹ Ainsi appelée du collège de même nom, fondé par Pierre de Colmieu, archevêque de Rouen et cardinal d'Albe.

drale du côté du nord. Neuf croisées de front, surmontées de pignons terminés par des ornemens divers, éclairent les chapelles du collatéral. On distingue encore, à quelques fenêtres inférieures de la tour Saint-Romain, le plein-cintre du XI^e siècle; d'où l'on pourrait conclure que cette partie de la tour fut épargnée dans l'incendie de l'an 1200.

Le portail de la Calende a été construit vers la même époque que celui des Libraires, et présente à peu près la même disposition. Au-dessus de la porte, dans un arc ogive, est un grand bas-relief divisé en trois compartimens : celui d'en bas, dit M. Gilbert, représente *Joseph vendu par ses frères*; au milieu sont les *Funérailles de Jacob*; en haut, *Jésus-Christ sur la Croix*. A droite et à gauche du portail, sont de grandes statues plus ou moins mutilées, et de petits bas-reliefs en profusion. Celui qui nous montre un homme pendu ne rappelle

point, comme l'a cru long-temps le peuple , un marchand de blé mis à mort sur la place pour avoir vendu à fausse mesure. Dom Pommeraye a réfuté le premier cette opinion. La plupart de ces bas-reliefs se rapportent à l'histoire de Joseph ; le pendu serait le grand pannetier de Pharaon , à qui le fils de Jacob avait prédit l'événement dans la prison ; trois jours auparavant.

La façade de ce portail , comme celle du portail des Libraires , est accompagnée de deux tours carrées d'une belle proportion , et percées de grandes fenêtres ogives.

Sur la tour de pierre qui subsiste encore au milieu de la croisée , s'élevait naguère , à la hauteur de trois cent quatre-vingt-seize pieds , cette belle pyramide, monument des talens de Robert Becquet et des libéralités du cardinal d'Amboise, deuxième du nom. Elle avait été commencée au mois de juin 1542 , et terminée au mois d'août 1544.

Le 15 septembre 1822 , cette belle py-

ramide a été détruite par le feu du ciel ; à sept heures du matin elle n'existait plus. Deux heures après , le toit du chœur , celui de la croisée et le tiers de celui de la nef , s'étaient également écroulés. Les plombs fondus ont été achetés par M. Firmin Didot , qui les a convertis en caractères pour l'imprimerie.

On ne saurait donner ici trop d'éloges au zèle de M. de Vanssay , alors préfet du département : le malheur était arrivé le 15 septembre ; dès le 26 du même mois , le gouvernement , instruit et sollicité par ce magistrat , ordonnait à M. Alavoine ¹ , l'un de nos plus habiles architectes , de se rendre à Rouen pour conférer avec M. le préfet sur les moyens de remédier aux dégats causés par l'incendie. Dans les premiers jours de 1823,

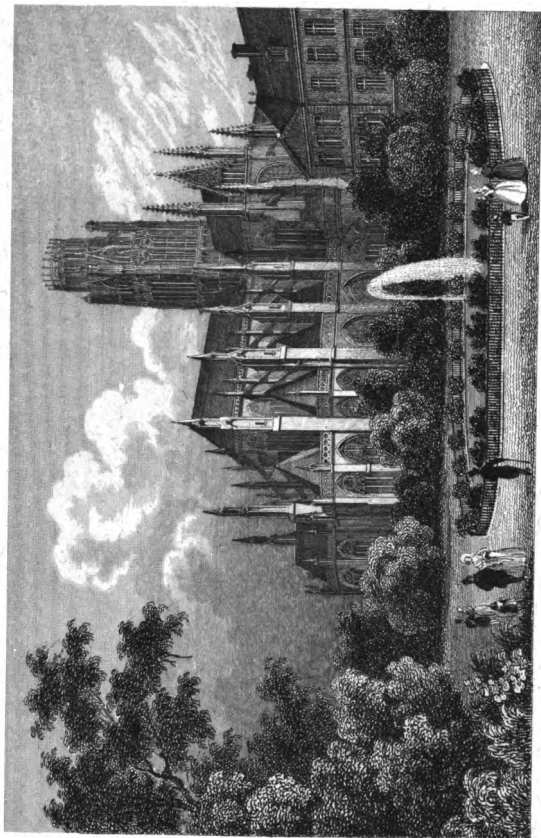
¹ Mort le 15 novembre 1834 , M. Alavoine fut remplacé par M. Dubois et M. Pinchón fut maintenu architecte-adjoint.

les toits des collatéraux étaient réparés. Le 15 mars de la même année, toute la nef était recouverte en plomb, comme la partie qui n'avait point souffert. Le toit du chœur et les deux bras de la croisée furent eux-mêmes bientôt réparés; on a préféré la couverture en cuivre, comme plus solide et moins sujette aux réparations. La restauration et l'exhaussement de la lanterne furent terminés en 1829.

De cette nouvelle plate-forme élevée de deux cents pieds, à partir du pavé de l'église, s'élancera majestueuse la nouvelle pyramide dont on aperçoit déjà onze étages en fer, de quatre mètres cinquante centimètres chaque, formant quarante-neuf mètres ou cent cinquante pieds environ. Une première flèche en pierre fut renversée par la foudre; reconstruite deux fois en charpente, elle devint deux fois la proie des flammes; la rétablir en bois, c'eût été réunir des matériaux pour un troisième incendie. Elle sera

donc exécutée en fonte de fer , et travaillée à jour. On obtiendra ainsi une homogénéité parfaite entre toutes les parties ; une harmonie plus intime dans la décoration extérieure de l'édifice, surtout avec le grand portail ; et la nouvelle pyramide, par sa forme aussi bien que par sa nature, bravera plus sûrement les tempêtes de l'hiver et les orages de l'été. Au sommet de la flèche sera une petite lanterne entourée d'une galerie pour servir aux observations météorologiques. Le poids total de la flèche approchera de 600,000 kilogrammes. La flèche se composera de 2540 pièces de fer, non compris les boulons, au nombre de 12,879. Enfin, cette magnifique pyramide montera dans les airs à une élévation de 436 pieds ; c'est-à-dire qu'elle aura 40 pieds de plus que la précédente, et ne le cédera que de 13 pieds à la plus haute des pyramides d'Egypte ¹.

¹ Pour ce qui concerne l'archevêché, voir le chapitre des Monumens civils.



Charmantier sc.

Saint - Ouen .

Saint-Ouen.

L'abbaye de Saint-Ouen était la plus ancienne de Rouen et de la province de Normandie.

Fondée en 553 , sous le règne de Clothaire I , et sous l'épiscopat de Flavius , seizième archevêque de Rouen en comptant saint Nicaise , cette abbaye fleurit particulièrement sous l'illustre prélat dont elle porte aujourd'hui le nom , et qui l'enrichit de son propre patrimoine.

L'an 841, le 14 mai , les Normands descendent à Rouen ; ils brûlent l'abbaye le lendemain.

Devenu chrétien , et possesseur paisible de la Normandie , Rollon ordonne la réparation de l'abbaye ; il y fait rapporter les reliques de saint Ouen , que les moines en avaient enlevées pour les soustraire aux profanations des Normands.

Le monastère ne tarda pas à prendre le

nom de Saint-Ouen , au lieu de celui de Saint-Pierre qu'il portait auparavant.

Les ducs Richard I et Richard II suivirent l'exemple de Rollon , et continuèrent la restauration de l'abbaye.

Telle était la réputation de ce monastère, que l'empereur Othon , assiégeant notre ville , où régnait alors Richard I, surnommé *Sans-Peur* , demanda un sauf-conduit pour venir faire sa prière à Saint-Ouen.

Nicolas , fils de Richard III, et quatrième abbé sous Guillaume-le-Conquérant , fit démolir l'édifice qui avait subsisté jusqu'alors , et posa la première pierre d'une nouvelle basilique en 1046. Nicolas mourut trop tôt pour conduire son ouvrage à sa perfection : il ne fut terminé qu'en 1226 , par Guillaume Balot , sixième abbé, qui en fit faire la dédicace cette même année , par Geoffroy , archevêque de Rouen , le 16 des calendes de novembre , c'est-à-dire le 17 octobre.

Rainfroid , septième abbé , fit terminer le

cloître et les autres bâtimens nécessaires aux religieux ; mais , en 1236 , dix années seulement après l'achèvement de cette basilique, le feu détruisit en un jour l'ouvrage de quatre-vingts ans.

Grâce aux libéralités de l'impératrice Mathilde et de Henri II son fils, les religieux de Saint-Ouen parvinrent à reconstruire leur monastère ; un nouvel incendie le consuma entièrement en 1248.

Enfin, le célèbre Jean ou Roussel Marc-dargent, vingt-quatrième abbé , est élu en 1303. Quinze ans plus tard , en 1318 , il pose la première pierre de cette magnifique église , aujourd'hui l'objet de l'admiration générale. Pendant les vingt-et-une années qu'il y fit travailler , on acheva le chœur , les chapelles , les piliers qui supportent la tour , et la plus grande partie du transept. Ces constructions coûtèrent 63,036 livres 5 sous tournois , environ 2,600,000 francs de notre monnaie.

L'édifice ne fut entièrement terminé qu'au commencement du XVI^e siècle; mais la tour l'était avant la fin du XV^e.

« Nul édifice, dit un homme d'état qui a laissé chez nous d'honorables souvenirs ¹, nul édifice, peut-être, mieux que l'église Saint-Ouen, ne frappe les yeux et n'étonne la pensée de la grandeur du seul Dieu de l'univers. L'harmonie parfaite des proportions entretient cette haute pensée dont on est d'abord saisi. L'esprit s'y nourrit des impressions profondes de la grandeur, de l'immensité, de l'éternité; et le jour mystérieux qui plonge mollement à travers les vitraux diversement coloriés, prolonge cette sorte de ravissement : il serait entier, si un seul son de l'orgue, très doux, venait, comme une voix céleste, se perdre par intervalles entre ces voûtes. »

¹ M. le comte Beugnot.

Un voyageur anglais ¹ a exprimé à peu près les mêmes sentimens :

« Vous êtes d'abord frappé , dit-il , de la beauté incomparable de la rosace occidentale ; elle n'a point de rivale pour la délicatesse et le luxe de ses ornemens. L'œil ne suit qu'à peine , dans leurs détours et croisemens infinis , les compartimens qui la traversent dans toutes les directions : c'est un véritable chef-d'œuvre. Nous entrâmes dans la nef par le grand portail du milieu ; c'était à l'heure du soleil couchant. Le ciel était pur, les vitraux produisaient un aspect enchanteur, et la rosace elle-même, vue de l'extrémité de l'église, se montrait embrasée de mille feux éblouissans. La nef, le chœur, les bas-côtés, semblaient éclairés par

¹ Dibdin , *Voyage bibliographique , archéologique et pittoresque en France* , 1825; 4 vol. in-8°, figures.

un flambeau magique. Nous déclarâmes, par un mouvement spontané, qu'il n'était rien d'aussi beau peut-être, et assurément rien de plus beau que l'église de Saint-Ouen.

« Du grand portail occidental, vous apercevez le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté. C'est un cercle, ou plutôt un ovale entouré de hauts piliers formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue. Il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant : le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose vraiment étonnante. En général, c'est l'absence de tout ornement étranger qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte, dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui, et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans aucun autre édifice de ce caractère. »

Sa longueur, dans œuvre, est de quatre

cent seize pieds huit pouces (environ quatre cent cinquante pieds anglais), qui se divisent ainsi qu'il suit : la nef , deux cent quarante - quatre pieds ; le chœur , cent deux pieds ; le surplus , jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge , soixante dix pieds huit pouces ; en tout huit pieds huit pouces de plus que la Cathédrale. Sa hauteur est de cent pieds sous clef de voûte. La largeur , en y comprenant les collatéraux , est de soixante-dix-huit pieds ; savoir : trente-quatre pieds pour la nef , et vingt-deux pieds pour chaque collatéral. Le transept porte cent trente pieds de long , sur trente-quatre pieds de large.

L'église reçoit le jour par cent vingt-cinq fenêtres sur trois rangs , sans y comprendre les trois rosaces. Le second rang de ces fenêtres éclaire une galerie circulaire intérieure qui règne au-dessus des collatéraux , où plusieurs de ces fenêtres présentent des vitraux d'une grande beauté.

Il faut , surtout, remarquer une sibylle dans la deuxième travée du bas-côté , à gauche en entrant , et les dais gothiques de la verrière en face de la grille du chœur , dans le collatéral du midi. Saint Romain y est représenté se rendant maître de la Gargouille, et faisant rentrer la Seine dans son lit.

Toutes les grandes fenêtres des hautes voûtes de saint Ouen sont enrichies de peintures sur verre d'un bel effet ; celles de droite représentent , dans de grandes proportions , les personnages les plus illustres de l'ancien testament depuis Adam , parmi lesquels, suivant l'usage du moyen-âge, on a compris les sibylles pour lesquelles l'église conserva, pendant une longue suite de siècles, une vénération presque égale à celle qu'elle a vouée aux saints.

La partie gauche de cette splendide vitrerie comprend , sous des formes également colossales, les douze apôtres, des saints évêques des premiers temps du christia-

nisme, et les abbés les plus illustres de l'ordre de Saint-Benoit.

Le reste de la vitrerie est enrichi d'un grand nombre d'autres sujets pieux, parmi lesquels se trouvent beaucoup de scènes de martyrs, et d'autres sujets hagiographiques. Toutes ces peintures sont ornées de couronnemens de la plus grande élégance ; mais il est impossible de rien voir de plus ravissant, sous le rapport de l'éclat des couleurs et de l'incroyable richesse de détails, que les *his-toires* dont cette partie du temple est embellie.

Les compartimens du remplissage des fenêtres, où sont contenues ces brillantes peintures, sont, dans toute la partie de la basilique construite par l'abbé Marc d'argent, dans le style du gothique *rayonnant*. Le gothique *flamboyant* forme le caractère de presque tout le reste, légère dissemblance qui toutefois ne nuit en rien à l'effet du

corps de l'édifice, pris dans son harmonieux ensemble ¹.

Contre le premier pilier de droite, en entrant par le portail occidental, est un grand bénitier de marbre. Par un effet d'optique assez curieux, on voit, en regardant au fond de ce bénitier, la voûte de l'église dans toute son étendue.

Le chœur était autrefois séparé de la nef par un jubé magnifique, dont on peut voir la gravure dans l'*Histoire de l'Abbaye*, par le père Pommeraye. Don précieux de la munificence du cardinal d'Estouteville, en 1462, ce jubé fut en grande partie détruit, en 1562, par les calvinistes, et réparé, en 1655, par Guillaume Cotterel, grand-prieur de Saint-Ouen. Ce bel ouvrage disparut entièrement à la révolution.

¹ *Notice historique sur Saint-Ouen*, par E.-H. Langlois ; Revue de Rouen, juin 1838.

Onze chapelles, y compris celle de la Vierge, environnent le chœur de l'église. La première, à gauche en remontant vers l'extrémité orientale, contient les fonts baptismaux, et est dédiée à saint Martial. Là était une horloge assez curieuse qu'on ne voit plus depuis environ quarante ans. Une petite statue de saint Michel venait sonner les heures en frappant sur le démon, et disparaissait ensuite.

Dans la seconde chapelle, en suivant la même direction, fut inhumé, en 1440, Alexandre de Berneval, l'un des architectes de l'église. Il est représenté à côté de son élève, dit-on, sur la pierre sépulcrale qui recouvre ses restes. Voici l'inscription qu'on lit sur la tombe, en caractères gothiques :

**Ci gist maistre Alexandre de Berneval,
maistre des Oeuvres de Machonnerie du
Roy, nostre Sire, du baillage de Rouen et**

de cette Eglise, qui trespassa l'an de grace mil CCCXL le v jour de janvier. Priez Dieu pour l'ame de lui.

Le père Pommeraye, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, page 197, rapporte une histoire assez singulière, sur Berneval et son élève; mais, précisément parce qu'elle paraît être un conte, il est bon de la reproduire ici, afin de mettre les étrangers en garde contre les récits qu'on pourrait leur en faire. « Les deux roses de la croisée », dit le Bénédictin, « furent faites l'an 1439, l'une par Alexandre de Berneval, maître maçon, et l'autre par son serviteur ou apprenti, qui fit la sienne avec tant d'industrie et de bonheur, qu'elle eut l'approbation de tout le monde, et même fut jugée plus belle que celle où son maître avait travaillé. Celui-ci, au lieu de dissimuler, et de souffrir patiemment les louanges qu'on donnait à ce savant apprenti, ou plutôt d'en

être bien aise et d'y prendre part , étant certain que c'est une gloire et non pas un déshonneur à un maître de former un disciple plus habile que lui ; celui-ci , dis-je , se laissa tellement transporter à l'envie , et ensuite à la colère , qu'il tua l'autre , et mérita , par cette action si lâche et si noire , de finir misérablement sa vie par les mains d'un bourreau Les religieux de Saint-Ouen , touchés de compassion envers ce malheureux artisan , obtinrent son corps de la justice ; et , pour reconnaissance des bons services qu'il leur avait rendus dans la construction de leur église , nonobstant sa fin tragique , ne laissèrent pas de l'inhumer dans la chapelle de Sainte-Agnès (aujourd'hui Sainte-Cécile). »

En se rappelant que ces sortes d'histoires se retrouvent assez fréquemment , le lecteur fera justice de celle-ci.

La statue de sainte Cécile , de grandeur naturelle , est placée entre deux colonnes

d'ordre corinthien. Les autres chapelles , excepté celle de la Vierge , n'ont rien de bien remarquable.

Les voyageurs anglais trouveront un souvenir dans cette dernière. C'est là que fut inhumé le jeune fils de Talbot , dont voici l'épithaphe :

Cy gist noble homme Jean Callebott, fils
du Sieur de Callebott, Mareschal de France,
qui deceda es annes de puerilite, le iv
Janvier MCCCCXXXVIII.

L'intérieur de l'église renferme plusieurs tableaux estimés , tels que : une *Multipli-
cation des pains* , par Daniel Hallé , et
une *Visitation* , par Deshayes , de Rouen ,
dans la chapelle de la Vierge ; une *Ou-
verture de la Porte sainte* , par Léger , de
Rouen , sur le mur du collatéral , derrière
la chaire. Ce tableau a considérablement
souffert de l'humidité. Les différentes cha-

pelles en contiennent quelques autres moins remarquables.

La grande tour est un monument de force et de beauté tout ensemble. Elle s'élève à cent pieds environ au-dessus du comble. Elle est surmontée d'une couronne travaillée à jour et d'un effet enchanteur. La hauteur totale de cette tour est de deux cent quarante-quatre pieds, à partir du pavé de l'église. Elle est supportée, à l'intérieur de l'édifice, par quatre piliers, composés chacun de vingt-quatre colonnes groupées. De quelque côté qu'on se promène, dans les campagnes voisines, on l'aperçoit levant un front superbe.

Tout le corps de l'église est soutenu, à l'extérieur, par trente-quatre arcs-boutans, formant, avec les contre-forts sur lesquels ils sont appuyés, un ensemble des plus majestueux.

Dans l'état d'imperfection où il a été laissé, le portail occidental n'a rien de re-

marquable que la magnifique rosace dont j'ai parlé. Mais, dans ce moment, un projet d'achèvement présenté par M. Grégoire architecte, est soumis au Conseil des Bâtimens civils, et on peut espérer qu'il recevra un jour son exécution.

Le portail du sud, vulgairement appelé *des Marmouzets*, mérite beaucoup plus l'attention des curieux, par l'étonnante variété des sculptures qui le décorent. On y remarque surtout deux pendentifs dont on ne saurait trop admirer l'exécution hardie.

Au-dessus de la porte est un bas-relief divisé en trois parties, représentant les diverses circonstances de la sépulture de la Vierge, de son assomption et de son entrée dans le ciel. Ce porche est assurément l'un des spécimens les plus purs, les plus légers, les plus séduisans de l'architecture gothique. L'église de Saint-Ouen, pendant la révolution, fut transformée en atelier de forges. Depuis, on y

célébra les fêtes décadaïres , on y promulgua les lois , on y prononça les mariages ; on y donna même un grand déjeûner aux conscrits de l'an VII, les premiers qui partirent sous cette dénomination. Enfin on l'a rendue à la seule destination qui lui convienne , la seule aussi qui soit digne d'elle ; car c'est de notre église de Saint-Ouen qu'on peut dire surtout : *hic vere est domus Dei.*

On a démoli , en 1816 , l'ancienne maison abbatiale de Saint-Ouen. Les amis des arts s'en sont affligés ; des souvenirs historiques se liaient aussi à l'existence de cet édifice.

L'abbatiale était le séjour ordinaire de nos rois dans leurs passages par notre ville. Henri II , Charles IX , Henri III, Henri IV , Louis XIII , l'ont successivement habitée. Henri IV y demeura quatre mois entiers ; c'est là qu'il adressa aux échevins de sa bonne ville de Rouen ces paroles qu'on

7.

n'oubliera jamais : *Mes amis , soyez-moi bons sujets , et je vous serai bon roi , et le meilleur roi que vous ayez jamais eu.*

Dans le jardin public , autrefois celui du monastère , et qui règne au nord , à l'est et au sud de l'église , est une construction fort curieuse , en forme de tour , appelée la *Chambre aux clercs*. C'est , à n'en pas douter , un fragment de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit. Elle se trouve à l'angle nord-est de la croisée septentrionale. Son architecture est celle du XI^e siècle. On a remarqué , avec assez de justesse , qu'elle ressemble autant à un reste de château fort qu'à un fragment d'édifice religieux. L'intérieur se divise en deux étages , dont le second a reçu le mécanisme de l'horloge.

Le méridien placé contre le mur , au nord du bassin , est celui qui décorait l'ancienne Bourse découverte , dont l'emplacement est aujourd'hui rendu au port. A

l'extrémité inférieure de l'obélisque, on voit une femme assise, représentant le Commerce. La figure du Temps indique la ligne solaire. On y remplaça, en 1815, le médaillon de Louis XV, qui en avait été enlevé vers 1792. Ce monument est de Paul Slotds, statuaire du siècle dernier.

Saint-Maclou.

Cette paroisse n'était point encore à l'intérieur de la ville en 1228. C'est ce qui résulte d'une donation faite cette même année, par Geoffroy de Capreville, d'un fond à lui appartenant, paroisse de Saint-Maclou, *hors* la ville. A cette époque, l'église de Saint-Maclou n'était qu'une chapelle, dont la construction n'offrait probablement rien de remarquable. Vers le milieu du XV^e siècle, on s'occupa de l'érection de l'édifice actuel. Les travaux étaient fort avancés en 1511, époque où l'on éleva la

ruine : on fut obligé d'en abattre une forte partie. Il a été presque détruit pendant la révolution , époque où on l'a dépouillé du plomb qui le couvrait , pour faire des balles. Aujourd'hui , on répare le beffroy qui a remplacé ce clocher.

L'intérieur de cette église mérite toute l'attention des curieux. Je signalerai particulièrement ici le charmant escalier , sculpté à jour , qui conduit à l'orgue. Les auteurs du *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France* n'ont point oublié de placer ce bijou gothique dans leur ouvrage.

La disposition du grand portail de Saint-Maclou est fort remarquable. Il offrait autrefois trois issues commodés, mais on a imaginé , je ne sais à quelle époque , de bâtir une maison *devant et tout contre* la porte du sud-ouest , qui se trouve pour ainsi dire murée. Le bon goût actuel fera justice de cette malencontreuse construction, et cette troisième porte doit être dégagée très incessamment.

Presque vis-à-vis le portail nord de l'église, se trouve l'entrée de *l'âtre Saint-Maclou*, local qui, pour la ville de Rouen, était ce que fut, pendant tant de siècles, pour celle de Paris, le cimetière des Saints-Innocens. M. E.-H. Langlois a retrouvé, sur les colonnes du bâtiment qui circonscrit cet ancien cimetière, les fragmens, malheureusement informes, d'une danse macabre ¹.

Saint-Patrice.

Cette église fut bâtie, en 1535, sur l'emplacement d'une autre assez modeste. La chapelle de la Passion, à droite en regardant le chœur, est de 1648, aussi bien

dans la première moitié du XVI^e siècle, se voit au Musée d'antiquités de la ville.

¹ Voyez : *Rouen au XVI^e siècle et la Danse des morts du cimetière Saint-Maclou* ; par E.-H. Langlois. (Mémoires de la Société libre d'émulation, année 1832.)

exécutée par M. Langlois lui-même , dont j'emprunte ici , en les abrégant , quelques détails explicatifs de la verrière.

Probablement exécutée d'après les dessins du plus grand peintre français de la renaissance, le fameux Jean Cousin, cette verrière offre , sous le voile de l'allégorie ,
LE TRIOMPHE DE LA LOI DE GRACE.

Compartiment du milieu.

Le Sauveur en croix est élevé sur un char de triomphe , tiré par plusieurs vertus mystiques portant des palmes , en signe de victoire. La Foi chrétienne, tenant le même symbole , est assise sur le devant du char. Au pied de la croix se voient les vases de l'Égypte , remplis de la manne céleste. Accablé sous les roues du char , le prince des ténèbres témoigne , par ses hideux regards , la confusion dont le couvre la ruine de son empire.

En avant du cortège , marchent les

Péché. Ce n'est point un hideux squelette, mais une figure pâle, décolorée, dont les formes paraissent altérées par la souffrance. Un vaste linceul, attaché sur sa tête, voltige sur son corps en ondoyans replis.

Près de la Mort, la Chair se montre sous les traits d'une Femme coiffée de perles et couverte de magnifiques habits. Son front est triste et chagrin; ses yeux sont fermés à la lumière; une chaîne de fer pèse sur ses épaules.

Compartiment supérieur.

On y voit le Christ presque nu, rayonnant de gloire et vainqueur du trépas. Debout, et dans une attitude pleine de fierté, il frappe le Démon abattu sous les roues de son char tiré par des anges.

Tout l'intérieur de la chapelle située à l'extrémité du côté gauche, en faisant face à l'orient, est remarquable par la beauté de ses vitraux. La plupart portent la date de leur exécution, et le nom du donateur.

Sainte-Madeleine.

De l'avenue du Mont-Riboudet , on aperçoit l'élégante église de la Madeleine. Édifiée d'après les dessins de Lebrument , décorée par le ciseau de Jadoulle , cette construction , toute moderne , se distingue à la fois par la noblesse de son architecture et la grâce de ses ornemens. Elle fut terminée et dédiée le 7 avril 1781 .

La façade , qui est au sud , se compose d'un péristile soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Dans le fronton , au-dessus de l'entablement , est un bas-relief représentant une *Femme allaitant des enfans* , symbole de la Charité. L'image de cette vertu ne pouvait être mieux placée que sur le portail d'une église touchant à l'Hôtel-Dieu.

A l'intérieur , l'édifice se compose d'une nef et de deux collatéraux. A l'extrémité supérieure de la nef s'élève un dôme en

siècle. Au premier abord, il serait naturel de penser que cet évêque est le patron de l'église Saint-Sever; il n'en est pas ainsi. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette fondation.

Sous le règne de Richard I, troisième duc de Normandie, deux ecclésiastiques de Rouen firent un pèlerinage au tombeau de saint Sever, évêque d'Avranches. Le corps du saint reposait aux environs du Mont-Saint-Michel, dans une église environnée de bois. Un prêtre habitait seul dans le voisinage. Les deux religieux, par un excès de dévotion dont le sentiment pouvait être louable, résolurent d'enlever les restes du saint évêque. Le prêtre devina et fit échouer leur dessein. Ils reviennent à Rouen, font supplier Richard de vouloir bien autoriser la translation, obtiennent le consentement du prince, et, malgré les larmes et la résistance des habitans, enlèvent les saintes reliques qu'ils dirigent sur Rouen. Le cor-

Saint-Romain.

C'est celle des anciens Carmes déchaussés. Ces pères obtinrent des lettres-patentes, le 27 juillet 1624. Ils achetèrent une maison à l'entrée du faubourg Bouvreuil, qui était alors sur la paroisse Saint-Godard, et jetèrent les fondemens de leur monastère. Le 20 novembre 1643, le duc de Longueville posa la première pierre de leur église, qu'ils démolirent en 1678, pour en construire une nouvelle, dont la première pierre fut posée au mois de juillet 1679, par M. Pierre de Becdelièvre, premier président à la Cour des Aides, qui fit tous les frais de construction jusqu'au moment de son décès, arrivé en juillet 1685. Après sa mort, MM. Pierre et Thomas-Charles de Becdelièvre, ses fils, achevèrent l'édifice à leurs propres dépens. C'est l'église actuelle: elle fut dédiée le 21 décembre 1687. En 1791, elle fut mise, sous l'invocation de

l'illustre prélat avaient été dispersées , en 1562 , par les calvinistes.

Il faut admirer ensuite les vitraux provenant , les uns de Saint-Maur, ce sont les plus jolis , les autres de Saint-Etienne-des-Tonneliers , quelques autres encore de Saint-Martin-sur-Renelle. En voici l'explication :

Première chapelle , à gauche en entrant, une *Transfiguration*.

Dans la chapelle suivante, une *Sainte-Famille*. Cette chapelle possède aussi une jolie petite statue, en marbre, de *saint Louis* , et un bas-relief de Jadouille , représentant *Tobie ensevelissant les morts*.

Chapelle des Fonts , la première à droite en entrant : une verrière divisée en six compartimens , dont le sujet est l'*Histoire d'Adam*. C'est dans cette chapelle qu'on voit le couvercle très curieux des fonts baptismaux venant de l'ancienne église de St-Etienne-des-Tonneliers. Les bas-reliefs qui le décorent représentent la *Passion de Jésus-*

appartenaient à l'église Saint-Etienne-des-Tonneliers.

Quelques verrières des croisées supérieures, et devant de Saint-Martin-sur-Renelle, représentent la *Passion de notre Seigneur*.

Dans le chœur, chapelle à gauche, *Tobie ensevelissant les morts* : au-dessus, la *Résurrection de Lazare* ; même fenêtre, *Job sur son fumier* ; au-dessous, la *Cène*.

Autre chapelle du chœur, vis-à-vis : *Jésus-Christ dans le Temple, renversant les tables des vendeurs* ; à côté, le *mauvais riche à table* ; le *Lazare* est à la porte, en dehors.

Les verrières de ces deux chapelles appartenaient à Saint-Maur. La plupart de ces vitraux sont extrêmement remarquables, sous le triple rapport de la grâce des formes, de l'éclat des couleurs, et du fini de l'exécution.

Sous le dôme pratiqué au haut de la nef,

Romain mérite , comme on le voit , d'être visitée dans tous ses détails.

Saint-Godard.

L'origine de Saint-Godard est inconnue. Tout ce qu'on peut affirmer , c'est qu'il existait , fort anciennement , en cet endroit , une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Cette dernière circonstance a fait croire long-temps que la première cathédrale avait été érigée en ce lieu. Il suffira , pour établir le contraire , de dire que l'église de Saint-Godard ne se trouva comprise dans l'intérieur de la ville qu'au commencement du XIII^e siècle.

L'an 533 , et non 530 comme le dit Farin , dont la chronologie est souvent erronée , notre archevêque saint Godard fut inhumé dans la chapelle souterraine de cette église , qui renonça dès-lors à son ancien vocable , pour celui du saint prélat dont elle venait de recevoir les dépouilles

ces richesses , il faut surtout citer les admirables vitraux de Saint-Godard , les plus beaux de France au rapport de Farin et de Le Vieil¹ , dont l'opinion est devenue autorité. Beaucoup de ces vitraux furent brisés dans la *Chambre aux Clercs* de Saint-Ouen.

Rendue à l'exercice du culte en 1806 , l'église de Saint-Godard rentra en possession de ses deux plus belles vitres : celle de la chapelle de la Sainte-Vierge , à droite en regardant le chœur , et celle de la chapelle Saint-Nicolas , de l'autre côté. La première représente la Mère du Sauveur et les Rois de Juda dont elle est descendue. On ne peut se lasser d'admirer la tête céleste de la Vierge , le grand caractère des Rois et l'inconcevable richesse de cette composition.

Le vitrail de la chapelle Saint-Nicolas représente différens traits de la vie de saint

¹ *L'art de la Peinture sur verre*, 1774, in-fol., fig.

gante symétrie de ses proportions. L'orgue fut placé en 1634. Le reste de l'édifice , sous le rapport de l'architecture , n'offre rien qui mérite de fixer l'attention. Aux extrémités orientales des collatéraux , sont deux vitres en partie mutilées , mais qui appellent néanmoins l'admiration des curieux. L'une d'elles représente trois Vertus chrétiennes, l'autre deux figures du même genre , et celle d'un évêque. Les têtes sont d'un goût exquis et de la plus grande beauté. Les draperies éblouissent par l'éclat de leurs couleurs.

Vincent
~~Saint-Vincent~~

Cette église portait anciennement le nom de Saint-Vincent-sur-Rive, parce qu'elle se trouvait au bord de la rivière. Les trésoriers de Saint-Vincent étaient chargés de la garde des mesures du sel , déposées à cet effet dans une petite tourelle en maçonnerie , au bas de l'église. Quand les ba-

des seconds respirent une fierté sauvage et pleine de grandiose ¹.

Dans l'aile septentrionale, c'est-à-dire à gauche en entrant par le grand portail ; en face de la première travée du chœur, est une verrière de bon goût relative à l'histoire de saint Jean-Baptiste. Le panneau inférieur représente la *Décolation* du saint, dont on apporte la tête à Hérode, assis à table avec Hérodias. C'est le même sujet, pour le fond, que celui du bas-relief qu'on voit sur le portail, près de la tour Saint-Romain, à la Cathédrale.

Dans la vitre voisine, en remontant vers l'extrémité orientale, est une vue, malheureusement mutilée, de l'église Saint-Ouen. On ne distingue plus guère que la tour.

Dans la chapelle à gauche du chœur est

¹ E.-H. Langlois (ouvrage déjà cité.)

et la pressât de manger , elle quitta tout pour aller se prosterner devant le Saint-Sacrement , que saint Antoine tenait entre ses mains. »

Voilà ce que représente le vitrail dont une partie se trouve aujourd'hui presque cachée par la colonne à droite de l'autel.

L'intérieur de Saint-Vincent , et notamment le collatéral méridional , offre encore de très belles vitres , dont les peintures sont malheureusement altérées.

En avant du portail principal , on remarque un porche gothique , et , au-dessus de la porte d'entrée , les restes d'un bas-relief représentant le jugement dernier d'après Michel-Ange.

Saint-Divien.

Cette église a donné son nom à la rue où elle est située. Elle n'était anciennement qu'une chapelle au milieu des prés et des marais. En 1209 , elle se trouvait encore dans le faubourg. Elle était autrefois basse

vaient celles de saint Gervais. Saint Victrice fit construire une église pour y déposer ces vénérables dépouilles. Notre archevêque nous apprend lui-même ¹ qu'il y travailla de ses mains, qu'il porta des pierres sur ses épaules. Le temple où furent placées les reliques de saint Gervais n'a-t-il pas dû recevoir le nom de ce martyr ? Était-il naturel qu'on lui en donnât un autre ? Non, sans doute ; et nous devons en conclure que l'église actuelle de Saint-Gervais s'est élevée sur l'emplacement de l'église primitive bâtie par saint Victrice, érigée depuis en abbaye, aujourd'hui église succursale.

Saint-Gervais eut considérablement à souffrir des guerres de religion : il était presque détruit en 1591. A cette époque, l'armée royale s'en était emparée, et avait établi, dans les environs, une batterie

¹ Dans son discours de *Laude sanctorum*.

murs. Tout près de cette chapelle, contemporaine de seize siècles écoulés, se prolongeait la voie romaine qui conduisait de l'antique *Rothomagus*, en passant par le Mont-aux-Malades, à *Juliobona*.

Blessé mortellement par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris pour y faire ses relevailles avec dix mille lances en guise de cierges, Guillaume-le-Conquérant se fit transporter au prieuré de Saint-Gervais, où il mourut le 9 septembre 1087. Ici les idées se pressent en foule dans l'esprit de l'observateur attentif, qui peut, sur l'étroit espace de quelques pieds, demander des souvenirs à la religion, des secrets à l'archéologie et des traditions à l'histoire.

Saint-Hilaire.

En 1562, les calvinistes entrèrent de vive force dans Rouen, par le faubourg Saint-Hilaire, et détruisirent l'église de ce

endroits de la Normandie des figures de cette espèce, ces larges moustaches auraient été, dans l'origine, une satire dirigée contre les Saxons qui en portaient, tandis que les Normands avaient la tête presque entièrement rasée. Robert Wace nous apprend, en effet, que les Anglais, au moment de livrer la bataille d'Hastings, prirent les Normands pour une armée de prêtres.

A l'intérieur, le triple chœur était séparé de la nef par une arcade semi-circulaire, dont les chapiteaux sont chargés de sculptures malheureusement mutilées. Cette nef était moderne, et ne datait que du commencement du XVII^e siècle. La partie ancienne est du commencement du XI^e siècle.

La partie moderne a été détruite il y a quelques années. Une église neuve, en forme de basilique antique, s'est élevée tout à côté, sur les dessins de M. Du Boullay, architecte. Les amis des antiquités apprendront avec plaisir que l'administration a conservé les



CULTE PROTESTANT.

Saint-Eloi.

Originellement, avant que la Seine eut été resserrée dans son lit actuel, l'église de Saint-Eloi était dans une île. Plus tard, elle se trouva, sans changer de place, sur les *terres neuves*, comme Saint-Etienne-des-Tonneliers, Saint-Clément et Saint-Martin-du-Pont. En 1030, sous le duc Robert, ces terres neuves étaient faubourgs de Rouen : *in suburbio Rothomagensi ecclesiam sancti Eligii*, etc.

Saint-Eloi passait autrefois pour être la mieux éclairée de toute la ville. Il existait dans cette église, il y a peu d'années encore, mais murées, trois fenêtres dont les peintures, d'assez bon goût, et exécutées dans

**ÉGLISES SUPPRIMEES**

EN 1791.

**Saint-Pierre-du-Châtel ,**

Au haut de la rue Nationale.

Cet édifice religieux , du XV^e siècle, ne présentait de remarquable que sa tour , qui subsiste encore en entier. Son nom lui vient du château que Rollon avait bâti en cet endroit.

Saint-André-dans-la-Ville ,

Rue aux Ours, vers la rue de la Vicomté, a été construite de 1526 à 1557. Ce qui reste de cette église est digne de fixer l'attention des antiquaires.

Saint-Cande-le-Deune ,

Était située rue aux Ours , derrière la

Saint-Etienne-la-grande-Eglise ,

Située sous la tour de Beurre , et faisant partie des chapelles de la Cathédrale.

Saint-Herbland ,

A l'encoignure des rues des Carmes et de la Grosse-Horloge , sur l'emplacement actuel de l'hôtel Saint-Herbland.

Notre-Dame-la-Ronde ,

Était située sur l'emplacement actuel de la rue Thouret.

Saint-Martin-sur-Renelle ,

Rue des Bons-Enfants , entre les rues Sénécoux et de la Renelle. Cette église est élevée sur les ruines d'un temple chrétien qui faisait la limite de la ville sous les rois mérovingiens.

Saint-Sauveur,

Place du Vieux-Marché. Le père et la mère de Pierre et de Thomas Corneille furent inhumés dans cette église.

Saint-Sépulcre,

A l'angle des rues Saint Georges et de la Vicomté.

Saint-Jean,

Rue de ce nom, où est actuellement le passage.

Saint-Pierre-le-Portier,

Ancienne rue de ce nom, aujourd'hui rue de Fontenelle. Les maisons en pierre, nos 39 et 41, ont été bâties devant sa façade.

Saint-André-hors-la-Ville,

A l'entrée de la rue de ce nom, à droite en entrant par la rue Saint-Gervais.



MONUMENS CIVILS.



Hôtel de Ville.

Le bâtiment moderne appuyé contre la croisée septentrionale de l'église de St.-Ouen, était le dortoir des religieux. C'est aujourd'hui l'Hôtel de Ville. Les bureaux occupent le rez-de-chaussée et le premier; la Bibliothèque et le Muséum, le second étage. L'escalier volant en pierre, du milieu, se fait remarquer par son élégance et sa légèreté; on l'a comparé dernièrement à celui de *Sommerset house*. Au premier perron, dans une niche, est une statue de Louis XV, dans sa jeunesse; on la doit au ciseau de Lemoine. Le grand escalier, du côté de l'église, construit sur les dessins de Lebrument, architecte de la Madeleine, se distingue par la hardiesse de sa coupe; il conduit à la Bibliothèque publique, au

Thouret et de la Grosse - Horloge. Il n'existe plus aujourd'hui que la partie assise sur la rue Thouret. Cet édifice menaçant ruine, on décida qu'un nouvel Hôtel de Ville serait construit. Un plan fut adopté en 1757, et le monument devait s'élever à l'extrémité occidentale du Vieux-Marché; mais on recula devant l'énormité de la dépense, lorsqu'on eut employé plus d'un million pour les fondations et achat de terrain. L'administration municipale possède le modèle en relief de l'édifice projeté : c'est un morceau d'architecture assez curieux qui devrait être déposé ailleurs que dans les combles de l'Hôtel de Ville.

Palais Archiepiscopal.

Ce palais est contigu à l'église Cathédrale. La porte extérieure, en pierre, a été élevée sur les dessins de Mansard ¹. Le corps

¹ Nous devons ce renseignement à M. Deville.

Le bâtiment moderne qui règne sur le jardin, à droite, a été bâti au commencement du siècle dernier. Au premier étage, on a rétabli une bibliothèque à l'usage du chapitre de la Cathédrale.

Palais de Justice.

Quand on dit que le Palais de Justice fut élevé en 1499, par Louis XII, pour l'échiquier, dont ce prince avait fixé la résidence à Rouen, il ne faut pas comprendre dans ce monument la *Salle des Procureurs*, qui date de 1493, et qui fut construite, comme nous le disons à l'article de la Bourse, pour servir de lieu de réunion aux marchands. Cette salle fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles architectes. Elle est longue de cent cinquante pieds; sa largeur est de cinquante. Sa voûte immense n'est soutenue par aucun pilier; l'habileté du travail le dispute ici à la hardiesse de la conception. Des niches vides

mine ce toit, la charmante série d'arcades qui règnent, en forme de galerie, sur toute la longueur de l'entablement, enfin l'élégante tourelle octogone qui occupe le milieu et divise la façade en deux parties égales, sont de la plus grande beauté et d'un excellent goût, malgré certain mélange dans le style, qui tient à la transition de l'architecture gothique à l'architecture dite de la renaissance, qui se faisait déjà sentir.¹

Au fond de la salle des Procureurs, à droite, est une porte qui donne dans l'ancienne grand'chambre, où se tiennent aujourd'hui les séances de la Cour d'Assises. Cette chambre peut être regardée comme la plus belle du royaume. Le plafond, à compartimens et caissons, décoré de rosaces et d'ornemens en bronze doré, est

¹ On doit à M. Deville la découverte du nom de l'architecte qui a doté la ville de Rouen de ce bel édifice. Il s'appelait Roger Ango.

s'écroula le 1^{er} avril 1812, à dix heures du soir, et détermina la chute du plafond où notre célèbre Jouvenet, paralysé de la main droite, avait peint, de la main gauche, et avec un talent digne de lui, le *Triomphe de la Justice*.

De notables embellissemens dans la cour du Palais de Justice ont eu lieu, depuis quelques années, sous la direction de M. Grégoire, architecte des bâtimens civils. Le degré, un peu massif, qui conduisait à la salle des Procureurs, et qui masquait particulièrement la jolie tourelle de l'angle, a été supprimé. Un nouvel escalier s'élève au milieu de la façade, devant la porte actuelle des prisons, dont l'entrée est pratiquée dans l'un des murs de rampe. L'escalier se compose d'une seule volée droite, de cinq mètres de largeur, et est couronné par un porche dans le style du monument. L'ancien mur crénelé, qui fermait la place sur la rue aux Juifs, a été remplacé par une grille en

**Guille de gaugp. Richart de sommery. Nicolas
le rouf. Gaultier campion, conseillers de la
dicte ville. et pierres hermes reseueur d'icelle.**

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de cuivre parfaitement conservée, placée au-dessus de la porte du bas de l'escalier qui conduit à la tour. Cet escalier se compose de deux cents degrés. La cloche qui est au sommet du Beffroi offre cette autre inscription :

**† JE SUJ: NOMME: ROUVEL: ROGIER:
CE SERON: ME FISE: SERE: JEHAN.
DAMIENS: ME FISE †**

On voit qu'elle s'appelle *Rouvel*, et non *Rembol* comme le veut la tradition ; mais elle est plus connue sous le nom de *cloche d'argent*, quoiqu'il ne soit pas entré un atome de ce métal dans sa composition. Elle sonne tous les soirs depuis neuf heures jusqu'à neuf

horloge de Rouen; il y parle du mouton qui figure aujourd'hui sur les armes de la ville¹, au lieu du *porc lubrique et gourmand* qui s'y voyait autrefois, selon Taillepieu. Une des figures de cet agneau échappe ordinairement aux passans : c'est celle qui se trouve sur l'aiguille même du cadran qui fait face au Vieux-Marché, et qui tourne avec elle :

*Vertile phryxæo signatur tempus abagno*².

Ce qu'on ignore assez généralement aussi, c'est qu'il existe derrière le cadran un grand cercle destiné à tourner sur lui-même et à laisser voir, successivement, par une échancrure pratiquée au-dessous du cadran, les bas-reliefs en plomb dont il est orné. Ce

¹ Champ de gueules, au mouton d'argent portant une bannière. Chef d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or.

² Hercules Grisellus, *Fasti Rothomagenses*. Cet ouvrage est devenu excessivement rare.

die , fit construire sur le bord de la Seine un palais , qui consistait en une grosse tour, et qui servait en même temps de défense à la ville. C'était aussi la prison d'état. Henry I y ajouta quelques bâtimens. Plusieurs forts ayant été construits postérieurement, on appela celui-ci la *Vieille-Tour*. Elle fut détruite en 1204 , par Philippe-Auguste; ce fut là , suivant le plus grand nombre des historiens , que le cruel Jean-sans-Terre fit enfermer son neveu Arthur de Bretagne, et qu'il l'assassina de sa propre main. Les halles actuelles occupent en partie l'emplacement du palais et de la *Vieille-Tour* , qui a légué son nom aux deux marchés dont nous allons parler.

Les halles, ces vastes dépôts de l'industrie manufacturière , ont été construites dans la seconde moitié du treizième siècle , à peu près à l'époque où Louis IX déterminait la cinquième enceinte de Rouen. Les halles de cette ville passent pour les plus

12.

parce qu'en effet le sol y est moins élevé. On y vend divers comestibles, et surtout du poisson. Vers 1793, la Basse-Vieille-Tour s'appela *place de l'Abondance* ; elle ne garda ce nom que peu de temps.

Au milieu de la grande place, on voyait autrefois une fort belle fontaine, qui s'élevait en pyramide triangulaire, décorée de sculptures et d'une figure d'Alexandre. Il n'en reste rien aujourd'hui. Cette fontaine est alimentée par la source Gaalor.

Un peu en avant de la halle aux toiles, s'élève un édifice remarquable qui date de la renaissance des arts : on l'appelle le monument de Saint-Romain. Sa construction, d'ailleurs, n'est point liée à celle de la halle, avec laquelle il n'a aucun rapport. Il n'a point fait partie non plus de l'ancien palais des ducs de Normandie, comme quelques personnes paraissent encore le croire. Le style de son architecture indique suffisamment l'époque de sa construction, 1542.

Dans le voisinage des halles aux toiles et aux cotons , est la halle au blé , qui comporte trois cents pieds de long , sur une largeur proportionnée. Elle est ouverte trois jours de la semaine : le lundi , le mercredi et le vendredi. Les deux autres ne tiennent que le vendredi seulement. Dans son *Voyage*

fût coupable. Ce privilège subsista jusqu'à son jours , sauf quelques restrictions apportées par nos rois , surtout par Henry IV , qui en exclut les meurtriers avec préméditation , les criminels de lèse-majesté , d'hérésie , de fausse monnaie et de viol. Voici la cérémonie qui s'observait à cette occasion.

Quinze jours avant les Rogations, quatre chanoines en habit d'église se rendaient au parlement , à la Cour des aydes, au bailliage et au siège présidial, pour notifier le privilège, afin qu'à compter de ce jour-là , jusqu'à ce qu'il eût eu son effet , on n'exécutât aucun criminel. Pendant les trois jours des Rogations, deux chanoines-prêtres , accompagnés du greffier du chapitre et de deux chapelains, précédés de l'huissier du chapitre en robe et bonnet, portant sa masse d'argent, allaient ,

Dès six heures, tout le monde est en mouvement dans ces halles. Acheteurs et vendeurs font un bruit de voix confus, sans interruption, inconcevable. Cette scène vivante se passe dans plusieurs vastes galeries où sont des tables pour déposer les toiles de coton, de fil, et autres étoffes de

fers qu'il avait encore aux pieds, et on lui faisait porter le devant de la châsse jusqu'à la Cathédrale, où l'on célébrait la messe. Il était quelquefois six heures quand on la commençait. Après la messe, on menait le prisonnier à la vicomté, escorté par la cinquantaine et les arquebusiers. Là, un religieux de Bonne-Nouvelle lui faisait une exhortation, en présence du peuple. Le lendemain matin, au chapitre, on faisait publiquement une sévère remontrance au coupable sur l'horreur de son crime, et, après une messe célébrée dans la chapelle de Saint-Romain, on le renvoyait, muni d'un arrêt du parlement qui le mettait à l'abri de toute recherche pour raison de l'homicide qu'il avait commis.

Le privilège de Saint-Romain s'étendait aux criminels décrétés et jugés dans les autres parle-

La Bourse.

Jusqu'en 1493, les négocians de Rouen ne possédaient aucun lieu de réunion pour traiter des affaires commerciales. Ils se rassemblaient, comme les autres anciennes confréries, dans la Cathédrale. Les officiers municipaux, voulant mettre un terme à cet état de choses, s'entendirent avec le bailli de Rouen, et celui-ci rendit une ordonnance portant : « Qu'au bas du Marché-Neuf sera fait, des deniers de la ville, un grand corps de maison de pierre, et qu'au deuxième étage sera édifiée une grande salle où les marchands de ladite ville et autres nations pourront s'assembler pour parler de leurs affaires ; laquelle salle sera nommée, pour l'avenir, la *Salle commune de la ville.* »

La maison de pierre dont on parle ici est le vaste corps de bâtiment qui ferme la cour du Palais de Justice, à l'occident ; et la salle commune de la ville est la magni-

à la *Bourse découverte*. C'était autrefois la *Juridiction consulaire* ; il n'a point changé de destination, puisque le Tribunal de commerce y est établi. Au milieu de la galerie du rez-de-chaussée, à droite en entrant par la grille qui donne sur le port, est un bel escalier divisé en deux volées à partir du premier perron. Là se voyait, avant la révolution, une statue en pied de Louis XV.

L'escalier conduit à la salle des audiences du tribunal de commerce, la plus remarquable des trois pièces qui composent le premier étage. La pièce contiguë est ornée d'un beau Christ de Van Dyck. Dans la salle opposée, on remarque deux tableaux de grande dimension, composés par Lemonnier, notre compatriote. L'un de ces tableaux représente l'audience accordée par Louis XVI à la Chambre de commerce de Rouen, le 28 juin 1786, dans la grande salle de l'archevêché, dite *salle des Etats*. Toutes les figures sont de grandeur natu-

et remplacée en 1726. Le nom de *Romaine*, qu'on lui donnait vulgairement, venait de l'instrument qui servait à peser les marchandises assujetties aux droits. Le fronton, représentant Mercure avec les divers attributs du commerce, ouvrage très estimé de Coustou, statuaire du XVIII^e siècle, a été reporté dans la nouvelle douane. La façade avait cent pieds sur quarante-sept d'élévation; elle se composait d'un seul étage élevé sur un rez-de-chaussée formé de huit arcades.

Ce bâtiment, placé entre les rues Haranguerie et de la Vicomté, étant trop restreint, peu commode et fort en avant de l'alignement du quai, il était indispensable de le faire disparaître; aussi l'administration municipale a-t-elle ouvert, le 14 octobre 1833, un concours pour la construction d'un nouvel édifice. Vingt-huit projets furent présentés, et, au mois de mai 1834, la préférence fut accordée à celui de M. Ed. ISABELLE, architecte distingué de Paris,

spectateur. Une femme aux bras et à la poitrine nus , aux traits mâles et prononcés, tient de la main gauche un gouvernail d'une forme antique et élégante ; à ses pieds est la boussole , derrière elle une ancre armée de son câble. De la main droite cette femme soulève un voile épais et découvre le monde. En plaçant des étoiles sur le front de la figure , l'artiste a voulu indiquer que les premiers navigateurs se guidaient sur elles avant que la boussole fût découverte. Sur le gouvernail sont gravés les noms des navigateurs les plus célèbres : Cristophe Colomb , Gama , La Peyrouse , Bougainville , Ross , Franklin , Freycinet et celui du jeune et infortuné De Blosseville.

Le Commerce , sous les traits d'un homme dans la fleur de l'âge et d'une grande beauté de formes , reconnaissable tout d'abord au Caducée qu'il porte dans la main droite, tient de la main gauche une balance , heureux emprunt fait à la figure typique de la Justice .

par un jour mystérieux, produit un effet admirable : les deux autres donnent accès dans les bureaux et dans les logemens des employés supérieurs. Les portes latérales servent d'issues aux marchandises, après leur vérification dans la cour couverte.

Au rez de-chaussée sont les magasins de vérification et de dépôt, ainsi que les bureaux des inspecteurs, sous-inspecteurs et vérificateurs; l'entresol est destiné à d'autres bureaux. Le premier est occupé par le logement et les bureaux du directeur; enfin, le deuxième et dernier étage contient les logemens du receveur principal et de l'inspecteur sédentaire.

Derrière le nouvel hôtel de la Douane est l'*Entrepôt réel*, où les marchandises venant de l'étranger sont emmagasinées jusqu'à leur mise en circulation, après l'acquittement des droits. La façade qui se trouve rue des Charrettes a été construite en 1826.

grand-père et plusieurs membres de sa famille ont occupé des fonctions honorables dans l'ancienne magistrature.

La première pierre a été posée par M. H. Barbet, maire de Rouen, le 28 juillet 1835, en présence des autorités civiles et militaires, et d'un grand nombre de spectateurs.

Cet important établissement, construit en deux ans, est l'un des plus beaux et des plus complets qui existent en ce genre. Les dépenses, y compris l'achat de l'emplacement, s'élèvent à neuf cent soixante-dix mille francs, et l'on estime que le produit ne sera pas moindre de quatre-vingt mille francs par an.

L'entrée principale est rue de Sotteville; une belle grille, entre deux pavillons, permet de découvrir une grande partie des bâtimens. L'architecte a su profiter des mouvemens du terrain pour séparer la *boucherie* de la *charcuterie*. La superficie totale des bâtimens est de sept mille trois cent trente-sept mètres.

trefois *Séminaire Joyeuse*, du nom de ce cardinal, son fondateur. Ces deux établissemens ont été réunis, et n'en forment plus qu'un. La partie de Joyeuse est uniquement réservée aux plus jeunes enfans : ils ont leur cour de récréation à part, formée d'une terrasse du jardin qui s'élève en amphithéâtre. Au-dessous de cette cour, deux autres, divisées par des murs, également vastes, bien exposées, sablées et plantées d'arbres, reçoivent séparément les deux autres divisions. On compte environ deux cents pensionnaires et cinq cents externes.

L'église du Collège mérite particulièrement d'être citée. Son portail est sur la rue Bourg-Labbé ; on y voit, à droite, la statue de Charlemagne, que l'on reconnaît au globe qu'il tient en sa main ; à gauche est la statue de saint Louis. Cette église fut commencée en 1614, pour le collège des Jésuites. La reine Marie de Médicis en

la Calende et la rue de la Madeleine. La maison qui fait face au portail méridional de Notre-Dame est un reste de cet hôpital. Il fut transféré, en 1758, sur le Lieu-de-Santé, dans des bâtimens construits en 1749, et auxquels on ajouta ensuite de nouvelles constructions.

L'Hôtel-Dieu est exclusivement réservé aux habitans de la ville, sauf les cas d'urgence. Il est consacré au traitement des maladies aiguës et chroniques curables, tant internes qu'externes, et le séjour ne peut s'y prolonger au-delà de six mois. Ce terme expiré, les malades sont déclarés incurables, et transférés à l'Hospice-Général, s'ils comptent dix ans de séjour dans la ville.

Il admet chaque année plus de quatre mille malades, et quatre à cinq cents militaires ou marins, qui tous sont couchés isolément dans de vastes salles, selon la nature et la gravité du mal. Les deux tiers environ des maladies sont du ressort de la

L'Hôtel-Dieu se présente à l'extrémité occidentale de la rue de Crosne-hors-Ville, plantée comme le boulevard où elle prend naissance, et formant une belle avenue. Les bâtimens de l'hospice proprement dit sont au fond de la vaste cour qui sert d'entrée.

Il y a quarante-quatre élèves externes et quatre internes. Les fonctions de ces derniers consistent à remédier aux accidens imprévus qui peuvent arriver dans l'intervalle d'une visite à l'autre, et à diriger les externes dans l'exécution des pansemens. Pour leur instruction, des cours ont lieu chaque année dans l'établissement.

La pharmacie de l'Hôtel-Dieu ne le cède à aucun autre établissement de ce genre. Outre les médicamens employés dans la maison, elle fournit encore ce qui est prescrit par les médecins des douze bureaux de charité et des autres établissemens de bienfaisance.

Au pied de l'un des bâtimens de l'Hôtel-Dieu, dans une cour du fond, est la machine hydraulique construite par Ferry. Elle alimente les réservoirs de la maison, et plusieurs autres fontaines de la ville.

(Voyez l'article *Fontaines*.)

On lit sur la porte cette inscription, aussi juste que spirituelle :

*Hic dispensat aquas ægris suisque salubres
Nympha latens ; lateant sic tua dona monet* ¹.

Hospice-Général.

Il est situé dans le bas quartier de la ville, au sud-est, et occupe un vaste emplacement à proximité du boulevard Martainville. La reconnaissance doit se hâter de proclamer ici le nom de Claude Grou-

¹ Ici, une Nymphe qui se cache dispense des eaux salubres aux malades et aux bien portans. Elle t'avertit, ainsi, de repandre en secret tes bienfaits.

régie par la même commission administrative que l'Hôtel-Dieu, elle a son directeur particulier, qui agit sous la surveillance de cette commission, relevant elle-même de l'administration publique. Comme à l'Hôtel-Dieu, des dames religieuses prodiguent aux pauvres de l'établissement les soins que réclame leur état.

Le service des enfans trouvés et abandonnés est un des grands attributs de l'Hospice-Général. Les orphelins qui se trouvent dépourvus de tout moyen d'existence sont élevés sous l'empire du même régime que les enfans trouvés et abandonnés; mais ils sont à la charge, soit des communes auxquelles ils appartiennent, soit des hospices qui existent dans ces communes, tandis que les autres sont à la charge du département, sauf néanmoins le concours des communes. L'établissement fournit aux enfans trouvés et abandonnés les *layettes* et les *vêtures*; il

pice. Cet édifice a succédé, en 1785, à une ancienne chapelle devenue trop étroite pour une population beaucoup plus considérable. Le monument fut dédié le 25 mars 1790. On a critiqué outre mesure l'architecture de cette chapelle. Peut-être une harmonie plus complète serait-elle à désirer dans l'ensemble; mais les détails en sont agréables, et l'édifice, tel qu'il est, fait encore honneur à feu M. Vauquelin, son auteur.

L'entrée principale de cet hospice est rue Bourgerue.

Asile des Aliénés,

Faubourg Saint-Sever, rue Saint-Julien, dans l'ancien établissement des Frères de Saint-Yon ou des Écoles chrétiennes.

Appelés à Rouen, en 1705, par l'archevêque Nicolas Colbert et le premier président Nicolas Camus de Pont-Carré, les frères de Saint-Yon achetèrent, en

ils accueillaien^t en outre les infortunés frappés d'aliénation mentale. Trente insensés étaient habituellement entretenus dans la maison, aux frais des familles.

Jusqu'en 1820, à partir du moment où les frères des écoles chrétiennes furent supprimés, comme toutes les corporations religieuses, la maison de Saint-Yon devint successivement prison révolutionnaire, caserne, grenier d'abondance, maison de détention pour les prisonniers espagnols, hôpital des militaires blessés en 1814, et dépôt de mendicité. Ce dernier établissement fut un des plus considérables de cette nature. Une ordonnance royale le supprima au mois de décembre 1820.

Dès l'année précédente, le conseil général du département de la Seine-Inférieure avait pris en considération le sort déplorable où se trouvaient réduits les infortunés aliénés, et résolut de l'adoucir. Il lui avait été représenté que ces malheu-

très propres à remplir le but proposé. La situation du local à l'extrémité d'un faubourg, l'air pur qu'on y respire, les plantations nombreuses qu'il était facile d'opérer dans les vastes jardins qui entourent la maison, parurent autant de circonstances favorables qui devaient fixer le choix de l'administration.

En conséquence, il fut procédé, en 1821, à l'adjudication des travaux de construction de cinq cours pour le traitement des aliénés.

Le 25 août 1822, anniversaire de la fête de saint Louis, M. le préfet de Vanssay posa la première pierre de l'établissement.

De ce moment, les travaux furent poursuivis avec activité. Dès le commencement de 1825, l'Asile présentait déjà l'aspect le plus satisfaisant. Au mois de juillet de la même année, 57 aliénés y furent admis. L'Asile compte aujourd'hui (1839) 390 pensionnaires et 140 indigens à la charge du département. Des constructions nouvelles pour

sont les prévenus , les condamnés à moins d'un an , et les détenus pour dettes ; dans la seconde , les individus en état de mise en accusation pour crime. Les condamnés à plus d'un an sont dirigés sur le dépôt central de Gaillon , à dix lieues de Rouen.

Bicêtre est divisé en deux grands quartiers absolument isolés : l'un pour les hommes , l'autre pour les femmes. Chacun d'eux comprend trois subdivisions séparées , qui sont occupées , la première , par les détenus pour dettes ; la seconde , par les prévenus ; la troisième , par les condamnés. Il y a , en outre , un local distinct pour les militaires , et deux autres pour les condamnés de chaque sexe au-dessous de seize ans ; en tout , neuf divisions isolées entre elles. Le régime intérieur de cette maison ne laisse rien à désirer. Les prisonniers , en général , mais surtout les plus jeunes , y sont soumis à des exercices réguliers dont les heureux effets ont déjà été ressentis. Les adolescents y ap-

cahier des charges pour les fournitures en pain, soupe, viande, paille, etc., etc., qui ont lieu pour le service des prisons. Elle veille à ce que ces fournitures soient de bonne qualité, et l'on peut affirmer que, depuis plusieurs années, il ne s'est élevé aucune plainte à cet égard. Le concierge est en outre assujéti à tenir deux registres signés et paraphés du régisseur; l'un intitulé: *Registre des dépôts faits par les prisonniers*, pour constater journellement, et par ordre de dates, 1^o sur le *verso* des feuillets, les sommes en espèces ou les effets que chaque prisonnier, au moment de son entrée, a de trop sur lui, ou qu'il reçoit pendant son emprisonnement; 2^o sur le *recto*, la quittance ou décharge du prisonnier, soit au fur et à mesure qu'il lui est accordé quelques fonds ou effets, soit lorsque le tout lui est rendu à l'instant de sa sortie. Sur l'autre registre, on inscrit les punitions que les concierges sont quelquefois obligés d'inflir-

à même de s'entretenir dans un état de propreté si nécessaire dans les établissements de cette nature.

La maison de Justice étant soumise au même régime , il devient inutile d'en parler d'une manière spéciale.

Suivant un tableau dressé par M. Vingt-trinier, médecin en chef des prisons , la population moyenne de la maison de correction est de 300 ; celle de la maison de justice , de 90. La mortalité est de 1 sur 59 dans la première, et de 1 sur 68 dans la seconde.



CASERNES.



Caserne Saint-Sever.

Infanterie.

Non loin de l'emplacement où s'élève ce vaste édifice , était autrefois un parc ou clos

*Caserne Martainville.**Infanterie.*

Le 18 juillet 1776, dans l'assemblée générale des échevins et des vingt-quatre du conseil, « M. le maire a dit que le corps de caserne établi au grenier à sel ne comporte point assez de logement pour les officiers et soldats qui composent les deux bataillons en garnison en cette ville. » On chercha donc un emplacement convenable pour la construction d'une seconde caserne, et l'on s'arrêta au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. Un bâtiment fut élevé, mais il ne pouvait recevoir que des soldats, et le logement des officiers restait à la charge de la ville. Le 2 juin 1780, M. de Crosne, alors intendant de la province, décida la municipalité à disposer des logemens convenables pour les officiers. Les fonds nécessaires à l'exécution de ces travaux s'élevèrent

Avant 1781, le Pré-aux-Loups était une espèce de marais, qui fut alors nivelé et planté pour servir de place d'armes aux casernes. Au commencement de la révolution, il quitta son ancien nom pour celui qu'il porte aujourd'hui. Ce fut sur la place du Champ-de-Mars que *la Montagne* fut construite, le 24 mai 1794.

Le chantier de bois à brûler qui se trouve de l'autre côté du cours Dauphin, sur le bord de la Seine, a retenu la désignation de chantier du Pré-aux-Loups.

Caserne Bonne-Nouvelle,

Faubourg Saint-Sever.

Bien des gens passent auprès de l'ancien prieuré de Bonne-Nouvelle, et n'y voient qu'une caserne. Que l'étranger s'y arrête cependant, que les Anglais surtout le visitent; c'est une fondation de Guillaume-le-Conquérant et de la reine Mathilde son

tout le prieuré de Bonne-Nouvelle, sauf le dortoir. Les bâtimens furent reconstruits ; mais, trois siècles après, le tonnerre brûla ou renversa la tour, les cloches, le cloître et la plus grande partie de l'église. Tout venait d'être rétabli, lorsque les calvinistes exercèrent, en 1562, de grands ravages à l'intérieur du prieuré.

Henri IV mit le siège devant Rouen en 1591 ; les assiégés sacrifièrent les faubourgs pour sauver le corps de la ville. Bonne-Nouvelle fut détruit de fond en comble. De nouveaux bâtimens étaient construits en 1655. Des cuirassiers, des dragons, des fantassins ont succédé aux religieux.

La caserne de Bonne-Nouvelle peut loger trois cents chevaux ou six cent cinquante hommes d'infanterie ¹.

¹ L'ancienne église des Emmurées, dont on aperçoit le pignon au milieu de la rue Saint-Sever, remonte au XIII^e siècle. Reconstituée en 1666, dans le style gothique, elle sert maintenant de magasin.

notre savant bénédictin. M. Dibdin, autre archéologue britannique, a aussi payé un tribut d'admiration à l'hôtel du Bourgtheroulde, dans son *Bibliographical, antiquarian and picturesque Tour through France*¹. MM. Cotman et Dawson Turner, ses compatriotes, ont donné une place distinguée à cet édifice dans leurs publications respectives. M. de Jolimont lui consacre un article et deux planches dans ses *Monumens les plus remarquables de la ville de Rouen*. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ont enrichi leur *Voyage pittoresque et romantique* d'une suite complète de lithographies représentant la célèbre entrevue de François I et de Henri VIII. Ils ont fait plus, et c'est un titre réel à la reconnaissance nationale, ils

¹ *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France* ; traduit de l'anglais, avec des notes, par MM. Licquet et Crapelet.—Paris, 1825, 4 vol. in-8°, fig.

méridionale de la façade, à l'entrée de la rue du Panneret. Des ouvriers, en voulant placer un réverbère en cet endroit, ont fait tomber, le 24 septembre 1834, une portion de cette tourelle, qui fut entièrement détruite depuis.

J'emprunterai à Montfaucon l'explication des bas-reliefs relatifs à l'entrevue des deux rois.

Premier bas-relief. La ville et le château de Guines, d'où le roi d'Angleterre et toute sa suite sont sortis, excepté quelques-uns des derniers qui sortent encore. Des seigneurs et des dames sont placés aux fenêtres de la galerie du château. Au pied de la muraille sont deux pièces de canon montées sur des roues : le temps les a détruites. La troupe anglaise est composée de cavaliers et de piétons ; quelques-uns des cavaliers ont de grands plumets à leurs chapeaux ; les piétons ont tout le chapeau entouré de plumes étendues, représentant assez bien la roue d'un paon.

tant la croix double, précède le cardinal de Boisi, légat du pape. Ce dernier s'avance à cheval entre deux seigneurs décorés du collier de Saint-Michel, comme plusieurs autres seigneurs qui suivent, entre lesquels on remarque les cardinaux de Bourbon, d'Albret et de Lorraine.

Cinquième. Le reste du cortège de François I. La ville ou le château d'Ardres, d'où il sortait, est représenté au bout. Sur les murs, et à trois fenêtres d'une galerie, sont plusieurs personnes qui regardent. Au pied du château étaient, comme à Guines, deux pièces de canon qui ont disparu.

La dégradation de ces bas-reliefs devient chaque jour plus sensible.

Au-dessus des arcades de cette galerie est une autre série de sculptures, que l'on suppose être des compositions religieuses.

Sans parler des bas-reliefs, plus ou moins endommagés, qui décorent la façade du logis principal, au fond de la cour, je m'ar-

Le berger porte une main sur le corset de la bergère, qui paraît vouloir le repousser. De l'autre main, il veut ravir une des jarretières de la jeune fille. Sur le second plan, un autre pasteur fait une déclaration d'amour à une villageoise assise. Sur le ressaut qui est au-dessus du bas-relief on lit :

BERGER A BERGÈRE PROPTÈMET SE INGÈRE.

Troisième, au-dessus : Jeu de main chaude. Une bergère assise cache de la main droite les yeux d'un berger, qu'elle tient renversé sur ses genoux, et dans la main duquel d'autres bergers se disposent à frapper. Dans le fond, deux pasteurs, dont l'un joue de la cornemuse. On lit sur le ressaut inférieur :

PASSE TEMPS LEGERS : NOUS VALENT ARGENT :
S'ILZ NE SONT D'ARGENT : ILZ SONT DE BERGERS.

Quatrième, sur le pan du côté du nord en haut : Bergers prenant un repas cham-

L'intérieur de la tourelle renferme, au premier étage, un petit cabinet dont les boiseries et le plafond terminé en culs-de-lampe enrichis de dorures et de peintures, méritent de fixer l'attention par la beauté des détails.

Ce fut à l'hôtel du Bourgtheroulde que logea « le comte de Scherosbery, ambassa-
« deur envoyé par la reine d'Angleterre
« vers sa majesté (Henri IV), accompagné
« de grand nombre de seigneurs et gentils-
« hommes dudict pays, pour renouveler les
« alliances du royaume de France et d'Angle-
« terre, et présenter au roy l'ordre de la
« cheualerie de la iartière, à lui envoyé
« avec autres présens par ladicte dame ¹. »

¹ *Discours de la joyeuse et triomphante entrée de très hault, très puissant et très magnanime prince HENRI III. faicte en la ville de Rouën. le mercredy saizieme iour d'octobre* CIO. IO. XCVI. — Rouen, Jean Crevel, 1599. in-4°, fig.

Ancienne Abbaye de Saint-Amand,

Rue Saint-Amand.

NON EST HIC ALIVD NISI DOMVS DEI.

Les pieuses cénobites qui faisaient graver sur la porte d'entrée de leur couvent cette inscription simple et touchante, ne se doutaient pas qu'elle offrirait un jour le plus étrange des *solécismes*. Pénétrez dans cette maison, jadis consacrée à Dieu, vous avez peine à croire que vous visitez une des plus célèbres abbayes de Rouen.

Fondé vers 1030, par la pieuse Aimeline, femme de Goscelin vicomte d'Arques, enrichi des libéralités de Robert-le-Magnifique, honoré de la protection de nos rois, cet illustre monastère est, aujourd'hui, une espèce d'enclos assez bizarre, habité par des locataires de professions diverses. Des cours mal tenues, des bâtimens dégradés, voilà ce que présente, depuis

long-temps déjà, l'intérieur de Saint-Amand. Quelques débris, néanmoins, ont échappé à l'insouciance et à la destruction. Tel est un bâtiment en bois, fort curieux, élevé vers la fin du XVI^e siècle, pendant l'abbatiate de Thomasse Daniel. Cette construction est extrêmement remarquable par la minutie des sculptures qui en couvrent toute la façade, et qui représentent, pour la plupart, des fenêtres ogives. Au premier étage, est une chambre à deux cheminées, sur l'une desquelles on peut reconnaître, malgré leur mutilation, les armoiries de la famille Daniel. Les boiseries étaient encore plus curieuses que celles qui décorent la façade extérieure du bâtiment. A l'un des angles de cette façade, est une charmante petite tourelle, en porte-à-faux, bâtie en pierre. Sa forme est polygone; ses ornemens sont riches et de fort bon goût. C'est une jolie production de la renaissance. On y remarque les armoiries de Marie d'Annebaut, vingt-

sixième abbesse , en 1530 , sous le cardinal George d'Amboise II.

Le bâtiment à façade ionique , séparé de l'autre par la tourelle dont je viens de parler , contient aussi une chambre qui , il y a peu d'années encore , excitait l'attention des curieux. La cheminée , surmontée d'un lambris en bois de chêne , offrait , dans des niches séparées par des pilastres , quatre figures : celles de la Vierge , de l'ange Gabriel , de sainte Marguerite et de sainte Madeleine. Au milieu des arabesques qui régnaient au-dessus des figures , étaient les armes de Guillemette d'Assy , vingt-cinquième abbesse. Les poutres , le plafond , les lambris , n'étaient pas moins curieux , par les dessins variés dont ils étaient revêtus. On remarquait sur ces lambris les armoiries de la maison de Souvré , qui a donné plusieurs abbesses à ce monastère. La première , Anne de Souvré , qui prit le gouvernement de l'abbaye en 1630 , et mourut en

1651, nous fournit une anecdote singulière. Elle s'est passée de nos jours, sous nos yeux. M. de Jolimont la rapporte, avec toutes ses circonstances, dans son utile ouvrage sur les Monumens de la ville de Rouen ; je la reproduirai ici par extrait.

En 1800, on découvrit, dans un des caveaux de l'église que l'on démolissait alors, un cercueil de plomb, où l'on trouva, dans un état de conservation parfaite, le corps de l'abbesse Anne de Souvré. On commença par s'emparer de son anneau et de sa croix pectorale ; puis on jeta le corps dans une fosse, au fond de laquelle le hasard voulut que le corps restât debout. Cette circonstance, la fraîcheur étonnante de cette momie, frappèrent tellement les spectateurs, qu'ils crièrent au miracle. Une foule immense est bientôt réunie. On exhume de nouveau le corps de l'abbesse, dont les habits étaient aussi bien conservés que sa personne, et on l'expose aux regards de la

multitude. Les uns se prosternent, d'autres impriment un baiser religieux sur cette face qui semblait vivre encore après cent cinquante ans de sépulture. Mais bientôt on veut avoir des reliques de la *sainte*. On arrache son voile, sa robe et jusqu'à son dernier vêtement, dont on se dispute les lambeaux. Un perruquier même osa couper les appendices des oreilles ! La nuit vient, on se sépare. Anne de Souvré est abandonnée dans un état complet de nudité ; le lendemain, on retrouve le cadavre, mais noir comme l'ébène, par l'effet de l'impression de l'air. L'autorité le fit enlever. Pendant plus d'un mois après, d'effrontés charlatans vendirent, à haut prix, de vieux morceaux de serge et de crêpe noir, comme des reliques de la bienheureuse Anne de Souvré. »

On trouvera, dans l'ouvrage de M. de Jolimont, des représentations très fidèles de la façade en bois, dont j'ai parlé, de la

jolie tourelle polygone , de la chambre de Thomasse Daniel , et de la cheminée dans la chambre de Guillemette d'Assy. MM. Nodier , Taylor et de Cailleux , ont également consacré de charmantes lithographies à ces différens objets , dans leur *Voyage pittoresque et romantique*. J'ajoute que M. Delaquerrière en donne une description exacte dans ses *Maisons de Rouen*.

Bureau des Finances ,

Parvis Notre-Dame.

C'était le palais de la Cour des Aides. L'hôtel est bâti en pierres de taille : sa construction remonte à l'année 1509. Quoique cet édifice ait éprouvé des dégradations assez nombreuses , il mérite encore de fixer quelques instans l'attention des curieux. Aux arabesques qui le décorent , aux ornemens dont il est chargé , on reconnaît facilement le passage du gothique

à la renaissance. Construit dans les dernières années de Louis XII, il offre encore l'écu de France avec des porcs-épics en supports. Par la suite, sous François I, on ajouta des salamandres aux ornemens. L'hôtel a deux façades; la principale, sur le parvis Notre-Dame, l'autre sur la rue du Petit-Salut. Le genre de décoration est le même des deux côtés: ce sont des trumeaux revêtus de pilastres chargés d'arabesques; des médaillons formés de couronnes, mais dont les figures n'existent plus; des écussons, également effacés; plusieurs niches surmontées de dais, etc., etc.

En 1705, la Cour des Aides fut réunie à la Cour des Comptes, sous le titre de *Cour des Comptes, Aides et Finances de Rouen*. L'édifice actuel a toujours retenu, néanmoins, le nom de bureau des Finances.

*Chambre des Comptes,**Rue des Carmes, 20.*

L'établissement d'une Chambre des Comptes à Rouen remonte à l'année 1380. Supprimée en 1543, rétablie en 1580, au logis prieural de Saint-Lô, elle fut transférée, en 1591, rue des Carmes, dans l'édifice actuel, où elle était lors de sa suppression vers 1789. Cet édifice avait deux entrées, la principale sur la rue des Carmes, l'autre sur la rue des Quatre-Vents, vis-à-vis la rue Saint-Romain. Le corps de bâtiment qui fait face en entrant par la rue des Carmes, est de 1525, sous François I^{er}. Cette date se trouve dans le trumeau de l'une des croisées du second étage, vers l'encoignure à droite : elle est assez peu lisible de loin. Quelque officieux maladroit aura voulu remédier à cet inconvénient, et a tracé, en caractères très apparens, au beau milieu de la façade :

1424 ; ce qui constitue une absurdité. Cette façade est remarquable par les ornemens qui la décorent , notamment les trumeaux des fenêtres , revêtus d'espèces de vases et de divers groupes de petites figures sculptées avec goût. Le corps de bâtiment , à droite , est à peu près de la même époque ; mais il indique mieux la renaissance que son voisin. Son architecture est plus simple , plus élégante et moins chargée d'ornemens. Un ordre de colonnes , que l'on pourrait appeler *corinthiennes* , si elles ne supportaient des chapiteaux arabesques , règne sur la largeur , à la hauteur du premier étage. Le second présente la même disposition , mais sur des dimensions plus petites. Le corps de bâtiment , à gauche , et celui qui donne sur la rue , sont tout-à-fait modernes.

La porte sur la rue des Quatre-Vents appartient aussi au temps de la renaissance. Les piédroits présentent deux colonnes

légères posées sur des piédestaux : les jambages et l'archivolte sont chargés d'une foule de charmantes arabesques , empâtées aujourd'hui par une couche épaisse de peinture appliquée sans réflexion.

Maisons curieuses.

Ancien Hôtel-de-Ville , à l'angle des rues de la Grosse-Horloge et Thouret.

Maisons en bois, Grande Rue , n^{os} 115 et 129.

Maison, rue des Cordeliers , n^o 45.

Maison, rue aux Juifs , n^{os} 47 et 49.

Maison, rue Percière , n^o 11.

Maison, rue Bouvreuil , n^o 4.

Maison, rue Etoupée , n^o 4.

Maisons, rue des Carmes , n^{os} 69 à 77.

Maison, rue Caquerel , n^o 13.

Maison, rue Damiette , n^o 29.

Maisons, rue Eau-de-Robec , n^{os} 186, 221 et 223.

Maisons, rue du Change , n^{os} 2 à 8.

Maisons, rue Malpalu , n^{os} 90 et 92.

Maison , rue du Bac , n^{os} 28 et 30.

Maison , dite de Caradas , rue de la Savonnerie , à l'angle de la rue de la Tuile.

Maison où est né Pierre Corneille , rue de la Pie , n^o 4.

Maison où est né Fontenelle , rue des Bons-Enfants , n^{os} 132-134.

Maison où est né Jouvenet , rue aux Juifs , n^o 9.

Maison où est né Boïeldieu , rue aux Ours , n^o 61.

Maison où est né Edouard Adam , rue Eau-de-Robec , n^o 222.



ANCIENS CHATEAUX FORTS.

Le Vieux-Château.

Vainqueur de Jean-sans-Terre , Philippe-Auguste s'empare de Rouen , ordonne la démolition de la *vieille tour* élevée par Richard I au bord de la Seine , et fait construire , en 1205 , à l'extrémité nord de la

ville, une autre forteresse. Par la suite des temps, cette forteresse prit le nom de *Vieux-Château*, et subsista trois cent quatre-vingt-cinq années, c'est-à-dire jusqu'en 1590, époque où l'on en commença la démolition. Le vieux château occupait tout l'espace compris entre le boulevard actuel de Bouvreuil, la rue et la porte Bouvreuil, la place du Bailliage, la rue de la Truie et le nouveau passage établi près l'église Saint-Patrice. On trouve une vue du *Vieux-Château* dans un manuscrit précieux du XVI^e siècle, conservé à la mairie de Rouen. On l'appelle aujourd'hui le *manuscrit des Fontaines*. Il était connu autrefois sous le nom de *Livre enchaîné*, parce qu'il tenait par une chaîne de fer à la muraille de l'ancien chartrier. Il fut donné à la ville par Jacques Le Lieur, échevin en 1526¹.

¹ Voyez, sur ce manuscrit, la notice de M. Delaquetière. — Mém. de l'Académie de Rouen, 1834, in-8°.

De tout ce vaste édifice, il ne reste aujourd'hui qu'une tour qu'on voit encore dans le jardin des dames Ursulines, rue Morand; c'était l'ancien donjon. Celle où fut enfermée l'héroïque Jeanne d'Arc a été démolie en 1780.

La tour qui se trouve enclavée dans la propriété de M. le marquis de Martainville, et qui donne sur le boulevard Bouvreuil, n'a jamais fait partie du château construit par Philippe-Auguste. Elle est appelée *tour Rigot*, du nom d'une famille très distinguée d'où sont sortis beaucoup de magistrats et plusieurs savans. Le pied de cette tour est engagé dans les terres rapportées pour la formation du boulevard. L'étage supérieur est aujourd'hui rez-de-chaussée. On descend à l'étage inférieur par un escalier tournant composé d'environ soixante marches. Là est une vaste chambre avec une cheminée massive, où il ne paraît pas qu'on ait jamais allumé de feu. Cette tour, un des

derniers témoins des fortifications de la ville de Rouen, va bientôt disparaître elle-même, pour faire place à des maisons d'habitation. Que le voyageur s'empresse donc de lui dire un dernier adieu.

A l'époque où le Vieux-Château fut construit, il était hors la ville. Il n'y fut compris que vers le milieu du XIII^e siècle, sous saint Louis. L'échiquier ayant été érigé en parlement, en 1449, se tint pendant sept ans dans la grand'salle du château. Une partie de son emplacement est occupée aujourd'hui par un convent de dames Ursulines, qui tiennent un pensionnat de jeunes demoiselles.

Le Vieux-Palais.

Voyez-vous, à l'extrémité occidentale du port, ces constructions à deux étages de belle apparence, et derrière, en remontant un peu le boulevard de Cauchoise, ces chantiers de bois ? Tout cela occupe, en grande partie, l'emplacement du *Vieux-Palais*, bâti par

Henri V, roi d'Angleterre, après qu'il se fut rendu maître de la Normandie.

Là existait une tour, portant le nom de *Mau-s'y-frotte* ou *Mal-s'y-frotte* ; c'est à-dire que ceux qui seraient venus l'attaquer auraient été mal reçus. Le prince la comprit dans sa nouvelle forteresse, qu'il assit sur l'ancien Marché-aux-Chevaux, et sur quelques héritages particuliers, qui faisaient partie de la paroisse Saint-Eloi.

Commencée en 1419, ce palais qu'on pourrait appeler à plus juste titre une forteresse, ne fut terminé que plusieurs années après, sous Henri VI. Les murs principaux avaient près de quinze pieds d'épaisseur.

En 1569, on fit le bastion qui donnait sur la rivière.

En 1706, ce bastion menaçant ruine, on le démolit. Il fut remplacé par un parapet et un escalier de communication avec la tour voisine.

Sur la porte d'entrée, où était le pont-levis, on voyait les armes de France, pla-

cées après l'expulsion des Anglais. Le commandant avait son logement dans la tour *Mal-s'y-frolte*.

En 1661, le Vieux-Palais devint le dépôt général de toute l'artillerie, des poudres et autres munitions de guerre qui existaient dans les divers magasins de la ville. Il conserva cette destination jusqu'au moment de la révolution. L'inventaire de ces objets se trouve au registre n° 11 de l'Hôtel-de-Ville, folios 31 et suivans.

La forteresse était protégée, au sud, par la Seine; du côté de la ville, par des fossés larges et profonds.

Sur la place du Vieux-Palais s'élevait autrefois une statue d'Hercule, dont le peuple avait fait un Henri IV. Par délibération du 27 avril 1780, l'Hôtel-de-Ville céda cette statue à M. Lefebvre, alors échevin, qui la fit restaurer. Elle se trouve aujourd'hui à Canteleu, dans la grande avenue du château de MM. Elie Lefebvre, fils de l'échevin

que nous venons de nommer. Par suite d'une autre délibération du 20 juin de la même année, Jadouille, sculpteur de Rouen, fut chargé de travailler à une statue de Henri IV. Le prince était représenté en habit royal, avec une couronne de laurier, et appuyé sur un bouclier qu'il tenait de la main gauche. La main droite était chargée d'un sceptre, avec lequel il indiquait l'inscription suivante, gravée sur le bouclier : *ma sûreté est dans le cœur de mes sujets*. Cette statue n'existe plus.

Tout près de l'emplacement du Vieux-Palais, de l'autre côté du boulevard, à partir de l'entrée du Mont-Riboudet, en remontant au nord, Guillaume-Longue-Epée remporta, avec une poignée d'hommes, sur le comte de Cotentin, qui avait une armée complète, cette fameuse victoire dont le théâtre a retenu jusqu'à nos jours le nom de *Pré de la Bataille*.

Le Petit-Château.

A l'extrémité sud de l'ancien pont de pierre , existait anciennement un petit fort, nommé la *Barbacane* , élevé sur un massif environné de tous côtés par les eaux de la Seine. A la place de cette Barbacane, Henri V , roi d'Angleterre , fit construire , en 1419 , une redoute que l'on a toujours nommée depuis le *Petit-Château* , et même la *Barbacane* , du nom de l'ancien fort dont elle avait pris la place. Le pont de pierre étant devenu pour ainsi dire impraticable, en 1564 , le roi , par lettres patentes du 12 janvier , permit aux échevins de faire démolir le Petit-Château , et fit don à la ville de l'emplacement aussi bien que des matériaux , à condition que le tout servirait à la réparation du pont. Cette mesure ne reçut point d'exécution. Mais , le 3 septembre 1779 , M. de Crosne , alors intendant de la province , sollicita de M. le duc

de Harcourt, gouverneur, la permission de faire abattre le Petit-Château, et d'en employer l'emplacement à la formation d'une esplanade devant les casernes. Les échevins joignirent leurs instances à celles de l'intendant; le fort fut démoli, les fossés comblés, l'emplacement planté, et mis dans l'état où on le voit aujourd'hui.



PONTS.



Ancien Pont de Pierre.

On attribue généralement à l'impératrice Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre et duc de Normandie, la construction de l'ancien pont de pierre, dont on apercevait encore, il n'y a pas long-temps, quelques vestiges à la marée basse. Cette tradition s'appuie sur un passage de Robert du

Mont, et rien ne s'oppose à ce qu'on l'adopte, quoique cet écrivain, dans un autre endroit, nous force en quelque sorte à douter.

Cet ancien pont de pierre, dont trois arches s'étaient écroulées le 22 août 1502, et deux autres en 1533, étant devenu tout-à-fait impraticable en 1564, malgré diverses réparations, le passage d'une rive à l'autre de la Seine s'effectua au moyen de deux grands bacs. Ils abordaient sur la rive droite, vis-à-vis la porte de Saint-Cande, qui de ce moment prit le nom de *Porte du Bac*. Ce fut par ces bacs et cette porte que Henri IV arriva à Rouen en 1603.

La longueur de ce pont était beaucoup plus considérable que la largeur actuelle de la rivière, puisqu'on a retrouvé le mur de quai, en creusant pour les fondations des maisons neuves, dans le voisinage de la rue Grand-Pont.

Pont de Bateaux.

Les bacs ne pouvaient suffire aux besoins de la population et du commerce ; la nécessité d'un pont se faisait vivement sentir ; on pensa donc à réparer l'ancien pont de pierre, ou à en construire un autre de même matière. En l'année 1625, Loisel, sieur de Periers, se fit adjuger pour trois millions de livres les travaux d'un nouveau pont de pierre ; mais ils ne furent pas exécutés, car, en 1629, le pont de bateaux, que nous avons vu détruire, avait été livré à la circulation. Loisel n'en était pas l'adjudicataire ; c'était une compagnie, dont un nommé Leclerc était le chef, qui l'avait construit. Le mécanisme de ce pont était fort ingénieux ; il se composait de quinze bateaux qui haussaient et baissaient avec la marée. Quand un bâtiment devait passer, une partie du tablier s'avancait sur la partie

voisine, au moyen de roulettes de fer, mises en jeu par le cabestan. Mais les frais de réparation ont été de tout temps considérables. Dès 1672, l'état du pont nécessitait de promptes réparations ; et le roi, par un arrêt du 13 septembre de la même année, ordonna à cet effet une imposition de 10,000 fr. par an, pendant trois ans, sur les contribuables aux tailles des trois généralités de Rouen, de Caen et d'Alençon. Ces frais s'élevaient, année commune, à 30,000 fr., sans compter 20,000 fr. par chaque bateau qu'il fallait remplacer.

La nécessité où se trouvait l'administration d'intercepter, presque chaque année, le passage de ce pont, qui restait ouvert plus ou moins long-temps, pour donner cours aux glaces au moment de la débâcle, les embarras qui en résultaient pour le commerce et la circulation en général, avaient fait décider qu'un pont de pierre serait construit à Rouen. Ce pont de bois est aujourd'hui

détruit et remplacé par le Pont-Suspendu.
Sa longueur était de 195 mètres.

**Nouveau Pont de Pierre, et statue de
Cornille.**

Un décret fut rendu en 1810 ; il portait que le pont devait être achevé avant dix ans. Des circonstances retardèrent l'exécution du décret, et suspendirent les travaux. Ils ont été repris depuis avec une nouvelle activité, et le passage du pont a été livré au public en 1829.

Le nouveau pont est à cent cinquante mètres environ en amont de l'ancien pont de bateaux. Il se compose réellement de deux ponts séparés, appuyés l'un et l'autre sur la pointe occidentale de l'île Lacroix. Chacune des deux parties du pont a trois arches. L'arche du milieu porte trente-un mètres d'ouverture ; les arches latérales vingt-six mètres ; les arcades pratiquées dans chaque culée, entre les socles, quatre mètres huit

centimètres; la longueur totale est de deux cent soixante-six mètres. La largeur du pont, entre les bahuts, est de treize mètres quatre-vingts centimètres; celle des trottoirs, de deux mètres quarante centimètres; celle de la chaussée, de neuf mètres. La profondeur moyenne de la rivière, dans l'emplacement du pont, est de dix mètres.

Au centre du terre-plein du pont s'élève la statue en bronze de Pierre Corneille; elle est posée sur un piédestal en marbre blanc de Carrare, qui est supporté par un premier socle en granit de Vire.

Cette statue a douze pieds de haut, compris la plinthe, et pèse 4540 kilogrammes (9274 livres poids de marc). Elle a été fondue à Paris, par M. Honoré Gonon, d'après le modèle exécuté par M. David, membre de l'Institut. Le piédestal est dû à M. Grégoire, architecte des bâtimens civils du département de la Seine-Inférieure.

La hauteur totale du monument est de 26 pieds.

La première pierre en a été posée , le 10 septembre 1833, par le Roi. La statue a été inaugurée solennellement, le 19 octobre 1834.

Sur la face antérieure du dé du piédestal sont gravés ces mots :

A

PIERRE CORNEILLE,

PAR SOUSCRIPTION ,

1834.

Cette statue a été , en effet , érigée au moyen d'une souscription, qui a été ouverte par la Société libre d'Emulation de Rouen. C'est à cette société qu'on doit la première pensée et l'exécution de ce monument national.

Sous la plinthe de la statue a été déposée, lors de l'inauguration , une double boîte en cuivre contenant les œuvres complètes de

Pierre Corneille et plusieurs pièces relatives à ce grand homme , la liste des souscripteurs, et des pièces de monnaie au millésime de 1834. Dans le corps de la statue a été introduite la médaille frappée pour la circonstance, et qui représente, sur la face, la tête de Pierre Corneille, avec cette légende :

Pierre Corneille né à Rouen le 6 juin 1606 mort à Paris le 1 octobre 1684.

Et au revers, la statue, avec cette inscription :

Statue de bronze érigée par souscription à Pierre Corneille dans sa ville natale par les soins de la Société libre d'Emulation de Rouen, en 1834.

Pont Suspendu.

Les nombreux navires de commerce qui remontent la Seine sont encore obligés aujourd'hui, faute de place, d'attendre plusieurs jours avant de pouvoir opérer leur débarquement. Il était donc essentiel

d'agrandir le port, et c'est ce qui a décidé à construire le pont de pierre à l'entrée de la ville; mais cette disposition rendait un second pont indispensable; on s'était occupé, dès 1828, de la question de savoir s'il conviendrait de redescendre le pont de bateaux, soit vis-à-vis de la rue Grand-Pont, soit plus bas; mais son état de vétusté, ses frais énormes d'entretien et la lenteur de son ouverture pour le passage des bâtimens, ont fait renoncer à cette vieille machine, regardée autrefois comme une merveille, mais qui, aujourd'hui, n'était plus en rapport avec les besoins de notre époque.

Le conseil municipal pensa d'abord à établir une *passerelle* de six mètres de large, à l'usage des piétons seulement, avec un pont tournant du côté de Saint-Sever, pour le passage des bâtimens; ce fut l'objet d'une délibération du 19 juillet 1831; mais, après de mûres réflexions, il se prononça définitivement, le 12 février 1834,

pour l'établissement, vis-à-vis la rue Grand-Pont, d'un pont suspendu, praticable pour les charrettes à un cheval et les carrosses ; il donna son adhésion au projet de l'ingénieur en chef, et autorisa la mairie à mettre les travaux en adjudication.

Une ordonnance du 8 juin 1834 approuva le cahier des charges et fixa un péage dont voici les principaux articles : un piéton paiera 1 cent. ; un cheval et son conducteur, 5 cent. ; un âne et son conducteur, 3 cent. ; une charrette et son conducteur, 10 cent. ; une voiture suspendue, à un cheval, 10 cent. ; idem à deux chevaux, chargée, 20 cent. ; vide, 10 cent.

Enfin, le 16 octobre 1834, MM. Séguin frères, ingénieurs civils, et Pierre Colin, entrepreneur de travaux publics, ont été déclarés adjudicataires de la construction, moyennant la concession à leur profit, pendant 99 années, des droits de péage, le pont devant être terminé au plus tard le

1^{er} janvier 1837. A l'expiration des 99 ans, ce pont appartiendra à l'Etat.

Les adjudicataires ont présenté un nouveau plan, qui a été approuvé le 27 juin 1835, par le ministre de l'Intérieur.

Le pont a deux travées égales ; les deux piles du milieu, distantes l'une de l'autre de quinze mètres, sont réunies par des voussoirs en fonte, assis sur huit colonnes également en fonte. Ces voussoirs se trouvent élevés à vingt-cinq mètres au moins au-dessus de l'étiage, hauteur suffisante pour le passage des bâtimens mâtés qui fréquentent ce port. C'est là que se trouve la passe mobile. Elle a quatorze mètres de longueur, sur quatre de largeur, et est d'une solidité parfaite, puisqu'on a la facilité de la suspendre aux voussoirs de fonte. Le lit de la rivière est dragué en cet endroit, de manière à présenter au moins trois mètres d'eau au-dessous de l'étiage.

Le tablier, qui s'ouvre pour donner pas-

sage aux navires, est un double pont-levis dont la manœuvre se fait avec autant de facilité que de promptitude.

Les piles, élevées pendant l'hiver, étaient achevées en janvier 1826, mais les fontes des colonnes et des arceaux exécutées en Angleterre n'arrivèrent qu'au mois de juin. Quelques jours suffirent pour placer les immenses câbles de suspension, au nombre de douze, et les poutrelles sur lesquelles repose le plancher, formé d'un lit de planches de sap superposées à un autre lit de planches de chêne. Les colonnes qui supportent les câbles de suspension sont couronnées et liées entr'elles par une corniche.

Les épreuves préalables ayant parfaitement réussi, M. le Préfet a fait l'inauguration du pont le 31 août 1836.

Le pont de Bateaux a été supprimé le lendemain.

La largeur, entre les faces intérieures des parapets, est de sept mètres trente

centimètres , divisés en deux trottoirs de chacun un mètre trente centimètres, et pour les voitures, une chaussée de quatre mètres soixante-dix centimètres. La longueur est de cent quatre-vingt dix-sept mètres ; la dépense totale a été évaluée , par le cahier des charges , à 750,000 fr.

Le pont suspendu présente le double avantage de rendre la navigation beaucoup plus facile et de doter la ville d'un monument plein de hardiesse et d'élégance.

A gauche du pont , du côté de la ville , on doit bâtir un corps-de-garde dans lequel il y aura une salle pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées. A droite on doit élever une petite maison à Louis Brune , connu pour avoir sauvé la vie à plus de 30 personnes prêtes à périr dans les flots. C'est un juste hommage rendu par la ville de Rouen au courage et au généreux dévouement d'un de ses enfans.



RIVIÈRES.



La Seine.

La Seine prend sa source en Bourgogne , au hameau d'Envergereaux , à deux lieues et demie N.-O. du village de Saint-Seine. Après un cours de plus de 200 lieues de l'est à l'ouest , elle vient se jeter dans l'Océan , entre Honfleur et le Havre. La profondeur de la Seine à Rouen et le reflux permettent de classer cette ville parmi les principaux ports de France. On estime qu'il y monte annuellement 2000 à 2500 navires de toute grandeur , dont le tonnage moyen est de 80 tonnes environ. (Voyez , vers la fin du volume , le chapitre *Commerce — Industrie.*)

Règles.

Cette rivière prend sa source au village

de Fontaine-sous-Préaux , à deux lieues de Rouen , traverse cinq communes , entre dans Rouen au faubourg Saint-Hilaire , coule de l'est à l'ouest , sur toute la longueur de la rue qui porte son nom , décrit alors un détour à gauche , et se dirige du nord au sud , derrière les maisons qui bordent les rues Damiette et Malpalu , du côté droit en descendant , et va se perdre dans la Seine auprès du nouveau pont de pierre.

La rivière de Robec met en mouvement des moulins à blé , à huile , à papier , à alizari , à indigo , à tan , à fouler et à presser les étoffes. Elle alimente en outre des filatures et des imprimeries de toiles peintes , sans parler des teintureries , toujours nombreuses , établies sur toute la longueur de son cours.

Aubette.

Sa destination est à peu près la même que celle de Robec , sa voisine. Celle-ci

lui est même redevable d'une partie de ses eaux, puisque l'Aubette, à partir de l'endroit qu'on nomme *le Choc*, se divise en deux bras, dont l'un se jette dans Robec un peu plus loin. C'est au Choc que sont établies les écluses destinées à faire passer alternativement les eaux d'une rivière dans l'autre, afin d'en pouvoir effectuer le curage, qui a lieu tous les ans vers la Pentecôte.

L'Aubette prend sa source à Saint-Aubin, petit village près de Rouen. Elle traverse Saint-Léger-du-Bourg-Denis, Darnétal, entre dans Rouen par le faubourg Martainville, et va se perdre dans la Seine à l'entrée du cours Dauphin, près la porte Guillaume-Lion.

Renelle.

Si l'étymologie du nom de la Renelle est douteuse, il n'en est pas de même de son utilité. Elle entretient les établissemens de

tanneries , encore assez nombreux , dans la rue qui porte son nom. Ce genre d'industrie est fort ancien à Rouen , et n'a jamais été exercé autre part qu'en ce quartier. Le parlement avait rendu , le 22 mars 1560 , un arrêt portant que les tanneurs transporteraient leurs établissemens sur l'Eau-de-Robec ; mais ils représentèrent qu'ils *avaient besoin d'eaux claires* pour exercer leur état , et ils furent maintenus , par ordre du roi , sur la Renelle. Cette petite rivière , ou , si l'on veut , ce gros ruisseau , provient de la source Gaalor , et part de la fontaine du Bailliage , d'où il coule , presque en ligne droite , jusqu'à la Seine , où il se perd.



FONTAINES.



Plus il y a eu d'églises dans une ville , plus il doit y avoir de fontaines publiques. Sous l'ancienne loi , à l'entrée du temple

était une cuve où les prêtres se lavaient les pieds et les mains ; sous la nouvelle , et par imitation, on plaça auprès des églises des fontaines où les chrétiens , avant d'entrer , se lavaient le visage et les mains. Cette remarque était surtout sensible à Rouen , où le nombre des églises et des fontaines , avant la révolution , était en rapport presque parfait. Nous n'avons plus nos trente-sept églises paroissiales ; mais nous comptons encore nos trente-six fontaines publiques , non compris celles qui fournissent aux besoins de beaucoup de maisons particulières.

Toutes ces fontaines sont alimentées par cinq sources.

1° Source de Gaalor. Elle sort de terre dans la rue Porcherie , au pied de la côte du Mont-aux-Malades. Elle alimente dix-sept fontaines : celle de Saint-Lô , qui n'est pas , comme on l'a cru jusqu'ici , la fontaine des Courtisanes , *fons Meretricum* ; celles de Massacre ; de la rue Saint-Romain ; de

l'ancien Hôtel-de-Ville, rue Thouret ; de Saint-Pierre-l'Honoré, rue des Bons-Enfants ; de la place des Carmes ; de la Conciergerie du Palais ; de la rue des Fossés-Louis VIII ; de la Crosse ; du Marché-Neuf ; de la Haute-Vieille-Tour ; de la rue Sainte-Croix-des-Pelletiers ; de Saint-Cande, rue aux Ours ; de la place Saint-Ouen ; de la rue Cauchoise ; de la rue du Fardeau, et de la Cour royale.

2° Source d'Yonville ou de Saint-Filleul. Elle a son réservoir près la côte du Mont-aux-Malades. L'entrée est bâtie en pierres, et surmontée d'une petite chambre ayant servi autrefois de chapelle. Elle donne sur un escalier aboutissant à une cuve, où les sources qui découlent du Mont-aux-Malades sont conduites par deux aqueducs.

La source d'Yonville alimente neuf fontaines : celle des Cordeliers, au bas de la rue Nationale, vis-à-vis les Consuls ; de la rue de Fontenelle près la rue de Crosne ;

de la place du Vieux-Marché ; de la rue de Fontenelle , près la rue de Racine ; de la rue de Crosne ; de Lisieux , rue de la Savonnerie ; de la place de Henri IV ; de Saint-Vincent , rue de la Vicomté ; de la place de la Pucelle.

3° La source de Notre-Dame : elle prend naissance non loin de la tour Bigot , et fournit de l'eau à cinq fontaines , qui sont celles de la Cathédrale , du Palais archiépiscopal , de la rue des Bonnetiers , de la cour de l'Albane , et de Saint-Amand.

4° La source de Saint-Nicaise , ainsi appelée parce qu'elle prend naissance derrière le chœur de cette église. Elle alimente trois fontaines : celle du Plat , au coin de la rue des Maîtresses ; celle de l'Hôtel-de-Ville , et le jet-d'eau du jardin.

5° La source de Darnétal ou de Carville. Elle sort de la montagne du Roule , près Saint-Léger , et alimente dix fontaines : celle de Sainte-Croix-Saint-Ouen , à l'en-

trée de la rue des Faulx ; de Sainte-Claire ; rue Saint-Hilaire ; de la Croix-de-Pierre ; de Saint-Maclou ; des Célestins ; de Saint-Vivien ; des Augustins , rue de ce nom ; de la rue de l'Épée ; de l'Hospice-Général , et de la maison de Bicêtre.

De toutes ces fontaines , sept seulement méritent un examen particulier , sous le rapport monumental et historique. Ce sont les fontaines de la Croix-de-Pierre , de la Crosse , de la Grosse-Horloge , du Marché-Neuf , de la Pucelle , de Saint-Maclou et de Lisieux.

Fontaine de Lisieux ,

Rue de la Savonnerie.

Cette fontaine est la plus remarquable. Elle est ainsi nommée , parce que la maison contre laquelle elle est adossée appartenait à l'évêque de Lisieux , qui logeait dans cet hôtel quand il venait à Rouen. A l'extrémité supérieure du massif en pierre et de

forme pyramidale , est Apollon , vêtu d'une manière assez bizarre ; il joue de la harpe. Au-dessous du dieu des poètes est le cheval Pégase. Immédiatement après vient une figure à trois têtes , dont nos manuscrits font une *Philosophie* ¹. Les neuf Muses sont distribuées dans le reste du massif , au dessous de cette *Philosophie*, qui pourrait bien être une Hécate. Des rochers , des arbres , des gazons , des moutons , composent les accessoires de ce *Mont-Parnasse*. De la base au sommet , serpente le *chemin glissant et pénible à tenir*.

L'eau jaillissait autrefois par deux salamandres en cuivre , indiquant l'époque de François I. Une des deux chantepleures qui existaient dans le réservoir de la fontaine , *servait* , dit un manuscrit, *à lâcher les eaux*

¹ Les trois têtes , selon ces manuscrits , représentent la *logique* , la *physique* et la *métaphysique*. Elles étaient surmontées d'une couronne.

et faire un triomphe devant quelque personne honnête , et pour une nouveauté , en les faisant courir par les neuf instrumens des neuf Muses , les deux mamelles de la Philosophie , et par un gros bouillon d'eau jaillissant dessous le pied du cheval Pégase. Tout mutilé qu'il est , ce monument est encore fort curieux , et mérite d'être visité. Sa construction remonte à 1518.

Fontaine de la Crosse ,

A l'angle des rues des Carmes et de l'Hôpital.

C'est un petit monument du genre gothique de la fin du XV^e siècle. Les sculptures qui la décorent sont remarquables par leur délicatesse et leur légèreté. Elle est surmontée d'une couronne royale. L'eau s'échappe par deux robinets. Son nom lui vient de ce qu'elle est située *au coin de la maison où pend (pendait) pour enseigne la crosse appartenant aux reli-*

gieux de Notre Dame de l'Isle-Dieu ¹. Quelques étymologistes verraient, dans le mot *crosse*, l'altération du mot anglais *cross*, signifiant alors qu'en cet endroit de la ville, la direction des rues formait une croix parfaite. En 1531, cette fontaine fut entièrement restaurée.

Fontaine de la Grosse-Horloge,

A l'angle des rues des Vergetiers et de la Grande-Rue.

Dès l'année 1257, la source de Gaalor fournissait de l'eau à la fontaine du couvent des Cordeliers (au bas de la rue de ce nom). En 1456, on s'aperçut que les canaux perdaient beaucoup d'eau, et qu'on pourrait en établir d'autres pour une fontaine à placer au lieu dit *le Massacre*. Il fallut traiter avec les Cordeliers à cet effet.

¹ Manuscrit relatif aux fontaines de Rouen.

Le chapitre du couvent s'assembla, *au son de la cloche, en la manière accoutumée, et consentit, sans préjudice de ses droits, chartres, etc.*, à ce que la ville fît les travaux nécessaires. La nouvelle fontaine fut établie Trois cents ans plus tard environ, c'est-à-dire le 25 avril 1731, la ville passa un marché avec Jean-Pierre de France, architecte-sculpteur, pour la décoration de la fontaine Massacre. Le marché stipule : *Un piédestal sur lequel sera posé un groupe des figures d'Alphée et d'Aréthuse, avec enfans, têtes, agraffes aux clefs des croisées; une épitaphe de marbre noir, gravée; une hydre à trois têtes en bronze, pour jeter l'eau, accompagnée de rocailles, de roseaux et de glaçons faits à même la pierre; dorer à l'huile, d'or fin de Paris, les figures et statues de la décoration, sculptures et armoiries; fournir tous les matériaux et salaires des ouvriers, moyennant la somme de 5,700 livres.*

A l'exception de l'inscription et de l'hydre à trois têtes qui n'existent plus aujourd'hui, la décoration de la fontaine est conforme aux conditions du marché que je viens de rapporter.

Fontaine de la Croix-de-Pierre,

Carrefour Saint-Vivien.

Non loin de la fontaine connue aujourd'hui sous le nom de *la Croix-de-Pierre*, existait anciennement une croix, monument de la piété des habitants ; mais on ne trouve aucun document authentique sur l'époque où cette croix fut placée ; on sait seulement que ce monument fut réédifié en 1628.

La source de Darnétal, qui alimente la Croix-de-Pierre, a été conduite depuis Darnétal jusqu'à la porte Saint-Hilaire seulement, à frais communs, par le cardinal Georges d'Amboise, premier du nom, et

l'administration municipale : la délibération est du 17 août de l'an 1500.

La fontaine , présentant trois étages en forme de pyramide , est ornée de quelques statues ; son aspect est infiniment gracieux. On peut encore se faire une idée de la délicatesse de son architecture, malgré les dégradations et même les réparations dont elle a été l'objet. Elle coula pour la première fois en 1515.

Fontaine du Vieux-Marché ,

Place de ce nom.

Monument moderne de forme carrée , d'ordre dorique. L'eau jaillit par les quatre côtés d'un soubassement, au-dessus duquel s'élèvent , à chacun des angles , des colonnes surmontées d'un entablement. Une table de marbre recouvre les quatre faces. L'édifice manque d'élégance et de légèreté. On le doit à Bouet , architecte de Rouen.

Fontaines de Saint-Maclou et de la Pucelle.**Puits Artésien.**

Outre les fontaines que nous venons de signaler, nous indiquerons celle de Saint-Maclou, à l'angle de l'église, où l'on voit encore deux beaux enfans, élégante création de Jean Goujon. Nous mentionnerons aussi, à cause des souvenirs historiques qui s'y rattachent, la fontaine de la Pucelle, lourde composition de Paul Slodtz. Son manque de style et de noblesse fait regretter vivement la jolie fontaine triangulaire, élevée quelques années après l'exécution de l'héroïne de Vaucouleurs, monument que, au lieu de détruire, on aurait dû s'efforcer de conserver.

Les cinq sources qui alimentent nos fontaines doivent être classées ainsi qu'il suit, sous le rapport de la salubrité des eaux :

Source d'Yonville ,	excellente.
de Darnétal ,	très bonne.
de Gaalor ,	bonne.
de Notre-Dame ,	} peu saines.
de Saint-Nicaise ,	

J'ajoute que l'eau de la Seine, prise au port de Rouen, est plus pure, moins chargée de substances étrangères, et plus légère que celle de toutes les sources de nos fontaines.

— Un puits artésien a été percé, il y a quelques années, à Saint-Sever, près l'église, aux frais de la ville, sous la direction de MM. Flachat.



EAUX MINÉRALES.

Rouen possède aussi des eaux minérales, qui jouissent même d'une sorte de réputation jusque dans les villes voisines. J'en indiquerai, d'après Lepecq de la Clôture ,

trois sources principales : la première, à l'est, connue sous le nom de la *Maréquerie*, où l'on arrive par la rue Martainville ; la seconde, au sud-est, dite de *Saint-Paul* ; la troisième à *Déville*. Le savant médecin que je viens de nommer assure qu'il a conseillé l'usage de cette dernière source à des malades qui s'en sont bien trouvés. Il ajoute que cette source pourrait devenir très précieuse aux habitants du quartier occidental. Elle n'a, cependant, jamais été rendue publique, et peu de personnes la connaissent aujourd'hui.



PLACES ET MARCHÉS.

Vieux-Marché et Place de la Pucelle.

Le nom de ce marché indique assez qu'il est le plus ancien de Rouen ; c'est aussi le plus considérable. Il existait dès le XI^e siècle,

et se trouvait alors dans le faubourg. Son étendue primitive était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, puisqu'il occupait, au **XV^e** siècle, tout l'espace compris entre la rue du Vieux-Palais, l'église de Saint-Eloi et l'église de Saint-Michel, dont on voyait encore les restes il y a quelques années à l'encoignure sud-ouest de la Grand-Rue. Vers le commencement du **XVI^e** siècle, on bâtit des maisons dans le voisinage de l'église de Saint-Eloi, jusqu'à la rue du Vieux-Palais. Une d'elles subsiste encore : c'est l'hôtel du Bourgtheroulde, fameux par ses bas-reliefs, et dont j'ai parlé plus haut. Le Vieux-Marché se trouva ainsi partagé en deux portions inégales. L'endroit où fut brûlée (en 1431) l'innocente Jeanne d'Arc, a retenu le nom de place de la *Pucelle*. On l'appelle aussi place du *Marché-aux-Veaux*, à cause de sa destination primitive. C'est donc sur le Vieux-Marché que l'héroïne française fut sacrifiée à la superstition et à la vengeance,

« attendu , dit le roi d'Angleterre dans une lettre à son *très cher et très aimé oncle* , attendu les grands dommages et inconvéniens , les horribles homicides , et détestables cruautés et autres maux innumérables qu'elle avait commis à l'encontre de notre seigneurie et loyal peuple obéissant. »

Tout ce que la mort a d'horrible , tout ce que la haine peut inventer d'humiliations et d'outrages , fut réuni pour le supplice de cette vierge, dont le seul crime était d'avoir sauvé la France. Elle fut brûlée *à petit feu* , pour s'être *vestue en habit d'homme*, chose *à Dieu abominable* ; elle fut brûlée parce qu'on décida qu'elle était *superstitieuse* , *devineresse de diables* , *blasphémeresse en Dieu* : injures absurdes dont on la poursuivit jusque sur le bûcher , et qu'on avait pris soin de tracer en gros caractères sur des pancartes portées devant elle au lieu du supplice.

Le jour même de l'exécution , le cardinal

d'Angleterre ordonna de rassembler les restes du corps de Jeanne et de les jeter dans la Seine; ce qui fut fait par le bourreau.

Quelques années après (1455), cette *hérétique* fut déclarée innocente par un pape. On mit une croix à la place où elle avait été brûlée, et plus tard une fontaine triangulaire d'un travail très délicat. On y voyait Jeanne d'Arc aux pieds de Charles VII. Cette fontaine a été remplacée, en 1755, par celle qu'on voit aujourd'hui et qui laisse beaucoup à désirer. Qui pourrait, en effet, reconnaître l'héroïne d'Orléans sous les traits de Bellone ? (V. p. 238.)

Les galeries couvertes où sont établies aujourd'hui les marchandes de poisson, ont été construites en 1823.

Place Saint-Eloi.

(V. l'article *Eglise Saint-Eloi*, p. 115.)

Marché-Neuf.

Ce marché est établi sur une portion du

terrain anciennement connu sous le nom de *Clos aux Juifs*. Une des rues aboutissantes s'appelle encore la rue aux Juifs. En 1499, Louis XII fit commencer sur ce clos le Palais-de-Justice actuel. Le Parlement ayant ordonné, en 1516, que le marché, qui se tenait dans le *Clos*, à l'orient, et qui troublait les audiences, serait transféré de l'autre côté à l'occident, on perça, depuis la rue Ganterie jusqu'au Marché-Neuf, une nouvelle rue, qui en a pris et retenu le nom de rue *Percièrre*. Par suite de ces dispositions, le clos aux Juifs perdit entièrement son nom, pour prendre, du côté de l'orient, celui de *place du Palais*, et de l'autre côté, à l'occident, celui de *Marché-Neuf*.

Les fruits, les œufs, les fromages, particulièrement les *bondes de Neufchâtel* : tels sont les approvisionnemens du Marché-Neuf. On y voyait encore, il y a cinquante ans environ, une statue en plomb doré,

représentant Louis XV dans sa jeunesse , et revêtu des habits royaux. Ce monument a été remplacé par l'obélisque actuel , qui fournit une eau abondante aux habitans du quartier.

Place Notre-Dame.

Avant 1429, cette place servait de marché aux herbes , à la volaille et autres denrées. En 1537 , elle fut entourée d'un mur à hauteur d'appui , et payée. En 1641 , on plaça , aux deux encoignures , deux croix en pierre , que l'on retrouve sur quelques gravures. Au temps de Pommeraye, le parvis Notre-Dame était le lieu où s'allumaient les feux de joie dans les jours de réjouissances publiques. C'est aujourd'hui le marché aux fleurs et aux graines ; il ne tient régulièrement que le dimanche et le vendredi. Au milieu est une fontaine publique. Le rang de bornes en fonte qui décrit le demi-cercle, en avant du portail , a été

placé depuis quelques années , ainsi que les deux grands réverbères qui se voient aux extrémités nord et sud de la place.

Place de la Calende.

On l'appelait autrefois le *port Morant* , le *port des Navires* , le *port de Notre-Dame* , parce que , en effet , les vaisseaux abordèrent en cet endroit jusqu'au moment où les premiers ducs resserrèrent le lit de la Seine. Peut-être trouverait-on encore scellés , dans les caves de quelques maisons voisines, les anneaux de fer dont parle Farin, et auxquels on amarrait les bâtimens. La façade de la maison au haut de laquelle est un cadran , précisément en regard du portail de l'église, est un reste des bâtimens de l'Hôtel-Dieu, autrefois établi en cet endroit. La place de la Calende était encore un marché en 1718 ; on y vendait les herbes médicinales. On n'y rencontre plus guère aujourd'hui que quelques marchands de vieux

linge, le vendredi et le dimanche matin.

(Pour les places de la Haute et de la Basse-Vieille-Tour, voyez l'article *Halles*.)

Place des Carmes.

C'est une succursale du parvis Notre-Dame pour la vente des fleurs, lorsque la célébration de quelque cérémonie religieuse exige que l'entrée de la Cathédrale soit parfaitement libre. Cette place a succédé en partie à l'ancien couvent des Carmes, dont elle a retenu le nom, aussi bien que la rue voisine. La rue de la Chaîne bordait le fossé primitif, aujourd'hui rue de l'Aumône. J'ai parlé, dans le *Précis historique*, des constructions romaines découvertes dans les fondations d'une maison de cette rue ; constructions qui se liaient, à n'en pas douter, à d'autres de même nature, reconnues dans une raffinerie de sucre de la rue des Carmes, lesquelles se prolongeaient sous les jardins de l'ancien couvent de Saint-Lô, rue de ce nom.

La Rougemare.

L'an 949, Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould comte de Flandre, mettent le siège devant Rouen. Notre duc Richard I, surnommé Sans-Peur, sort par la porte Beauvoisine, tombe sur les ennemis, et fait un carnage effroyable de leurs soldats. Cette action eut lieu en partie à l'endroit que nous appelons encore aujourd'hui la *Rouge-Mare*, à cause du sang dont elle fut inondée. En 1630, Louis XIII donna la maison des Béguines à une religieuse professe de l'abbaye de Saint-Amand, nommée Marie Gobelin, à condition d'y établir la règle de saint Benoît. Cette religieuse était de la famille des Gobelins de Paris, qui ont donné leur nom à une de nos plus célèbres manufactures. Les Bénédictines prirent possession du couvent, non sans une vive résistance de la part des Béguines. Il fallut même les faire contenir

par des soldats , pour qu'elles ne troublassent pas la cérémonie. En 1676 , la communauté fut transférée sur la place de la Rouge-Mare , où elle fit construire les bâtimens occupés aujourd'hui par la gendarmerie. L'église du monastère était assez jolie ; elle avait été bénite sous le nom de saint Louis , premier fondateur des Béguines. Une école d'*enseignement mutuel* occupe , depuis quelques années , une partie de ces bâtimens.

En 1450 , la place de la Rouge-Mare devint le marché aux chevaux , transféré depuis la fin du siècle dernier au *Boulin-grin* , dont je vais parler. La Rouge-Mare est maintenant le marché au beurre. Le 12 janvier 1793 , plus de trente mille habitans se réunirent sur cette place , pour signer une pétition tendant à demander à la Convention un appel au peuple français sur le procès du Roi.

Le Boulingrin.

Les Anglais nous ont rendu ce que nous leur avons prêté. Anciennement on n'allait point se promener sur le *Boulevard*, mais bien sur le *Boule-Verd*. Le *Boule-Verd* était un tapis de gazon où l'on jouait à la *boule*. De ce mot *Boule-Verd* les Anglais ont fait leur *Bowling-Green*, qui en est la traduction littérale, dans l'acception primitive; et de ce mot *Bowling-Green*, nous avons fait *Boulingrin*.

Cette place, qui se trouve au point de jonction des deux rampes Beauvoisine et Saint-Hilaire, est un vaste carré entouré d'arbres. Le peuple l'appelle mal à propos la *Nouvelle-Rouge-Mare*, depuis que le marché aux chevaux et autres bestiaux y a été transféré. Le tableau que présente le Boulingrin, les jours de marché, n'est point à dédaigner pour les étrangers. Ils y passeront sans ennui quelques instans, le vendredi matin.

Le Champ-de-Mars.

(*Voyez l'article Caserne Martinville ,
page 179.)*



BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉES.

Bibliothèque publique.

A l'Hôtel-de-Ville.

Le 4 juillet 1809 , eut lieu l'ouverture solennelle de la Bibliothèque publique. Depuis ce moment , les habitans et les étrangers sont admis dans l'établissement , tous les jours , excepté les dimanches , les jeudis et le temps des vacances , de onze à quatre heures , et le soir de six à neuf heures. La collection actuelle est de trente-trois mille volumes.

Les manuscrits sont au nombre de plus de douze cents. Plusieurs d'entr'eux sont fort rares et très curieux , soit par leur ancien-

neté , soit par les miniatures dont ils sont ornés , soit enfin par les renseignemens qu'on y trouve. Je citerai en première ligne, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près le plus ancien , le fameux graduel de Daniel d'Aubonne , mort en 1714. Il a deux pieds sept pouces de hauteur , un pied dix pouces de largeur ; son poids est de soixante-treize livres. Il est garni de lames de cuivre ; les armes de l'abbaye de Saint-Ouen, également en cuivre , se voient sur les deux côtés de la reliure. Il offre , à l'intérieur , environ deux cents vignettes et initiales de toute grandeur et un nombre infini de lettres d'or. On ne saurait trop admirer le soin et la patience de l'auteur , qui employa trente ans , dit-on , à cet immense travail. La Bibliothèque conserve d'autres manuscrits beaucoup plus précieux , parmi lesquels il s'en trouve plusieurs du XI^e , du IX^e et même des VII^e et VIII^e siècles. Les savans distinguent , parmi les manuscrits les

plus importants , le curieux missel de Robert Champart , archevêque de Londres et de Cantorbéry , apporté d'Angleterre , vers l'an 1050 , ainsi que le Bénédictionnaire , de la même époque , qui servait au couronnement des Rois anglo-saxons. Ces deux manuscrits sont ornés de magnifiques miniatures dans le style anglo-saxon. On y remarque depuis peu de temps un très précieux manuscrit du XVI^e siècle qui représente, dans une suite de peintures, toutes les somptuosités de l'entrée de Henri II à Rouen, en 1543. Les imprimés avant 1500 sont au nombre de trois cent cinquante, dont deux cent quarante avec date ; le plus ancien est de 1468 ¹.

La Bibliothèque de Rouen possède en outre

¹ Le premier livre imprimé à Rouen avec une date certaine a pour titre : *Les Chroniques de Normandie* ; c'est un volume in-fol. imprimé en 1487 par Guillaume Le Talleur. On peut regarder comme douteuse la date du grand *Costumier du*

une quantité considérable d'excellens recueils, des collections de la plus haute valeur, des éditions de la plus grande rareté. Le gouvernement l'a enrichi de plusieurs ouvrages d'un très grand prix; la bienveillance éclairée de l'autorité municipale lui fournit encore les moyens d'accroître tous les ans son importance et son utilité. Plusieurs personnes, dont le conservateur se fait un devoir de publier les noms chaque année, mettent aussi un généreux empressement à y déposer leurs productions particulières. Le don le plus important que la Bibliothèque ait encore reçu, est celui que lui a adressé, il y a peu d'années, la Commission des archives d'Angleterre et qui se compose de la collection des documens historiques qu'elle

pays et duchie de Normandie, 1483, in-fol. Tous deux, maintenant d'une grande rareté, font honneur aux presses normandes et se trouvent à la Bibliothèque de la ville.

a publiés. Ce magnifique envoi, qui sera suivi de plusieurs autres, forme déjà 71 vol. grand in-f^o, et 16 vol. in-8^o.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que l'administration municipale vient d'acquérir la magnifique collection de M. Leber, laquelle sera prochainement réunie à la Bibliothèque de Rouen.

Le bibliothécaire actuel est M. André Pottier.

Musée,

A l'Hôtel-de-Ville.

L'ouverture du Musée a eu lieu le même jour que celle de la Bibliothèque (4 juillet 1809). La plupart des objets qui le composent ont été recueillis dans le département. Le gouvernement, de son côté, a contribué à l'enrichir, en lui accordant plusieurs tableaux de différentes écoles; le conseil municipal, en votant diverses acquisitions; quelques particuliers, par des dons volontaires. Cette intéressante collection se compose de trois cents

tableaux à peu près. On y remarque , entre tous, une *Vierge au milieu des Anges* , dite la *Vierge de Saint-Sixte*, de Raphaël ; admirable copie , si ce n'est pas un second original , du tableau de la galerie de Dresde , connu sous le même titre ; trois petits tableaux , formant suite , qui sont incontestablement de la main de ce grand peintre , et dans sa première manière ; le Van Eyck , représentant la *Sainte-Vierge au milieu d'une assemblée de jeunes filles* ; une *Messe au temps de la Ligue* , tableau curieux pour le sujet et pour les hauts personnages qu'il représente , une *Conversion de saint Matthieu* , par Valentin ; un *Saint François en extase* , par Annibal Carrache ; un *Ecce Homo* et une copie de la *sainte Famille* , par Mignard ; une *Mort de saint François* , par Jouvenet ; plusieurs *Marines* , par Vernet ; une *Descente de croix*, par Lahire ; la *Peste de Milan*, par Lemonnier, de Rouen, et un grand nombre d'autres qu'il serait

trop long de citer. A l'extrémité de la galerie d'entrée est une statue , en terre cuite , de *Pierre Corneille*, par Caffiéri ¹. Quelques autres statues en marbre , et les modèles en plâtre des plus belles statues de l'antiquité , se trouvent dans une salle séparée , au fond de la grande galerie. Les statues qu'on aperçoit dans le vestibule sont celle du général Bonchamps , par David, et, vis-à-vis, celle d'Achille , par Bougiron. Cette dernière appartient à l'Académie.

Depuis 1833 , il y a , pendant le mois de juillet , exposition des productions des Beaux-Arts , dont la majeure partie appartient à des artistes rouennais.

L'établissement est ouvert au public les dimanches et jeudis ; aux artistes et aux

¹ Une autre statue en marbre de notre immortel compatriote , est placée dans la grande salle, au rez-de-chaussée ; c'est un morceau très estimé de Cortot , sculpteur français rempli de talent.

étrangers, tous les jours, de dix à quatre heures.

Le conservateur actuel est M. H. Bellangé.

Musée départemental d'Antiquités,

A Sainte-Marie, rue Poussin.

Ce Musée, fondé en 1833 par le conseil général du département, sur la proposition de M. Dupont-Delporte, préfet, a été livré au public en 1834. Il occupe deux des galeries du cloître de l'ancien couvent de Sainte-Marie. Dans la première galerie, sont placées les antiquités gauloises, romaines et gallo-romaines, et celles du moyen-âge; dans la deuxième, en retour d'équerre, les objets d'art de l'époque dite de la renaissance. Cet ordre chronologique a été suivi autant que possible. Les fouilles opérées sur plusieurs points du département, et spécialement au théâtre romain de Lillebonne, ont fourni la majeure partie des

260 MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

objets antiques. Beaucoup d'autres sont dûs à la générosité des particuliers. Ce musée renferme des statues , des bustes , des bas-reliefs , des fragmens d'architecture ; des sarcophages , des urnes en marbre et en pierre ; des vases en bronze , en verre et en terre cuite ; des médailles gauloises et romaines , des monnaies françaises , des sceaux du moyen-âge ; des vitraux peints , des armes , des meubles , des ustensiles et ornemens divers de différentes époques. Le catalogue a été dressé par M. Deville , conservateur du Musée , auquel on doit l'organisation de cet établissement.

Le musée est ouvert les dimanches et fêtes , de 11 heures à 4 heures , et les mardis et jeudis , pour les amateurs et les étrangers , de midi à 3 heures.

Muséum d'Histoire naturelle,

A Sainte-Marie , rue Poussin.

L'administration municipale de Rouen

fonda le cabinet d'histoire naturelle en 1827, mais ce ne fut qu'en 1832, et après qu'il eut été enrichi par l'administration d'alors, qu'on le jugea digne d'être offert à la curiosité publique.

L'accroissement de ce muséum a été rapide ; déjà , malgré son peu d'années d'existence , il peut être comparé avantageusement à la plupart des collections de province ; et , en raison de la situation maritime de notre ville , on doit espérer qu'un jour à venir il sera placé immédiatement après le muséum de Paris. Actuellement il est remarquable par les nombreuses coquilles qu'il possède , et par quelques mammifères d'une grande rareté. M. le docteur Pouchet, auquel on en a confié le soin, s'est appliqué à y introduire une classification rigoureuse , qui en favorise l'étude. C'est la première collection française qui soit rangée d'après les vues du célèbre De Blainville.

Cette galerie est ouverte au public les

SOCIÉTÉS SAVANTES.

*Établissemens fondés par elle ;
sa Bibliothèque, etc.*

En rédigeant son dernier acte de volonté, M. l'abbé Legendre, né à Rouen en 1659 et mort le 1^{er} février 1734, témoigne son étonnement et ses regrets « de ce qu'à

• L'académie des Palinods, appelée depuis Académie de l'immaculée Conception, dont l'origine remonte à Guillaume-le-Conquérant, ne cessa d'exister à Rouen que peu d'années avant la révolution.

(Voir la *Notice historique sur l'Académie des Palinods*, par M. Ballin. — Rouen, 1834 - 1838, in-8°, fig.)

Rouen, ville si célèbre, il ne soit point formé de société de gens de lettres, et que, pour animer la jeunesse qui a du talent, on n'y distribue point de prix honorables et publics. »

Ces motifs l'engagèrent à léguer à la ville de Rouen 1200 livres de rente, pour l'établissement de jeux floraux.

En 1735, plusieurs hommes de mérite se réunirent pour cultiver en société la botanique et la littérature. En 1741, cette société comptait déjà dans son sein les Lecat et les Cideville, et, parmi ses correspondans, le spirituel et savant Fontenelle.

Au mois d'août de la même année, on présenta à MM. de l'Hôtel-de-Ville un mémoire tendant à obtenir que la société fût par eux adoptée, comme une compagnie propre à remplir les vœux de M. l'abbé Legendre, dont le legs, en conséquence, leur serait appliqué.

Cette demande ayant été accueillie, on

s'occupa sans relâche de l'obtention de lettres-patentes qui érigeassent la société en Académie des Sciences , Belles-Lettres et Arts.

Cependant les héritiers de M. l'abbé Legendre avaient attaqué son acte de dernière volonté en faveur de l'Académie. M. de Cideville fut chargé de la poursuite du procès, qu'il gagna. Il rapporta en même temps de Paris les lettres patentes, données par Louis XV , à Lille, au mois de juin 1744. M. de Cideville avait été puissamment secondé, dans cette double mission, par Fontenelle , qui rédigea les premiers statuts ; par M. de la Bourdonnaye , intendant de la généralité de Rouen , et le duc de Luxembourg , gouverneur de la province, et depuis protecteur de l'Académie.

Les premiers travaux de la compagnie eurent pour objet particulier les sciences naturelles , et surtout la médecine.

C'est une chose digne de remarque que

les principaux établissemens d'utilité publique, sous le rapport des sciences, des lettres et des arts, ont été fondés à Rouen par des membres de l'Académie. M. Lecat professa publiquement et gratuitement l'anatomie, la chirurgie et les sciences qui s'y rapportent; M. Descamps, peintre flamand, ouvrit la première école de dessin, de peinture, d'architecture, etc.; M. Boin, chanoine régulier de la congrégation de France, et l'un des fondateurs de l'Académie, enseigna, toujours publiquement, les mathématiques, la géométrie, etc.; M. Dulague propagea la science de l'hydrographie, branche des mathématiques si essentielle dans une ville que sa population, son commerce et son industrie rendent la rivale des villes maritimes les plus célèbres. Enfin l'Académie fonda le jardin botanique, dont je parlerai tout à l'heure, et ouvrit à Rouen la première bibliothèque publique. Voici l'origine de ce dernier établissement :

Par contrat passé le 17 août 1768, M. de Cideville vendit à l'Académie sa nombreuse bibliothèque. Il était stipulé qu'encore bien que la propriété des livres fût acquise à la compagnie du jour de la passation du contrat, elle n'en aurait la jouissance qu'à compter de celui du décès de M. de Cideville. Cette vente eut lieu moyennant le prix de 400 livres de rente viagère, dont l'Académie ne fut pas long-temps chargée, M. de Cideville ayant cessé de vivre en 1776.

La compagnie entra donc en possession d'un fonds de livres considérable. Ce trésor littéraire avait reçu, et recevait habituellement des accroissemens par les offrandes volontaires de ses membres. Des donations de même nature avaient aussi rendu l'Académie propriétaire d'un très grand nombre de gravures des meilleurs maîtres, de tableaux, de bustes, de médailles, de curiosités naturelles, pétrifications, coquilles, de machines, etc., etc., qui lui faisaient

entrevoir la possibilité d'ajouter à sa bibliothèque un cabinet d'antiques , et d'en augmenter ainsi l'intérêt. Mais un local manquait encore ; l'administration municipale voulut bien donner , en 1782 , une galerie , au premier étage , dans l'Hôtel-de-Ville (rue Thouret) ; l'Académie y déposa ses livres , et ouvrit les portes de sa bibliothèque à tous les amis de l'étude. Le gouvernement accorda aussi à cette bibliothèque une somme annuelle de 600 livres , qui permettait de compléter beaucoup d'ouvrages et de faire de nouvelles acquisitions.

L'Académie, depuis sa fondation, en 1744, poursuivait avec succès le cours de ses travaux , lorsque la loi du 8 août 1793 vint disperser tous ses membres.

Après dix années d'interruption , c'est-à-dire au mois de juin 1803, elle fut rappelée à sa destination primitive. M. le comte Beugnot, alors préfet du département, présida à cette restauration ; et M. de Fontenay, qui occu-

paît la place de maire, prouva, en cette occasion, tout l'intérêt qu'il prenait à la renaissance de la compagnie.

L'administration municipale actuelle accorde à l'Académie 1800 livres de rente, pour la dédommager des 1200 livres léguées par M. l'abbé Legendre ; mais les livres sont restés dans le domaine commun, et se trouvent aujourd'hui, en partie, dans la bibliothèque publique.

Le nombre des académiciens résidans est fixé à cinquante; celui des correspondans est illimité. La collection des mémoires de la compagnie, dont il paraît un volume tous les ans, forme aujourd'hui quarante volumes, y compris l'année 1838 et cinq volumes des anciens mémoires, mis en ordre par feu M. Gosseume, bibliothécaire-archiviste de l'Académie.

L'Académie tient ses séances particulières tous les vendredis, de sept à neuf heures du soir ; et, chaque année, une séance publique,

à la fin de laquelle elle décerne des prix sur différens sujets relatifs aux sciences , aux lettres et aux arts alternativement. Cette séance a lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville , au commencement du mois d'ôut.

Les étrangers ne doivent pas manquer de visiter la salle de l'Académie , pour y voir le superbe tableau de M. Court, représentant le *grand Corneille accueilli au théâtre par le grand Condé* et le beau *portrait de Boieldieu* peint par M. Boullenger de Boisfremont. Cette salle est située dans l'Hôtel-de-Ville , près de celles du Musée et de la Bibliothèque publique ¹.

¹ J'ai parlé ailleurs de la statue élevée à Corneille ; c'est ici le lieu de dire quelques mots des honneurs rendus à Boieldieu , un mois après sa mort , par la ville de Rouen où il est né. Le 13 novembre 1834, son cœur fut transporté , en grande pompe , de l'Hôtel-de-Ville à la Cathédrale , puis au Cimetière monumental. La cérémonie , favorisée par un temps superbe , avait attiré une foule immense. A dix heures et demie,

Société centrale d'Agriculture.

La *Société royale d'Agriculture*, établie à Rouen en vertu d'un arrêt du Conseil-d'État, du 27 mars 1761, avait été supprimée en 1793, en même temps que les Académies et autres Sociétés savantes. Plusieurs propriétaires sollicitèrent, en 1817, le rétablissement de cette société, et présentèrent un projet de règlement et de statuts.

les cloches de la Cathédrale commencèrent à sonner l'office des morts; à onze heures moins un quart, aux lugubres roulemens des tambours drapés du 25^e régiment de ligne et de la garde nationale, le long cortège se mit en marche; le cœur était porté sur un riche brancard, dont les draperies de velours noir, semées de lames d'argent sans nombre et bordées de lourdes franges, tombaient presque sur le pavé.

Plus de quarante lampes funéraires, et de riches tentures, destinées aux funérailles des rois, avaient été transportées de Saint-Denis dans la vieille et noble basilique de Rouen; un orchestre en gra-

Conformément aux lettres du ministre de l'intérieur, en date des 31 juillet 1817 et 15 janvier 1818, le préfet du département prit, le 1^{er} mars 1819, un arrêté portant que les signataires du projet des statuts et réglemens généraux étaient déclarés membres de la Société d'Agriculture, et se réuniraient le 10 du même mois, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, afin de procéder à la nomination de nouveaux membres.

dins était placé au-dessous de l'orgue. Un catafalque de 44 pieds de haut, en forme de chapelle gothique, orné de statues et figurines, s'élevait au milieu de la croix de l'église en face du jubé. Ce catafalque ne faisait pas moins d'honneur au zèle qu'au talent de peintre de M. Dumée, qui avait été secondé par MM. Bellangé, Balan, Manson, de Malécy, Josset et Louis Walter. La messe commença un peu après onze heures, et l'orchestre, composé de deux cent cinquante musiciens, après en avoir accompagné toutes les parties sacrées, exécuta une marche de Berton, composée pour la circonstance. Le cortège sortit alors de

La Société ne tarda pas à se compléter. Depuis ce moment , elle s'occupe sans relâche des moyens de propager les connaissances relatives au but de son institution. Elle tient ses séances le deuxième et le quatrième jeudi de chaque mois , dans une des salles de l'ancien couvent de Sainte-Marie , rue Pous-sin , et une séance publique tous les ans , la veille de la foire de Saint-Romain , c'est-à-dire vers la fin d'octobre. La Société , dans cette séance , décerne des prix et des mé-

l'église pour se rendre à sa dernière station ; partout sur son passage , on voyait une foule empressée , dont le silence respectueux était le plus bel hommage rendu à l'illustre rouennais.

Sur le seuil de la chapelle funéraire était un cippe , où l'on déposa le cœur ; des discours furent alors prononcés par le maire de Rouen , le secrétaire perpétuel de la classe des lettres de l'Académie royale de Rouen , un élève de Boieldieu , le président de la Société libre d'émulation ; la lecture d'une pièce de vers , suivie d'un chant composé exprès , par M. Berton , termina cette

dailles d'encouragement. Elle publie , tous les trois mois , le résultat de ses travaux.

C'est particulièrement aux soins de M. Goube , ancien conservateur des eaux et forêts , à Rouen , que l'on doit le rétablissement de la *Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure*.

La Société se compose de membres honoraires , de quarante résidans et de correspondans en nombre illimité.

imposante cérémonie. La boîte d'argent renfermant le cœur avec les titres de célébrité de Boieldieu , à dû rester déposée dans la chapelle, jusqu'à ce qu'elle puisse être placée dans le monument que la ville a voté au grand artiste. *Procès-verbal de la cérémonie* , rédigé par M. le vicomte Walsh ; Rouen , 1835 , in-8°.

On va élever à Boieldieu sur la promenade qui porte son nom , une statue en bronze , d'après Dantan jeune ; il sera représenté assis , ayant à ses pieds des instrumens de musique.

Société d'Emulation.

Le 21 janvier 1792, plusieurs membres de l'Académie et de la Société d'Agriculture et plusieurs autres citoyens de Rouen se réunirent, et formèrent une nouvelle société, sous le nom de *Société d'Emulation pour le progrès des Lettres et des Arts*. En 1800, quelques membres de cette société en établirent une nouvelle, qu'ils appelèrent *Lycée libre de Rouen*. Mais, d'après la loi du 11 floréal an X (1^{er} mai 1802), aucun établissement ne pouvant prendre le nom de *lycée*, spécialement consacré à l'instruction publique, le Lycée libre de Rouen fut obligé de changer de titre, et prit celui de *Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres*. Après le rétablissement de l'Académie royale, en 1803, les sociétés d'Emulation, et des Sciences, Arts et Belles-Lettres, se réunirent pour ne former qu'un seul corps; c'est aujourd'hui la *Société libre d'Emulation*. Elle s'occupe

plus particulièrement de tout ce qui intéresse l'avancement et l'amélioration des arts et de l'industrie manufacturière. Elle tient ses séances les 1^{er} et 15 de chaque mois, dans une des salles de la Cour royale, et une séance publique à l'Hôtel-de-Ville le 6 juin, anniversaire de la naissance du grand Corneille, époque où elle décerne des prix et des médailles d'encouragement.

Cette Société se compose de membres honoraires ou vétérans, de soixante membres résidans et d'un nombre illimité de correspondans. Elle a établi, en 1835, trois cours publics professés gratuitement par des membres pris dans son sein, savoir : un cours de *Tenue des Livres* ; un de *Droit commercial* et un de *Géométrie appliquée aux Arts*. Dans son origine, elle publiait ses mémoires tous les mois ; mais, de 1806 à 1836, elle les a fait imprimer chaque année, et, depuis 1837, elle publie un cahier chaque trimestre.

Société du Commerce et de l'Industrie.

Au mois de décembre 1796 (frimaire an V), plusieurs négocians et manufacturiers, convoqués par l'administration municipale, se réunirent pour procéder à l'élection d'un député du Commerce près le ministère des finances. Ils profitèrent de cette occasion pour se constituer en société, sous le titre de *Société libre pour concourir au progrès du Commerce et de l'Industrie*. Cette Société a puissamment contribué au premier établissement d'une Banque à Rouen, au rétablissement de la Chambre de Commerce, à la formation d'une Caisse d'Épargnes et de Prévoyance dont elle a fait en partie la dotation, etc. Elle tient ses séances le premier mardi de chaque mois, dans une des salles du Tribunal de Commerce.

Société de Médecine.

En vertu d'une décision ministérielle en

date du 8 juin 1821, une Société de Médecine a été instituée à Rouen. Elle tient ses séances le deuxième et le quatrième mardi de chaque mois, dans l'enclave de la Cour royale, et s'occupe exclusivement de l'art de guérir. Elle correspond avec les médecins et chirurgiens du département, et avec beaucoup d'autres médecins distingués de différentes parties de la France.

Société des Pharmaciens.

Un assez grand nombre de pharmaciens de cette ville se réunissent, le premier mardi de chaque mois, dans une salle de la Tour aux Normands, rue des Espagnols, pour conférer sur tout ce qui peut intéresser l'exercice de la pharmacie.

C'est dans le même lieu que s'assemble le jury médical. On y trouve une assez belle collection d'objets tirés des trois règnes, particulièrement destinés aux examens des candidats pour la pharmacie.

Société des Amis des Arts.

Cette société, fondée en 1834, compte un grand nombre de souscripteurs. Le tirage au sort des tableaux et dessins acquis par la société et l'exposition de ces objets d'arts ont lieu au Musée, tous les ans, au mois d'août.

Une autre société, ayant aussi pour but d'encourager les arts, a été créée en 1837, sous le titre de *Petite Société des Amis des Arts*.

Société Philharmonique,

Etablie en 1834 dans le but de propager le goût de la musique, cette société tient ses réunions dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

Société d'Horticulture.

Elle a été fondée en 1836 : ses réunions se tiennent dans les anciens bâtimens de Sainte-Marie, le premier samedi de chaque mois, et elle fait des expositions de fleurs

et de fruits deux fois par an , dans la grande salle des Consuls , ou Bourse couverte.

Commission d'Antiquités.

Un immense amas de décombres avait soustrait, depuis près de quinze siècles, à l'admiration des amateurs d'antiquités, un monument dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, lorsque M. le comte de Caylus en fit mention dans ses savans mémoires, publiés en 1756. Il s'agit du théâtre romain de Lillebonne, dont on ne commença à déblayer les ruines qu'en 1812.

C'est cette découverte qui donna lieu à l'établissement d'une *commission d'antiquités*. Elle fut formée au mois de février 1818 par M. de Kergariou, alors préfet; mais ses séances ayant été interrompues peu de temps après, elle fut réorganisée par un arrêté de M. de Vanssay, en date du 21 novembre 1821; et déjà ses archives contiennent des documens précieux sur un grand

nombre de monumens auxquels se rattachent des souvenirs historiques d'un haut intérêt; on y trouve aussi beaucoup de dessins de ces mêmes monumens, dont la plupart ont été faits par E.-H. Langlois, du Pont-de-l'Arche, et ses enfans; c'est dire assez qu'ils sont exécutés non seulement avec un rare talent, mais encore avec une exactitude scrupuleuse.

Les séances de cette société, instituée pour la recherche des antiquités et la conservation des monumens anciens dans le département de la Seine-Inférieure, se tiennent à la Préfecture; le nombre de ses membres n'est pas limité.



**COURS D'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET GRATUITE.**



Cours de Botanique.

JARDIN DES PLANTES.

Le goût de la botanique avait réuni les premiers fondateurs de l'Académie, et l'on peut dire que le jardin de cette société savante fut réellement son berceau.

Ce jardin était situé au faubourg Bouvreuil : un professeur fut nommé ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le grand éloignement ralentissait le zèle des élèves. On forma donc le projet de réunir les plantes dans un local plus voisin et plus spacieux. La ville avait fait enclore de murs, au bout du Cours Dauphin, un terrain assez vaste qu'elle destinait au dépôt

professeur reçut un traitement de 1000 liv. ; le Roi accorda en outre 600 liv. de rente pour l'entretien du jardin , et conféra à l'Académie le droit de nommer les professeurs.

L'Académie ne négligea rien pour embellir et utiliser son nouveau jardin. Les clôtures en furent perfectionnées ; une belle grille de fer en ferma l'entrée sur le port , on y forma un bassin en maçonnerie au milieu , avec un jet d'eau et des conduits en plomb, pour y porter les eaux qu'on élevait de la rivière , dans un réservoir pareillement en plomb.

On construisit , sur les dessins de M. Cou-
ture , architecte , une vaste serre chaude et deux orangeries , qui l'accompagnent d'une manière symétrique.

En 1759, M. de Luxembourg , protecteur de l'Académie , fit présent des deux vases placés entre les orangeries et la serre.

M. Lecarpentier , la même année , fit présent de la sphère armillaire , en fer , et de grande proportion , qui en surmonte le fronton.

La première pierre des serres fut posée en 1758 , par M. le maréchal duc de Luxembourg , représenté par M. de Brou , directeur de l'Académie.

Au moment où l'Académie fut supprimée , le Jardin des Plantes comptait déjà trois mille espèces ; il en possède aujourd'hui plus de quatre mille.

Rétablie dans ses fonctions , l'Académie royale a dû regretter sans doute de voir échapper de ses mains cet objet favori de ses complaisances ; elle s'en est consolée , néanmoins , par l'idée qu'on lui devait toujours l'un des établissemens les plus utiles , et particulièrement digne de fixer l'attention des étrangers.

Le désir de vivifier et d'assainir le quartier Martainville a fait concevoir , à l'ad-

ministration municipale , le projet d'ouvrir une rue à l'entrée de la ville , sur l'emplacement même de ce jardin ; elle s'est , en conséquence , occupée des moyens de l'établir ailleurs , et a jeté les yeux sur le *Parc de Trianon* , où l'on s'empressait naguère de visiter les belles serres et la rare collection de dahlias de M. Carvert , horticulteur anglais distingué.

Cette propriété appartenait , au commencement du XVIII^e siècle , à une famille *Planterose* , et fut connue pendant longtemps sous la dénomination de *Jardin de madame Planterose* (voir le Dictionnaire des rues de Rouen , par P. Periaux ; 1819 , p. 84) ; en 1777 , elle passa entre les mains de M. Jacques *Delessard* , ancien négociant de Rouen ; puis , en 1801 , elle fut acquise par M. François *Thillard* , limonadier , pour y donner des fêtes publiques , d'où elle conserve encore aujourd'hui le nom de *Trianon* , dont il l'a décorée. En 1811 , l'empereur la

bre de l'Académie royale de cette ville, dont les talents s'étaient déjà révélés à ses concitoyens, par les beaux dessins qu'il avait exposés au musée, à son retour d'Italie, et par divers travaux exécutés sous ses ordres, tant à Rouen qu'à Paris. Voici une idée de son plan, qui est déjà en cours d'exécution.

La principale entrée sera reportée au rond-point qui termine la rue d'Elbeuf, à l'angle sud du terrain ; et cette disposition aura l'avantage de laisser apercevoir, du dehors, presque tout l'ensemble de l'établissement. Au milieu d'un jardin paysage, où les gazons, les corbeilles de fleurs, les massifs d'arbres, les routes, seront disposés de la manière la plus agréable aux promeneurs et la mieux appropriée aux besoins, se trouvera, dans un carré long, entouré d'une grille de fer, le jardin botanique proprement dit, d'une surface de 12,000 mètres, étendue suffisante pour cultiver au moins 7,000 espèces de plantes, c'est-à-dire

le système de chauffage à la vapeur de M. Grouvelle, ingénieur civil, déjà employé dans plusieurs grands établissemens, tels que l'Institut et la Bourse; ce système convient d'autant mieux à des serres, qu'il répand dans l'air une humidité qui reproduit artificiellement, et à volonté, le phénomène de la rosée, si utile à l'hygiène des plantes. Il y aura, dans chacune des serres, un réservoir d'eau à la température de l'atmosphère, pour les arrosements; ceux de la serre chaude et du grand pavillon seront assez spacieux pour recevoir des plantes aquatiques des pays chauds.

La façade de ces serres sera entièrement en fer, ce qui permettra de donner aux diverses pièces de la charpente, avec toute la solidité désirable, une ténuité telle, que la lumière ne rencontrera que très peu d'obstacle pour y pénétrer, condition essentielle dans ces sortes de constructions.

Enfin, des points de vue ont été mé-

Cours de Chimie.

Ce cours a lieu tous les ans , à partir du 1^{er} décembre , les mardis et vendredis , à midi et demi , dans l'enceinte du ci-devant monastère des dames de Sainte-Marie , rue Poussin. Les leçons ont pour objet principal l'application de la chimie aux arts et à l'industrie.

Ce cours embrasse les trois règnes. Il est ordinairement suivi d'un autre, où le même professeur enseigne les principes et les procédés de la teinture , et toutes les connaissances utiles à l'art du blanchiment. Ce dernier cours est mis à la portée des artisans , étrangers aux dénominations chimiques et au langage de la science en général. Il se termine vers le mois d'août.

Professeur , M. J. *Girardin*.

Depuis 1835 , M. J. Girardin fait , chaque dimanche à midi , une leçon très élémentaire pour les ouvriers , qui , en raison de

commence au mois de novembre , et finit avec le mois d'août. Les leçons ont lieu, tous les jours , les dimanches et jeudis exceptés, de une heure à trois heures après-midi.

Professeur , M. *Gustave Morin*.

Cours d'Histoire Naturelle.

Il a lieu dans l'amphithéâtre consacré à cette science , rue Poussin, les lundis , mercredis et samedis, pendant l'hiver, à huit heures du soir.

Professeur , M. le docteur *Pouchet*.

École départementale d'Agriculture et d'Economie rurale de la Seine=Inférieure, instituée par le Conseil général en 1838.

Cours de culture; professeur , M. *Alph. Dubreuil*.

Cours de chimie agricole ; professeur , M. *Girardin*.

Zoologie agricole; professeur, M. *Pouchet*.

Ces cours ont lieu à partir du mois de

établissements. M. *Flaubert*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, en est le directeur.



THÉÂTRE DES ARTS.

Avant la construction de la salle de spectacle actuelle, il y en avait une rue des Charrettes, vis-à-vis la rue Herbière. La forme en était désagréable, les loges mal disposées et incommodes, l'accès difficile, aussi bien que la sortie. Elle présentait, d'ailleurs, des dangers pour la sûreté publique, entourée qu'elle était d'habitations particulières et de magasins ¹.

¹ A propos de l'histoire des représentations scéniques à Rouen, nous rappellerons qu'en 1474 fut représenté, sur la place du Neuf-Marché, le mystère de l'Incarnation et de la Nativité; qu'en 1492, le mystère de la Passion de N. S. Jésus-Christ fut joué avec grande magnificence, dans le cimetière du couvent des Jacobins, et qu'une

posée le 18 juin 1774 , et l'ouverture eut lieu le 29 juin 1776 , jour de Saint-Pierre , fête de Corneille. Cette salle , qui a été restaurée et dont la distribution a été modifiée en 1835 , est éclairée par le gaz depuis la même époque , et peut contenir 17 à 18 cents personnes. Elle se compose d'un *parquet assis* (ce qu'on nomme l'*orchestre* à Paris) de deux rangs de stalles , d'un parterre debout , d'une galerie de face et de baignoires à droite et à gauche ; aux premières sont une galerie de face , des loges de chaque côté , et , par derrière , dans tout le pourtour , un rang un peu plus élevé de loges fermées ; il y a , en outre , trois étages de loges supérieures , et des loges entre les colonnes de l'avant-scène.

Le plafond est dû au pinceau de Lemoine, peintre de Rouen : il représente l'*Apothéose du grand Corneille*.

A l'époque des bals masqués , le plancher du parterre s'élève jusqu'au niveau de la

**PROMENADES DE ROUEN.**

Cours de la Reine.

Cette promenade publique , créée en 1650 , « pour la promenade des dames » , dit Farin , est une des plus belles du royaume ; elle offre tout ce qui peut charmer les regards. Sa longueur est d'environ 674 toises. Quatre rangées d'ormes règnent sur toute son étendue. Au nord , un fleuve majestueux parsemé d'îles verdoyantes , sillonné par les barques voyageuses du Port-Saint-Ouen , d'Oissel , de Tourville et d'Elbeuf ; de l'autre côté de la Seine , de majestueuses montagnes , prolongeant à l'est un rideau magnifique ; au sud , des prés émaillés de mille fleurs ; à l'extrémité orientale , l'immense prairie de Sotteville , dont l'œil cherche en vain les limites ; des mai-

sons de campagne. groupées ça et là dans le paysage; d'humbles hameaux, dans la plaine ou sur les hauteurs; leurs modestes clochers, qui fixent la vue et l'empêchent de s'égarer dans l'espace : tout se réunit pour enchanter l'ami de la nature, assis ou se promenant sous les frais ombrages des allées. Que la cloche de la chapelle villageoise fasse entendre dans le lointain un son religieux, la scène devient ravissante, et le charme est complet.

Au mois de février 1784, la ville étant sur le point de manquer de bois, une assemblée générale des *Vingt - Quatre* fut convoquée pour prendre une délibération nécessitée par les circonstances. Il fut arrêté que les arbres du Cours, ou du moins une partie, seraient abattus, en commençant par l'allée du milieu. Brillante parure de l'été, ces nobles végétaux devinrent une ressource contre les rigueurs de l'hiver.

Le 9 mars 1785, de jeunes arbustes reformèrent les avenues du Cours.

Au mois de février 1787, fut creusé le fossé qui règne aujourd'hui sur toute la longueur de la promenade, du côté du sud, et qui la termine à l'extrémité orientale.

C'est le jour de l'Ascension, dans l'après-midi, que commencent les promenades au Cours de la Reine. La toilette des dames, l'empressement des cavaliers, le nombre des équipages, rappellent tout-à-fait la journée de Longchamp. Ces promenades sont continuées ensuite, tous les dimanches, tant que la saison le permet.

Le cours de la Reine était anciennement une dépendance du prieuré de Grammont, situé tout près de là, au bout de l'allée transversale que l'on trouve à main droite en remontant le cours de l'eau. Ce prieuré avait été fondé en 1156, par Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Il possédait une bibliothèque considérable et d'immenses privilèges. C'est aujourd'hui un dépôt de poudre de guerre. Geoffroy, arche-

d'hui la principale entrée de Rouen , en venant du Havre ou de Dieppe. Le coup d'œil est admirable , surtout du monticule. A gauche , un vaste amphithéâtre de jardins potagers ; à droite , d'immenses pâturages terminés par le fleuve ; plus près de la ville , un tableau de *marine* , si je puis dire ainsi , que Vernet eût été jaloux de reproduire : cela forme un ensemble qui ne peut manquer de fixer délicieusement les regards du voyageur attentif.

Les Boulevards.

Ils occupent en très grande partie la place des anciens fossés de la ville , et ont été exécutés entre les années 1770 et 1780 , en commençant par celui de Cauchoise , qui fut aussi pavé le premier , aux frais de la ville , en 1783. Les plantations remontent à plus de cinquante ans. C'est à M. de Crosne , alors intendant de la province , que la ville est redevable de cette magnifique

ccinture dont elle est entourée à partir de l'avenue du Mont-Riboudet jusqu'au carrefour Martainville. Cette suite d'avenues prend différentes dénominations selon les quartiers. Le boulevard de Cauchoise s'étend depuis l'extrémité occidentale du port, jusqu'au carrefour Cauchoise. Le boulevard Bouvreuil, du carrefour Cauchoise au carrefour Bouvreuil. Le boulevard Beauvoisine, du carrefour Bouvreuil à la place Beauvoisine. Le boulevard Saint-Hilaire, de la place Beauvoisine au carrefour Saint-Hilaire. Enfin le boulevard Martainville, ou de l'Hospice, du carrefour Saint-Hilaire au carrefour Martainville, où commence le Champ-de-Mars. L'administration projette, autour du faubourg Saint-Sever, des plantations qui complèteraient l'enceinte tracée par M. de Crosne, du côté de la ville. Quelques avenues qui existent déjà en très grande partie, suffiraient pour lier ces nouveaux boulevards à la forêt de Rouvray, et formeraient

ainsi, sans dépenses considérables, un ensemble de promenades que nous envierai-ent les plus grandes capitales.

Parmi nos promenades, nous ne devons pas oublier le jardin de Saint-Ouen, la Bourse découverte, et le cours Boïeldieu, quai du Havre, aujourd'hui le rendez-vous des *fashionables*.



PROMENADES HORS LA VILLE.

La beauté des environs de Rouen, la facilité qu'on a de les parcourir, le peu de dépenses qui en résultent, le charme délicieux qui naît de ces aimables excursions : tout se réunit pour déterminer l'étranger à ne point quitter la ville sans en avoir visité les alentours.

Parcourons d'abord la chaîne de montagnes qui la domine circulairement, à l'est, au nord et à l'ouest.

La côte *Sainte-Catherine* se présente la première ¹. On peut s'y rendre également , ou par la grande route de Paris , au sud , ou par les petites-eaux Martainville , au nord. Moins fréquenté que l'autre , ce dernier chemin est préférable peut être , par le tableau varié que présentent , jusqu'au pied de la montagne , la rivière d'Aubette que l'on côtoie , les teintureries qu'elle alimente , les prés qui la bordent , et les bosquets qui l'ombragent. En quittant l'Aubette , on suit un sentier tournant , protégé contre le soleil de midi par les taillis élevés du bois *Bagnières* , qui s'étend sur le ver-

¹ La nature de son sol est à la fois calcaire et siliceuse. Elle contient beaucoup de coquilles entières et de différens genres , telles que des cornes d'Ammon , unies ou à tubercules , de forme pyramidale , à stries fines et transversales. On y trouve aussi des nautilus de plusieurs sortes ; une multitude de madrépores , surtout de ceux qui sont en forme d'entonnoir ; des oursins , des buccins , etc.

sant de la montagne , au nord et à l'est. Nous voici sur le planitre de la côte : un magnifique panorama se découvre à nos yeux. L'azur d'un beau ciel ; l'éclat de l'atmosphère ; l'aspect de la ville , qui s'élève en amphithéâtre à nos pieds ; la ceinture de feuillage dont l'entourent les boulevards : la Seine , avec ses îles verdoyantes et ses nombreux navires ; d'immenses prairies dont nous n'apercevons point les limites ; de vastes forêts qui se perdent à l'horizon méridional : tout cela compose un tableau ravissant , dont les beautés solennelles échappent à la description.

Que le voyageur ne cherche pas , sur la côte Sainte-Catherine , l'antique abbaye de *la Sainte-Trinité du Mont*, ni la chapelle du *prieuré de Saint-Michel* , ni le fort d'où le marquis de Villars repoussa les assauts de Henri IV ; rien de cela n'existe aujourd'hui , excepté deux débris de muraille menaçant d'écraser sous leur chute l'impru-

tant de promenades enchanteresses , que l'ami de la nature ne se lasse jamais de parcourir. Tout magnifique , cependant , tout admirable qu'est le point de vue pris des hauteurs du Bois-Guillaume , du côté de Rouen , il le cède en quelque chose à celui de la montagne Sainte-Catherine , qui s'avance , comme un promontoire superbe , au-dessus de l'immense vallée de la Seine , tandis que celle du Bois-Guillaume , ou de Beauvoisine , se trouve au fond de la ligne circulaire décrite par les côtes , de l'est à l'ouest , en inclinant au nord.

Le Bois-Guillaume touche à *Saint-Aignan*. On traversera cette dernière commune pour arriver au *Mont-aux-Malades* , autrefois le *Mont-Saint-Jacques*. Les archéologues ne manqueront pas d'aller saluer , en cet endroit , une église , vénérable débris de l'architecture romane. Il en existait deux ; mais l'une d'elles est aujourd'hui presque détruite. Si le voyageur que je conduis est anglais , je lui dirai que les

rois-ducs ont laissé des souvenirs en ce lieu ; que Henri I prit plaisir à doter *les frères de la bonne congrégation de Saint-Jacques* ; que Henri II, son petit-fils, *qui avait*, dit un historien, *une inclination grandement naturelle pour les pauvres lépreux*, et *désirant attirer de tous côtés des peuples sur cette montagne*, y érigea une foire qui se tenait tous les ans le 1^{er} septembre. Je recommanderai ensuite à tous ceux qui font une promenade dans ces environs, de se rendre sur le bord du versant méridional de la côte, s'ils veulent jouir de l'un des plus beaux aspects qui soient au monde.

J'ajouterai que la côte de Canteleu ne doit pas être oubliée dans l'énumération de nos promenades, puisque la vue prise de son sommet, est, sans contredit, l'une des plus étendues et des plus magnifiques qu'on puisse imaginer ¹.

¹ La plupart des côtes dont je viens de parler



CIMETIÈRES DE ROUEN.

Cimetière Monumental.

Il existe en ce moment cinq cimetières pour les catholiques , et un sixième pour les protestans¹. Un grand nombre de demandes ayant été formées par les familles pour obtenir la faculté d'élever un monument sur la tombe d'un parent , et les autorisations de cette nature ayant été toujours accordées , il en est résulté une diminution sensible de terrain , pour les inhumations. L'administration municipale dut prévoir

renferment sans doute à leur centre une base ferrugineuse , puisqu'il en sort , en plusieurs endroits , aux deux extrémités de la ville , des sources d'eaux minérales chargées de mars.

¹ Les cimetières de Saint-Gervais , de Beauvoisine , du Val-de-la-Jatte , du Mont-Gargan , de Saint-Sever , pour les catholiques , et celui du Champ-des-Oiseaux , pour les protestans.

le séjour du repos éternel, à la recherche des objets de leur tendresse et de leurs regrets.



COMMERCE, INDUSTRIE.

Rouen est une des villes les plus commerçantes du royaume. Les deux branches d'industrie probablement les plus anciennes dans nos murs, sont la fabrication de la *toile* et la *teinturerie*. Notre archevêque saint Ouen en parle dans la *Vie de saint Eloi*, écrite au VII^e siècle, et il n'en parle point comme d'un genre d'industrie nouvellement établi. Une charte de Dagobert I^{er}, datée de 632, confirme ce renseignement. Il y est dit que les gens de Rouen qui viendront à la foire de Saint-Denis, pour y acheter du vin, du miel, ou de la *garance*, paieront douze deniers par voiture, « *secundum antiquam consuetudinem* » ¹.

¹ *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*, par Doublet, 656.

Jusqu'en 1787 environ , on filait le coton à la main , dans Rouen et tout le département. Vers cette époque , on essaya quelques machines importées d'Angleterre ; elles furent brisées par les ouvriers , dans l'insurrection qui eut lieu à Rouen en 1789.

Cependant, les avantages résultant de l'emploi des mécaniques avaient été appréciés ; les filatures hydrauliques et à manège se multiplièrent sur tous les points. Les premières ont obtenu beaucoup plus de succès que les autres ; au commencement de 1823 , on en comptait 121 sur les différens cours d'eau du département : sur ce nombre , il y en avait 95 dans le seul arrondissement de Rouen. On ne trouve plus guère de filatures à manège dans ce département, depuis qu'on y a substitué avec un immense avantage la force motrice de la vapeur à celle des chevaux , ce qui a donné aux établissemens industriels une impulsion dont il est difficile de prévoir les résultats.

Les deux premières machines à vapeur employées dans le département ont été établies en 1817, l'une à Rouen, avenue de Caen, dans la filature de coton de Madame veuve Mesnard; l'autre, à Elbeuf, dans la fabrique de drap de M. Delafosse; la première construite en Angleterre, la seconde à Chaillot près Paris, chez MM. Périer; toutes deux de la force de 10 chevaux. Jusqu'en 1832, il ne s'en est établi, terme moyen, que 6 nouvelles par an; mais, en 1833, il y en eut 13; en 1834, 22; en 1835, 40; en 1836, 47; en 1837, 30; et en 1838, 18; enfin, au commencement de 1839, on en comptait en tout 265, dont 200 dans le seul arrondissement de Rouen. Les filatures de coton occupent 98 de ces machines; les fabriques de drap, 46; les fabriques d'indiennes, 35; les autres sont employées dans 25 à 30 usines de diverses natures. La plupart de ces machines sont de la force de 8 à 10 chevaux et fonctionnent généralement à la pression de 5 et 6 atmosphères. Environ

de solidité ; le plus faible acide le détruit. Le bon teint est intermédiaire entre les deux autres.

Jusqu'en 1747, la couleur petit teint fut la seule praticable en France. A cette époque, trois fabricants nommés Fesquet , Houdart et D'Haristoy , attirèrent en France des teinturiers grecs, et formèrent deux établissements, dont l'un à Darnétal , à une petite lieue de Rouen. De ce moment on teignit chez nous en *rouge des Indes* , et le Levant perdit l'impôt que jusque-là nous avions été forcés de lui payer.

Le nombre des teintureries en toutes couleurs, dans le département, était, en 1823, de 177. Le seul arrondissement de Rouen en contenait 162, dont 49 à l'intérieur de la ville , sur la rivière de Robec.

Parmi toutes les étoffes qui sortent de nos fabriques, il faut distinguer les *rouenneries* ; c'est le nom général qu'on donne à ces toiles rayées ou à carreaux qui servent à

des Indes. Les premiers essais furent malheureux, mais, en 1819, les efforts de M. Delarue, teinturier à Darnétal, furent couronnés d'un plein succès. Il a reproduit la teinte, le grain et l'odeur de ces nankins. On est même parvenu à imiter jusqu'au papier qui leur sert d'enveloppe et dont la substance était inconnue, les feuilles de papier colorées, odorantes, et couvertes de caractères indiens, que renferme chaque pièce, et les cordelettes d'herbes qui les nouent. Six cent mille pièces, de quatre aunes chacune, sont annuellement fabriquées dans le voisinage de Rouen, et le prix de la plus belle n'excède pas 4 francs.

Quant aux blanchisseries des environs de Rouen, il est reconnu qu'elles donnent aux toiles un blanc supérieur aux blanchisseries de Paris, de Saint-Denis, de Saint-Quentin, etc. Celles-ci ne surpassent peut-être les nôtres que dans l'apprêt des calicots.

Les toiles peintes forment une branche

Laine filée annuellement était de 580 mille kilogrammes.

A Darnétal, il occupait 700 ouvriers. La quantité de laine filée annuellement était de 180 mille kilogrammes.

A Aumale, cette préparation occupait 220 ouvriers, qui filaient annuellement 88 mille kilogrammes. Le filage de la laine sans l'emploi de l'huile commençait à s'introduire dans le département, et l'on en espère un succès complet ; l'un de ces procédés consiste principalement à soumettre la laine à la vapeur d'eau ou d'eau alcaline.

Les premiers teinturiers en laine s'établirent à Rouen ; il se forma aussi quelques établissemens à Darnétal. Ils réussissaient particulièrement dans la couleur noire et l'écarlate. Depuis le milieu du dernier siècle, on suit, pour cette dernière couleur, les procédés des Gobelins. On ne compte plus aujourd'hui que 3 teintureries en laine à Rouen, parce que le plus grand nombre

tres. Elles employaient 18 mille ouvriers , dont 8 mille à l'intérieur et 10 à l'extérieur. et les produits s'élevaient à 25 millions.

Enfin , on compte aujourd'hui 200 fabriques et 25 teintureries , faisant à la fois le grand et le petit teint , qui confectionnent 60 à 70 mille demi-pièces de chacune 48 mètres. Elles emploient au moins 25 mille ouvriers, dont 10 mille à l'intérieur et 15 mille à l'extérieur , et les produits annuels s'élèvent à environ 45 millions.

Ces divers établissemens comprennent :

300 carderies et leurs jenny-mulls de 60 à 120 broches ;

45 machines à vapeur dont les forces réunies équivalent à celle de 750 chevaux atelés ;

15 autres machines à vapeur servant de calorifères ;

250 laineries mécaniques ;

150 tondeuses , grandes et petites ;

2 fouleries par machines à vapeur ;

15 dégraisseuses mécaniques.

à cette époque que remonte l'invention des *rouenneries*.

En 1767, le tissage et la bonneterie consumaient déjà chaque année en Normandie une quantité de coton qui ne peut être évaluée à moins de 700,000 kil.

En 1790, le nombre des fileuses au rouet, dans le département de la Seine-Inférieure seulement, dépassait 19,000, et le produit annuel de leur travail représentait 3,000,000 k.

En 1800, les filatures mécaniques à eau, à manège et à bras, commencèrent à compter pour une production annuelle d'environ 1,500,000 k.

En 1829, le rouet était abandonné, et, après diverses vicissitudes dont beaucoup avaient été funestes, les produits des filatures s'étaient élevés à 10,000,000 k.

Et, si l'on tient compte de la finesse comparative des filés de 1829 à ceux de 1800, on peut considérer que les produits du département étaient plus que décuplés.

Vers 1834, environ 280 filatures faisaient mouvoir un milliard de broches, et employaient 21 mille ouvriers; le tissage 65 mille; les teintureries 5 mille; les fabriques de toiles peintes ou indiennes 9 mille; à quoi il faut joindre au moins 7 mille ouvriers dont les travaux se rattachent à la même industrie; ce qui fait ensemble 107 mille ouvriers; et, si l'on veut y ajouter les artisans, commis, marchands et commerçans, qui s'occupent directement ou indirectement de l'industrie cotonnière, on peut porter à près de 300 mille le nombre des individus dont l'existence dépend de cette industrie.

Depuis quelques années, beaucoup de petites filatures n'ayant pu soutenir la concurrence, ont cessé leurs travaux; mais les grands établissemens, dont le nombre est aujourd'hui d'environ 200, ont augmenté les leurs, et ont produit, en 1838, plus le..... 12,000,000 k.

La fabrication des indiennes fait des pro-

grès remarquables , tandis que celle des rouenneries va en déclinant ; quoiqu'il soit impossible d'assigner le chiffre rigoureux de la production , j'ai lieu de croire que les renseignemens suivans approchent beaucoup de la vérité :

On compte, dans l'arrondissement de Rouen , une quarantaine de fabriques de toiles peintes produisant ensemble , chaque année , environ 550,000 pièces , dont près de 450,000 sont fournies par 18 des principaux établissemens.

Le département de l'Eure envoie à Rouen près de 100,000 pièces.

Il existe à Bolbec et à Lillebonne une vingtaine de fabriques , produisant 400,000 pièces.

Bien que le nombre des établissemens de l'arrondissement du Havre ait diminué d'environ un tiers depuis cinq ans , la production peut être évaluée au double de ce qu'elle était alors , si l'on considère que les pièces ,

Les métiers mécaniques à tisser ont été introduits dans ce département vers 1826 ; en 1834 , on en comptait environ 600 , et ils se sont bien multipliés depuis ; mais la création de forts établissemens de tissage à la mécanique , ne date guère que de deux ou trois ans ; ils ont à peu près anéanti la fabrication des calicots à la main , et les ouvriers qui s'y employaient , particulièrement dans l'arrondissement du Havre , se sont livrés au tissage des mouchoirs de coton , dont la production , qui est à peu près doublée , peut s'évaluer aujourd'hui à environ 67,000 pièces , ou à plus de sept cent mille douzaines par an.

La halle de Rouen , qui se tient le vendredi , était autrefois le centre unique où venaient aboutir tous les produits de l'industrie cotonnière ; mais il n'en est plus de même depuis long-temps , et beaucoup de fabricans vendent leurs produits , soit dans leurs établissemens , soit dans la galerie Saint-

Jean, la rue du Tambour et ailleurs, soit dans la galerie du Commerce, tout récemment ouverte rue de Fontenelle; les relevés des ventes effectuées à la halle, depuis 1834, donnent encore un terme moyen annuel de plus de 237,000 pièces de calicot écriu ou de rouennerie; mais ce chiffre ne peut guère être considéré que comme le tiers ou peut-être même le quart de celui des affaires générales.

J'ajoute que des fabriques de tulles et de toiles à voiles d'une très bonne qualité, complètent la série des établissemens qui se rattachent à l'industrie cotonnière.

Un département où l'industrie est portée à un si haut degré de perfection et d'activité, ne pouvait manquer de diriger aussi ses spéculations vers les produits chimiques. Ce genre de fabrication a fait chez nous d'immenses progrès depuis cinquante ans. Les acides sulfurique, nitrique, muriatique et pyrolignique; les sulfates de fer, de cuivre

et de zinc ; l'alun , le muriate d'étain , la soude , le soufre , le savon ; la colle-forte , la colle de Flandre , la colle des toiliers ; les huiles rousses , à l'usage de corroyeurs , et beaucoup d'autres produits de natures diverses , sortent de nombreux établissemens , tant à l'intérieur qu'aux environs de Rouen et dans le département. Pendant les années 1819, 1820, 1821 et les six premiers mois de 1822, l'administration a autorisé quatre cent treize établissemens du genre de ceux que nous venons d'indiquer , et parmi lesquels se trouvent deux cent quatre-vingt-sept fourneaux seulement pour la teinture.

Il serait presque impossible, et d'ailleurs beaucoup trop long , d'énumérer tous les établissemens industriels de Rouen et du département ; nous nous bornerons à indiquer approximativement le nombre de ceux qui se trouvent sur les cours d'eau.

De cette immense quantité de produits qui sortent annuellement de nos fabriques, résultent nécessairement des relations commerciales et maritimes fort étendues, soit à l'intérieur du royaume, soit avec les divers continens d'Europe, soit avec les colonies, l'Inde et l'Amérique.

Le nombre des navires qui remontent la Seine jusqu'à Rouen et en repartent pour diverses destinations, est ordinairement de plus de 3,000 chaque année. Je me suis, au surplus, procuré un état très exact des mouvemens de ce port pendant l'année 1838, et en voici les principaux résultats :

BASSIN D'AMONT, *correspondance avec Paris et points intermédiaires.*

Ce service a été fait par 898 bateaux de différentes espèces, portant ensemble plus de 238,000 tonneaux de denrées et marchandises diverses, principalement des vins et eaux-de-vie, des bois du Nord, des métaux, du sucre, etc., etc., au prix moyen de 15 fr. 08 c. de fret par tonneau.

voyageurs , soit en remontant jusqu'à Paris, soit en descendant jusqu'au Havre.

Nos maisons de commerce tirent leurs cotons de la Guadeloupe , de la Martinique, de Cayenne , du Sénégal, de St-Domingue , de la Havane, de l'Amérique septentrionale, de la Louisiane et du Brésil, de l'Inde, etc.,etc. L'indigo, la cochenille , la laque , le roucou, toutes les autres substances tinctoriales , et beaucoup de bois de teinture, nous arrivent de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Domingue , de Saint-Thomas, de St-Iago, du Mexique, du Brésil , de Cayenne , de l'île Bourbon et du Bengale. La garance et l'alizari se tirent du Levant et des contrées méridionales de la France. D'un autre côté, nous exportons nos tissus de toute espèce et nos toiles peintes dans les colonies françaises, en Amérique , en Italie , en Espagne , etc. Il s'en fait aussi , à l'intérieur du royaume, une consommation considérable.

Sans parler de la foire de Beaucaire , où

De tout ce que nous venons de dire , il résulte que la ville de Rouen, si intéressante sous tant de rapports divers , ne le cède à aucune autre place sous celui du commerce , et surtout de l'industrie manufacturière.

Renseignemens divers. Je vais, au surplus, consigner ici quelques renseignemens statistiques qui contribueront à donner une plus ample connaissance du commerce de ce département.

Port du Havre. En 1838, le mouvement du port du Havre a été beaucoup plus actif que l'année précédente , où cependant il avait déjà été considérable. Voici les chiffres qui se rapportent à l'année dernière :

Entrées.

564	Navires au long cours, jaugeant environ.....	198,700 t.
1229	— du grand cabotage.	214,000 »
2766	— du petit cabotage.	200,300 »
4559	Navir. jaugeant ensemble.	613,000 t.

balles de coton, dont les $\frac{3}{4}$ environ, c'est-à-dire près de 300 mille balles, sont entrées au Havre. (*Journal de Rouen du 14 Janv. 1839*).

Banque de Rouen. Le capital est de deux millions cinq cent mille francs. Le montant de l'escompte, pendant l'année 1838, se résume ainsi qu'il suit :

14047	Effets sur Paris, mont. à	31,813,292 f.
9331	— Rouen —	15,521,498 »
661	— le Havre —	1,170,457 »

24039 Effets, ensemble... 48,505,247 f.
(*Echo de Rouen du 22 janv. 1839.*)

Banque du Havre. Cette banque, qui n'a été établie qu'au commencement de 1838, avait déjà fait des opérations considérables au bout de dix mois d'existence, en voici le résultat :

3949	Effets sur Paris, mont. à	14,844,299 f.
1103	— Rouen —	2,942,678 »
4450	— Havre —	5,496,142 »

9502 Effets, ensemble 23,283,119 f.

Le chiffre des billets au porteur en circulation s'est élevé, au 31 déc., à 1,588,500 f.

(*Journal de Rouen* du 17 janv. 1839.)

Tribunal de Commerce de Rouen. En 1838, il a été inscrit 3788 affaires, auxquelles il faut ajouter les 127 qui restaient de 1837, ensemble 3915, sur lesquelles 819 ont été jugées contradictoirement, et 2220 par défaut. 702 ont été terminées par radiations ou transactions; de sorte qu'il est resté 174 affaires à juger. Le nombre des faillites a été de 130, dont 12 rapportées. Elles s'élevaient ensemble à plus de 2 millions 800 mille francs, sur lesquels il y a eu plus de 2 millions 300 mille francs de perte.

Conseil des Prud'hommes de Rouen. En 1838, sur 1103 affaires introduites, 1075 ont été conciliées, 6 ont été retirées par les parties, et 22 ont été jugées.

**DIEPPE ET ARQUES.**

Dieppe,

Port de mer à douze lieues de Rouen.

Il serait bien difficile de remonter à l'origine précise de cette ville. Plusieurs archéologues sont portés à croire qu'elle doit sa naissance aux fréquentes communications qui s'établirent entre la Normandie et l'Angleterre, après la conquête. Ils ajoutent qu'elle ne commence à figurer dans l'histoire qu'à la fin du XII^e siècle, c'est-à-dire en 1195, et ils rapportent, à cette occasion, la victoire gagnée par Philippe-Auguste sur les Normands. Je suis disposé à penser moi-même que l'expédition

29.

tum ipsius Dieppæ », etc. Cette charte est de 1030.

Peut-être cette ville prouvera-t-elle, un jour, que ses marins ont fait les premières expéditions sur les côtes occidentales de l'Afrique; qu'ils ont les premiers doublé le cap de Bonne-Espérance, et ouvert aux Européens le chemin du nouveau monde; mais il est démontré dès-à-présent que Dieppe tient une place des plus honorables dans l'histoire de la navigation française. On attribue généralement à Auber et à Vérazan, marins dieppois, la découverte du Canada; aux frères Parmentier, celle des îles de Fernambouc. Les capitaines Guerard et Roussel arborèrent le pavillon français sur la terre de Maragnan en Amérique, long-temps avant que les Espagnols s'y fussent établis. Ribaud aborda le premier dans la Floride. Dumesnil explora les côtes du Malabar. Lambert fit des établissemens au Sénégal. Pierre Legrand fut

premières découvertes des pays les plus éloignés : ce que les habitans d'icelle désirant continuer et conserver cette bonne réputation et notre estime particulière », etc., etc., etc.

Avant la révocation de l'édit de Nantes , et le bombardement du 23 juillet 1695 , par la flotte anglaise, bombardement qui détruisit Dieppe à quelques maisons près , cette ville était très florissante. Après la paix de Ryswick , les habitans commencèrent à rebâtir, sous la direction d'un architecte nommé Ventabrun , envoyé tout exprès par la Cour. Selon toute apparence , ils n'eurent pas beaucoup à se louer des talens de Ventabrun , puisqu'ils le surnommèrent *sieur de Gâteville*.

Dieppe était autrefois célèbre par ses ouvrages d'ivoire ; elle rivalisa long-temps aussi avec Argentan et Caen pour la fabrication des dentelles. Quoique ces deux genres d'industrie soient un peu tombés au-

jourd'hui, c'est encore en cette ville que l'on travaille l'ivoire avec le plus d'art et de délicatesse ; et la petite dentelle, dite *Pous-sin*, est toujours recherchée, à cause de la modicité de son prix, de son effet agréable et de sa solidité. Depuis 1826, il existe à Dieppe une école-manufacture de dentelles, fondée par la duchesse de Berry.

Ce fut à Dieppe que, le 25 juillet 1815, la duchesse d'Angoulême débarqua après les *Cent jours*.

Saint-Jacques et Saint-Remy sont deux églises qui méritent d'être visitées. La première a été fondée à la fin du XIII^e siècle : mais la construction en fut lente. Les chapelles n'ont été faites qu'en 1354, les voûtes du chœur en 1443, et celles de la croisée en 1628. Ce monument offre de belles parties d'architecture gothique. Les chapelles qui entourent le chœur ont été embellies d'ornemens curieux et variés, qui indiquent visiblement l'époque brillante de

la renaissance des arts. C'est dans le bas-côté, à gauche du chœur, qu'on remarque des arabesques et un curieux bas-relief que l'on croit se rapporter aux voyages des navigateurs dieppois. La chapelle du Saint-Sépulcre est d'un effet admirable. Sous de sombres voûtes gothiques, repose l'image du Sauveur, éclairée par quelques cierges, soigneusement renouvelés par la piété des fidèles. Du haut de la tour de Saint-Jacques, dit Bruzen de la Martinière, et dans un temps serein, on peut apercevoir les côtes d'Angleterre ; mais il est à croire que cette vue ne peut être que l'effet du phénomène connu sous le nom de *mirage*. Cette tour, de forme carrée, est remarquable par son élévation. C'était dans cette église de Saint-Jacques qu'on se célébrait, à Dieppe, une espèce de *Mystère* en mémoire de la retraite forcée des Anglais, le 4 août 1443.

L'église actuelle de Saint-Remy a été commencée sous l'épiscopat du cardinal

il fut commencé en 1435, augmenté en 1450, puis successivement, vers 1574, 1625, 1692 et 1730. C'est un monument d'un plan original, dit l'éloquent narrateur des *Voyages pittoresques et romantiques*, d'un style bizarre, qui offre, dans les élévations de ses tours, dans les profils de ses murailles, dans l'austérité imposante de son entrée, dans sa vue étendue et solennelle sur la mer, une variété singulière de scènes sévères et romantiques, et qui fait revivre dans la pensée je ne sais quel mélange de souvenirs d'esclavage et de souvenirs de gloire. Semblable à tant d'autres institutions faites pour les hommes, il a servi indistinctement à les défendre et à les opprimer.

Il existe à Dieppe un établissement moderne dont la ville a déjà éprouvé les heureux résultats : je veux parler des bains de mer, qui tous les ans attirent un grand concours d'étrangers. La plage de cette ville, plus que toute autre, réunissait les condi-

tions qui peuvent assurer le bon effet des bains de mer ; mais les baigneurs n'avaient pour abri, avant l'établissement dont il s'agit, qu'une baraque en mauvais état, un petit nombre de tentes assez incommodes, et une espèce de hangard sous lequel étaient disposées quelques baignoires. Une compagnie d'actionnaires se forma ; l'établissement actuel prit naissance. Il se divise en deux parties distinctes ; la première comprend les constructions sur la plage, destinées à recevoir les baigneurs qui s'exposent à la *lame*. Elles se composent d'une longue galerie terminée à chacune des extrémités par un pavillon. Au milieu de la galerie est un arc ouvert. A proximité de ces pavillons sont placés des escaliers en bois, qui offrent un facile accès sur le galet où sont disposées de nombreuses tentes. La seconde partie de l'établissement consiste dans l'hôtel destiné aux personnes qui prennent les bains chauds. Cet hôtel est en ville, mais il n'est

séparé des bains à la lame que par une place où l'on a construit, il y a deux ans, de jolies boutiques.

Le commerce de Dieppe se borne à peu près à l'importation de fers, de charbon de terre de Newcastle, de bois du Nord, et aux produits des pêches : celles de la morue et du hareng sont les plus importantes. Depuis quelques années, on a livré au commerce maritime un bassin qui permet aux navires de rester constamment à flot. Le voyageur ne doit pas négliger d'aller visiter le faubourg du Pollet. Il y trouvera encore quelques restes d'un costume du XVI^e siècle, un idiome à part, une simplicité de mœurs digne d'observation. Presque toujours en mer, les Poles-tais sont long-temps restés étrangers à la civilisation moderne. A peine savent-ils, disait, il y a cinquante ans environ, un écrivain dieppois, quatre cents mots de notre langue, qu'ils prononcent avec l'accent qui leur est propre. A chacun de ces mots, pour

ainsi dire, ils ajoutent un *jurement* qui leur tient lieu d'épithète. Ils s'accusent de cette faute à confesse, en *jurant* qu'ils ne la commettront plus ¹.

C'est auprès de Dieppe que se trouve la *oité de Limes* ou *camp de César*, objet depuis bien long-temps des recherches de nos antiquaires. D'après l'opinion de M. Feret, qui a rédigé un savant mémoire à ce sujet, il faut voir, dans cette cité de Limes, un *oppidum* gaulois. M. Sollicoffre, il y a quelques années inspecteur des douanes à Dieppe, a découvert des traces visibles du séjour des Romains dans les communes de Sainte-Marguerite et de Saint-Aubin-sur-Mer, hameau de Saucemare. Plus récemment encore, M. Feret a signalé des établissements romains ou gallo-romains à Bonne-Nouvelle-

¹ *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe* ; par Desmarquets. — Paris, 1785, 2 vol. in-12.

sous-Neuville (à un quart de lieue de Dieppe.)

Depuis avril jusqu'à novembre, il y a des paquebots à vapeur qui font la navigation de Dieppe à Brighton , en neuf heures environ. Le trajet est de vingt-sept lieues.

Dieppe renferme environ 18000 habitants.

Arques , le Bourg et le Château.

A une lieue et demie de Dieppe.

Ville au IX^e siècle , place de première importance au commencement du XI^e, Arques ne figure aujourd'hui dans nos annuaires que comme bourg ayant foire et marché. Peu de points de notre département sont aussi féconds en souvenirs de tous les genres. La promenade de Dieppe à Arques est charmante , soit qu'on s'y rende par la rivière d'Arques ou par la vallée.

Les environs d'Arques ont vu les amours de Richard I , dit *Sans-Peur* , troisième duc de Normandie : « Vn iour , comme il chas-

soit , surpris de la nuit , se logea chez son forestier , à Sargeuille ¹ , près Arques. La femme dudit forestier , nommé Sébire , luy sembla si belle , que par conuoitise il la demande à son mary , qui ne l'osa esconduire. Et incontinent en vint auertir sa femme , laquelle secrettement supposa , la nuit , en son lieu , sa sœur Gonnor , fille qui la surpassoit en beauté , dont le duc *se contenta*, et la prit quelque temps après pour femme et espouse. »

Les armées *normande* et *française* se mesurèrent plus d'une fois dans ces plaines. La Ligue y succomba sous les coups de Henri IV.

Les plus belles parties de l'église d'Arques sont du XVI^e siècle ². Le vaisseau est soutenu par des contre-forts liés à l'édifice par

¹ Esquiqueville.

² L'architecte est Nicolas Bédiou , mort en décembre 1572.

des arcs-volans sculptés à jour avec infiniment de goût et de richesse. On remarque l'élégant jubé en pierre dont l'architecture date de la renaissance. L'escalier en escargot qui y conduit présente beaucoup de légèreté. Le chœur et les chapelles ont été dépouillés en grande partie des jolies verrières qui les décoraient autrefois. Des pendentifs et quelques boiseries des XVI^e et XVII^e siècles, travaillés avec soin, méritent de fixer l'attention des curieux.

La position du château d'Arques est admirable, et domine tout le pays d'alentour; il fut bâti au XI^e siècle par Guillaume, comte de Talou, oncle de Guillaume-le-Conquérant, qui essaya, mais en vain, de déposséder son neveu. Notre duc conquit par la force les droits que semblait lui refuser sa naissance. C'est au fond des souterrains de cette citadelle que Osmond de Chaumont, fait prisonnier par le roi Henri I (d'Angleterre), à la bataille de Noyon-sur-

Andelle , expia, enchaîné, la perfidie dont il s'était rendu coupable. Tour-à-tour assiégé par Philippe-Auguste, qui voulait l'enlever à Richard ; par Richard , qui en redevint maître à la paix de 1196 ; par les Anglais, sous le commandement de Warwick et de Talbot , qui s'en emparèrent en 1419, le château d'Arques rentra sous la domination française par suite des victoires de Charles VII , en 1449. Un siècle et demi plus tard environ , Henri IV y pointait le canon qui foudroya les lansquenets infidèles et la ligue aveuglée¹.

Rien , peut-être , n'excite plus puissamment à la méditation du passé , n'éveille de

¹ Du haut du château, on aperçoit, sur la côte opposée, une colonne élevée par souscription , en 1829, pour perpétuer le souvenir de la bataille d'Arques. La souscription fut ouverte au milieu d'une fête que la ville de Dieppe donna à la duchesse de Berry, sur l'ancien champ de bataille.

plus nobles sentimens, n'inspire de réflexions plus profondes, que la vue d'un vieux château s'écroulant sur le majestueux sommet qu'il habite. C'est aux débris de la citadelle d'Arques qu'il faut surtout demander les émotions de cette nature. Elévation immense, isolement complet, silence que rien n'interrompt, si ce n'est l'harmonie des vents au milieu des ruines; au-dessous de soi, des gorges profondes, des collines boisées, des rivières sinueuses, de vastes prairies; la ville de Dieppe dans le lointain; l'Océan, dont l'œil humain cherche en vain les limites; les bateaux pêcheurs, dont les voiles blanchâtres brillent accidentellement à l'horizon; la voûte céleste qui encadre de tous côtés ce tableau magnifique: tout se réunit pour étonner la pensée, ravir l'imagination, enchanter les esprits. Cette gigantesque construction de briques et de pierres, occupe une grande superficie, et présente encore, dans son état actuel, des masses imposantes.

M. Sollicoffre a fait la découverte d'un mémoire très curieux qui donne l'état du château d'Arques , en 1708. L'enceinte était de maçonnerie fort épaisse , flanquée de quatorze tours , tant grosses que petites, rondes ou carrées, toutes voûtées, à deux et trois étages, mais dont la plupart étaient comblées par les ruines des parapets supérieurs. Dans le passage d'entrée , du côté de Dieppe , il existait des galeries pratiquées dans l'épaisseur des murs, percés eux-mêmes de créneaux ; de sorte que , pour le franchir, il fallait passer entre deux feux. Le donjon , de forme carrée , était divisé en deux , à l'intérieur , par une muraille de cinq pieds d'épaisseur. De chaque côté se trouvaient divers magasins , des chambres , des galeries , et une chapelle. La voûte supportait une plate-forme dominant toutes les hauteurs environnantes. Du pied de ce donjon, un escalier de cinquante-deux marches conduisait, sous l'escarpe du fossé , à des sou-

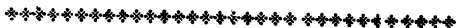
terrains portant six pieds de haut sur quatre de large. Fossé profond, escarpement rapide à franchir, tour menaçante, position redoutable, tout semblait prévu pour défier le pied et la lance des preux qui en auraient tenté autrefois la conquête. Ce colossal monument eût bravé, pendant de longues années encore, la puissance du temps; ce que n'eussent point fait les siècles, la main des hommes l'a exécuté. Devenu propriété du gouvernement, le château d'Arques fut abandonné aux particuliers, qui vinrent y chercher des pierres pour se construire des maisons ¹. On peut dire que le château de Derchigny, à deux lieues de Dieppe, est un *débris* de l'antique manoir de Goscelin (vicomte d'Arques)². Il existe, sous la date

¹ A partir de 1753.

² Fondateur du monastère de Saint-Amand de Rouen, et de la Sainte-Trinité du Mont-Sainte-Catherine, près la même ville.

de 1780 , une autorisation d'enlever *le peu de matériaux restant au château d'Arques*. Aujourd'hui tout est muet , au-dedans et au-dehors. Plus de harpe ni de ménestrel ; plus de cliquetis des épées ; plus d'ennemis qui attaquent , plus de châtelain qui se défend. Mais , si le château d'Arques est devenu le refuge des oiseaux nocturnes , il n'en est pas moins vénérable aux yeux du voyageur éclairé , qui s'empressera toujours d'y aller interroger les souvenirs que huit siècles écoulés ont déposés sur ses ruines ¹.

¹ Ces intéressans débris , devenus la propriété de Mad. Reiset , sont destinés à rester debout pendant long-temps encore. L'un de nos antiquaires les plus distingués , M. A. Deville , correspondant de l'Institut , vient d'en publier une histoire complète qui ne peut manquer d'exciter un vif intérêt.



BIOGRAPHIE ROUENNAISE.



ADAM (Edouard-Jean), chimiste et physicien, né le 11 octobre 1768, mort le 11 nov. 1807. (Voir la Notice de M. Girardin , Rouen, 1837, in-8°.)

ALEXANDRE (Noël), savant dominicain , professeur de théologie et docteur de Sorbonne , né le 19 janvier 1639 , mort à Paris le 21 août 1724. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique* , en 8 vol. in-fol.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, membre de l'Académie des Sciences ; mort en 1691 , inventa le micromètre à fil mobile , qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets.

BARDIN (Pierre), littérateur , membre de l'Académie française , né en 1590 , mort en 1637. En voulant sauver M. D'Humières son élève, qui était sur le point de se noyer , il périt dans les flots.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), ministre protestant, né en 1653, mort en Hollande, en 1723. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : *l'Histoire de l'Eglise*, 1699, 2 vol. in-fol., et *l'Histoire des Juifs*, 1716, 15 vol. in-12. Il était fils de Henri Basnage de Fraquenay , né en 1615 près de Carentan , avocat au Parlement de Rouen et connu par ses *Commentaires sur la Coutume de Normandie*, in-fol., qui ont été réimprimés bien des fois.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précédent , né en 1656 , avocat au Parlement, fut obligé , après la révocation de l'édit de Nantes , de passer en Hollande. Il mourut à la Haye , en 1710. On a de lui : *Tolérance des Religions*; *Hist. des*

ouvrages des Savans, journal commencé en sept. 1687 et fini en juin 1709.

BASTON (Guillaume-André-René), savant ecclésiastique, né le 9 nov. 1741, et mort le 16 septembre 1825 (V. la Notice de M. Duputel, Rouen, 1825, in-12.) Nommé à l'évêché de Séez, où il siégea quelques années, il revint mourir dans sa ville natale et reprit le titre de vicaire-général. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *Réclamation pour l'église de France et pour la vérité contre l'ouvrage de M. Maistre, intitulé : Du Pape*, etc. Paris, 1821-24, 2 vol. in-8°; *Voltairiméros, ou première journée de M. de V. (Voltaire) dans l'autre monde*. Bruxelles, 1779, 2 v. in-12.

BAULDRY (Paul), né en 1639, professeur d'Histoire sacrée à Utrecht où il s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes. Mort en 1706. On a de lui une édition du Traité de Lactance : *De Mortibus per-*

secutorum, Utrecht, 1692 ; un grand nombre de dissertations, etc.

BEAUMONT (Guillaume - Robert - Philippe-Joseph-Jean de), curé de Saint-Nicolas de Rouen, mourut en 1761, à Rouen, sa ville natale. Il est auteur de *l'Imitation de la Sainte-Vierge*, et de plusieurs autres ouvrages de piété.

BEAUMONT (M^{me} Le Prince de) se consacra à la composition d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, formant environ 60 vol. in-12 ; née le 26 avril 1711, mourut à Chavanod près Anneci en 1780.

BECQUET (Robert), architecte du XVI^e siècle. Ce fut sur ses plans et sous sa direction que fut érigée l'élégante pyramide en bois recouverte de plomb, qu'on admirait sur la tour du milieu de la Cathédrale de Rouen qui fut incendiée par la foudre le 25 sept. 1822.

BÉRAULT (Josias), avocat au Parlement de Rouen, sous Henri III, mort en 1640, est auteur d'un *Commentaire sur la Cou-*

tume de Normandie, Rouen, 1684, in-f°.

BERNARD (Catherine), poète dramatique. Elle a donné au théâtre *Laodamie* et *Brutus*, tragédies. Née en 1662, elle mourut à Paris en 1712.

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né en 1681, mort à Paris en 1758, est surtout connu par l'*Histoire du peuple de Dieu*, Paris, 1728, 7 vol. in-4°, avec 1 v. supp. 1734.

BESSIN (Dom Guill.), bénédictin, né à Rouen, mort dans la même ville en 1726. Il a donné l'édition la plus complète des *Concilia rothomagensis Provinciæ*, 1717, in-fol.

BICOT (Emery), érudit, né en 1626, mort le 18 octobre 1689, doyen de la Cour des Aides de Normandie. Possesseur d'une bibliothèque où se trouvaient plus de 500 manuscrits, qui après sa mort furent achetés par la Bibliothèque du roi.

BLONDEL (Jacques-François), architecte, né en 1705, mort en 1774. Il est auteur des

articles concernant l'architecture , dans l'Encyclopédie publiée par Diderot et D'Alembert.

BOCCAGE (Marie-Anne Lepage , épouse de Fiquet du), née le 23 nov. 1710 , mariée en 1727 , morte en juillet 1802. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Lyon , 1762 , 3 vol. in-8°.

BOCCAGE (Pierre-Joseph Fiquet du), mari de la précédente , littérateur , né en 1700 , mort en 1767.

BOCHART (Samuel), ministre protestant et célèbre orientaliste , né en 1599 , mort le 16 mai 1667. Ses œuvres ont été recueillies en 3 vol. in-fol. Leyde , 1712. — . . .

BOIELDIEU (François-Adrien), musicien et habile compositeur , né le 16 déc. 1775 , mort à Paris le 9 octobre 1834. Il est auteur du *Calife de Bagdad*, de *Zoraïme et Zulnar*, de *Beniowski*, de *Ma Tante Aurore*, de *Jean de Paris*, de la *Dame Blanche*, des *Deux Nuits*, etc.

BOISFREMONT (Boulangier de), peintre, né le 22 juin 1773, mort à Paris le 5 mars 1838. (V., sur ce peintre, la Notice de M. Hellis, Rouen, 1838, in-8°).

BOISGUILBERT (Pierre Le Pesant, sieur de), lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. On lui doit les traductions de l'*Histoire de Dion Cassius de Nicée*, abrégée par Xiphilin, du grec en français, Paris, 1674; de l'*Histoire d'Hérodien*, 1675, etc., etc.

BOULLAY (Charles-Nicolas Maillet du), né le 6 février 1729, conseiller de la Cour de comptes de Normandie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, pour la partie des Belles-Lettres, mort le 13 sept. 1769. A laissé des manuscrits relatifs à l'hist. de Normandie, et 18 éloges académiques, parmi lesquels on remarque celui du peintre Restout. (V. son *éloge historique*, par M. l'abbé Cotton - Deshoussayes, Rouen, 1770, in-8°; et son *éloge* par M.

Haillet de Couronne , Rouen, 1771 , in-8°)

BRINON (Pierre), conseiller au Parlement de Rouen , né dans le XVI^e siècle, mort vers 1620. On a de lui quelques pièces de théâtre , entr'autres des tragédies traduites en vers , du latin de Georges Buchanan.

BROCHE , musicien-compositeur, organiste de la Cathédrale de Rouen , élève de Martini, premier maître de Boïeldieu ; né le 20 février 1752 , mort dans sa ville natale le 7 vendémiaire an XII. (30 septembre 1803.)

BRUMOY (Pierre), jésuite et littérateur distingué, né en 1688, mort le 16 avril 1742. Le meilleur de ses ouvrages est la traduction du *Théâtre des Grecs*, dont la dernière édition a paru en 1825, 16 vol. in-8°.

BULTEAU (Louis), pieux et savant écrivain , né en 1625, mort à l'abbaye de S.-Germain-des-Prés , en 1693. Son principal ouvrage est l'*Abrégé de l'Histoire de saint Benoît et des moines d'Occident* , 1684-1694 , 2 vol. in-4°.

BUNOU (Philippe), jésuite, né vers 1680, mort à Rennes le 11 octobre 1739; a donné un *Traité sur les baromètres*, Rouen, 1710, et plusieurs autres ouvrages.

CANTEL (Pierre-Joseph), savant et laborieux jésuite, né en 1645, mort à Paris en 1684. On lui doit, dans la collection *ad usum Delphini*, le *Justin* et le *Valère-Maxime*.

CAREL (Jacques), sieur de Sainte-Garde, conseiller et aumônier du roi, né vers 1620; est auteur d'un poème intitulé *Childebrand*, signalé par Boileau comme l'œuvre d'un poète ignorant.

CARREL (Armand), né le 8 août 1800, l'un des principaux rédacteurs du *National*, tué en duel le 24 juillet 1836. Est auteur de : *Résumé de l'Histoire d'Écosse*, 1825, in-18; *Résumé de l'Histoire des Grecs modernes*, 1825, in-18; *Histoire de la Contre-Révolution en Angleterre*, sous Charles II et Jacques II, 1827, in-8.

CHAMPMESLÉ (Marie Desmares), actrice célèbre, née en 1644, morte à Paris en 1698; fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués de son temps, surtout avec Lafontaine et Racine, de qui elle reçut des leçons de déclamation.

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste Le), jésuite, né en 1710, mort en 1779; acquit quelque célébrité par ses prédications à Versailles, à Vienne et à Paris. Parmi ses ouvrages on cite un recueil de Sermons, 1767, 6 vol. in-12.

CLÉREL (Nicolas), chanoine de la Cathédrale de Rouen, est connu par une relation des actes des États provinciaux de Rouen en 1578, et le recueil des discours qu'il prononça pendant la tenue de ces États. Il mourut peu de temps après l'impression de cet ouvrage.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève de Lesueur, naquit à Sotteville, près de Rouen, en 1646, et mourut à Paris en 1717.

CORNEILLE (Pierre), surnommé le Grand Corneille, père de la tragédie française, né le 6 juin 1606, mort à Paris le 1^{er} oct. 1684. La meilleure édition de ses œuvres est celle qui a été publiée par Lefevre, Paris, 1825, 12 vol. in-8°.

CORNEILLE (Thomas), frère du précédent, né en 1625, mort à Andely le 8 déc. 1709. Outre ses œuvres dramatiques contenant 42 pièces, il est auteur d'une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, et d'autres ouvrages.

COURAYER (Pierre-François Le), chanoine et bibliothécaire de Ste-Geneviève, né le 7 novembre en 1681, mort à Londres le 16 octobre 1776. Il est connu par son *Traité sur la Validité des ordinations de l'église anglicane*. Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12.

COUTURE (Guillaume), architecte distingué, né en 1732, mort en 1799. Fut chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Contant d'Ivry ;

il en modifia les plans en changeant l'élévation de l'église et en décorant l'entrée d'un péristyle corinthien.

DAMBOURNEY (Louis-Alexandre), secrétaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Rouen, né le 10 mai 1722, mort à Oissel le 2 juin 1795; joignit la culture des Beaux-Arts et des Lettres à la profession du commerce. On doit à cet estimable savant : *Instruction sur la culture de la garance*, Imprimerie royale, in-4°; *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides*, etc. Paris, 1786, in-4°, avec un supplément publié en 1788; réimprimé à Rouen en 1793, in-8°, et divers mémoires agricoles, insérés dans la collection des mémoires de la Société d'Agriculture de Rouen. (Voir la notice de M. Girardin, Rouen, 1837, in-8°.)

DANIEL (Gabriel), jésuite et historien, né en 1649, mort à Paris en 1728. Son *Histoire de France*, dont la meilleure

édition est celle de 1755-1760, en 17 vol. in-4°, et son *Hist. de la milice française*, 1721, 2 vol. in-4°, lui ont donné une juste célébrité.

DEFONTENAY (Pierre-Nicolas), né le 27 sept. 1743, mort à Paris le 11 fév. 1806. Négociant distingué et administrateur intègre et habile. Il fut pendant long-temps maire de la ville de Rouen.

DESALLEURS (Pierre-Puchot), diplomate, mort à Paris en 1725. Il fut ambassadeur extraordinaire auprès de la Sublime-Porte, pendant plusieurs années.

DESCHAMPS (Gilles), évêque de Coutances, puis confesseur de Charles V, cardinal, mort le 15 mars 1413. Il fut enterré dans la Cathédrale de Rouen.

DESFONTAINES (Pierre-François Guyot), célèbre critique, né le 29 juin 1685, mort à Paris le 16 décembre 1745. Les principaux ouvrages de l'abbé Desfontaines sont : une traduction en prose

de *Virgile*, une traduction des *Voyages de Gulliver*, un *Dictionnaire néologique*, etc.

DESHAYES (Jean-Baptiste), peintre, né en 1729, mort à Paris en 1765. Fut élève de Vanlœo, fit le voyage de Rome et devint membre de l'Académie de Peinture en 1758. Le plus remarquable de ses tableaux est son *St-Benoît mourant*, composé pour une des église d'Orléans. (Voir sur ce peintre, les lettres de Cochin fils, Paris, 1765, in-12.)

DUCASTEL (F.-B.-L.), avocat célèbre et député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative. Né à Rouen en 1740, il mourut dans cette ville le 17 messidor an VII (5 juillet 1799). En 1773, il publia un mémoire étendu sur les dîmes pour le clergé de Normandie, contre les cultivateurs de la même province. Caen, in-8.

DULONG (Pierre-Louis), chimiste et physicien célèbre, né le 12 février 1785, mort

à Paris le 19 juillet 1838. Nous renvoyons à la Biographie universelle et portative des Contemporains, tome V, supplément, pour connaître ses découvertes scientifiques et la liste de ses nombreux ouvrages.

DURDENT (R.-J.), né vers 1776 , mort à Paris le 30 juin 1819. L'un des écrivains les plus féconds de nos jours. Est auteur de plusieurs romans , entr'autres d'*Adriana* , 1812, 3 vol. in-12, et d'un grand nombre d'abrégés historiques sous le nom de *Beautés*, destinés à l'éducation de la jeunesse.

ECHARD (Jacques), religieux dominicain , né en 1644 , mort à Paris en 1724. Est auteur de *Sancti Thomæ summa suo auctori vindicata* , 1708, in-8°, et de *Scriptores ordinis predicatorum recensiti* , 1719-1721, 2 vol. in-fol.

ESNEVAL (Robert Leroux , vidame d') , diplomate, fut chargé de plusieurs missions

importantes. Né en 1609, il mourut le 15 février 1693.

FARIN (Nicolas), prieur de Notre-Dame du Val, né à Rouen, mort dans la même ville en 1675; est connu par son *Histoire de la ville de Rouen*, dont la première édition est de 1668, 3 vol. petit in-12; *La Normandie chrétienne*, 1659, in-4°.

FILLEUL (Nicolas), poète, né vers 1530, a composé plusieurs tragédies qu'il a réunies sous le titre de : *Les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°; — *la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°.

FOLLIE (Louis-Guillaume de la), chimiste, né vers 1739, mort dans sa ville natale le 2 février 1780, a fourni à l'Académie de Rouen un assez grand nombre de mémoires chimiques et a publié un livre intitulé : *Le Philosophe sans prétention, ou L'Homme rare*, Paris, 1775, in-8°.

FONTENELLE (Bernard le Bovier ou le Bouyer de), un des savants les plus aimables des XVII^e et XVIII^e siècles, né le 11 février 1657, mort à Paris le 9 janvier 1757; était neveu du Grand Corneille. Ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Bastien; Paris, 1790, 8 vol. in-8°.

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur des constructions navales, membre correspondant de l'Académie des Sciences, ministre de la marine sous Napoléon, naquit en 1752, et mourut dans sa ville natale, le 8 novembre 1807. On a de lui : *Traité de la mâture des vaisseaux*, 1788, in-4°; *Mémoire sur les canaux navigables*, couronné en 1773, et un grand nombre de mémoires envoyés à l'Académie des Sciences.

Fossé (Pierre-Thomas du), savant littéra-

teur, né le 6 avril 1634, mort à Paris le 4 décembre 1698. On a de lui : *Vie de dom Barthelemi des martyrs*; Paris, 1663, in-8; *Vie de S. Thomas, archevêque de Cantorbéry et martyr*; Paris, 1674, in-4°; et plusieurs autres ouvrages estimables.

FRAMEY (Nicolas-Etienne), né en 1745, mort à Paris le 26 nov. 1810, cultivait tout ensemble, la musique, la poésie et l'art dramatique. Ce fut lui qui, le premier, imagina de parodier en français quelques opéras italiens. Il a donné, en société avec Panckoucke, une traduction en prose de la *Jérusalem délivrée*; Paris, 1785, 5 vol. in-18. — Une autre de *Roland furieux*; Paris, 1787, 10 vol. in-12; etc.

GÉRICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de Carle Vernet et de Guérin, né dans les environs de Rouen (au Mont-aux-Malades, dit-on), vers 1792; il mourut le 18 janvier 1824. Ses principaux tableaux sont : *Le Nau-*

*frage de la Méduse; Un chasseur à cheval;
Un Cuirassier blessé; Une Forge de village.*

GIBBES (Jacques-Alban), médecin et littérateur , né vers 1616, mort à Rome le 26 juin 1677. On a de lui plusieurs ouvrages en vers latins et un *Traité de médecine*, en 3 livres.

GODERMOY (François), graveur , l'un des meilleurs élèves de Lebas , né en 1743 au Bois-Guillaume, près Rouen; il mourut à Paris, en 1819.

GRAINVILLE (Pierre-Joseph de), jésuite , humaniste et antiquaire, mort en 1730, à Rouen sa patrie. Il a laissé plusieurs lettres, dissertations, remarques sur des médailles et autres objets d'antiquité qui sont insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, dans le *Journal des Savants* et dans le *Mercur de France*.

GROUCHY (Nicolas de), philologue et savant professeur de grec au collège de Bordeaux, né dans le XVI^e siècle, mort à la

Rochelle, en 1572. On a de lui : *De Comitibus Romanorum libri tres* ; Paris , 1555 in-fol. ; etc.

GUÉRARD (Dom Robert) , religieux de la congrégation de Saint-Maur , né en 1641 , mort dans sa ville natale , à l'abbaye de St-Ouen , le 2 janvier 1715 , fut chargé de la révision des œuvres de S. Augustin. Il est auteur de : *Abrégé de la Sainte Bible*, en forme de questions et de réponses familières , avec des éclaircissements tirés des SS. Pères et des meilleurs interprètes ; Paris , 1707 , 2 vol. in-12 ; ouvrage estimé et souvent réimprimé.

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard) , savant distingué et professeur célèbre de l'ancienne et de la nouvelle université , né en 1745 , mort à Paris en 1821. On a de lui : *Morceaux extraits de l'Histoire naturelle* de Pline , 1785, in-8° ; *La Journée de Marathon* , pièce historique en quatre actes et en prose, 1792 , in-8° ; *Constitu-*

tion des Spartiates , des Athéniens et des Romains, 1794, in 8°; *Discours choisis de Cicéron*, 1810, in-8°, et plusieurs autres ouvrages.

GUEROULT (Pierre - Rémy - Antoine - Guillaume), frère du précédent, né en 1749, mort à Paris en 1816. Savant professeur de l'université de Paris. On a de lui: *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*; Paris, 1802, in-8° (avec son frère Bernard); le 8^e vol. de la traduction de Cicéron, publié de 1783 à 1789, etc.

GUÉDEVILLE (Nicolas), né en 1650, mort à la Haye, en 1720. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels il suffira de citer: *Critique générale des Aventures de Télémaque*, Cologne, 1700, 2 v. in-12; *Le Grand Théâtre historique*, etc., Leyde, 1705, 5 vol. in-fol; *Atlas historique*, etc., avec un supplément par Linniers, Amsterdam, 1713-21, 7 volumes

in-fol; des traduc. de *Plaute*, d'*Erasmus*, de *Th Morus*, etc.

GUIOT (Joseph-André), bibliothécaire de l'abbaye de St-Victor, prieur de St-Guenault à Corbeil, historiographe de l'ancienne Académie des Palinods; né en 1739, mort curé du Bourg-la-Reine, près de Sceaux, en 1807; a laissé les ouvrages suivans : *Notice périodique de l'Histoire moderne et ancienne*, de la ville et district de Corbeil, 1792, in-18; *Hymnes et Proses pour les fêtes de saint Spire et de S. Leu, patrons de Corbeil*, mis en vers français, 1801, in-18; *Sermons sur l'Altération de la Foi*, 1805, in-8°; et quelques autres écrits.

GUYOT (Alexandre-Toussaint), maître des comptes à Rouen, mourut dans sa patrie en 1734. Il était frère de l'abbé Guyot-Desfontaines. Il a publié, sous le voile de l'anonyme: *Histoire des reines Jeanne première et Jeanne seconde, reines de Naples et de Sicile*; Paris, 1700, in-12;

Le chemin du Ciel, etc. ; Le Testament, ou Préparation à la mort, traduit du latin du cardinal Bona, 1708, in-16, réimprimé plusieurs fois.

HAILLET DE COURONNE (J.-B.-G.), lieutenant-général criminel au bailliage de Rouen, président au présidial de la même ville, où il naquit en 1728, remplit pendant 32 ans ces fonctions de magistrat ; il se livra en même temps à la culture des Lettres et à l'étude de l'Histoire et de la Bibliographie, et fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen. Il mourut à Paris, en 1810.

HAUTEMER (Farin de), acteur et auteur dramatique, né vers 1700, mort dans sa ville natale, vers 1769. Nous ne citerons de lui qu'une *Lettre de M. l'abbé Desfontaines à M. Fréron*, 1756, in-12 ; et sa comédie en vers, intitulée : *le Docteur d'Amour*, 1749, in-8.

HÉRISSANT (François-David), médecin, né

en 1714, mort en 1773, a fourni plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences, qui l'avait nommé associé en 1748.

HOUEL (J.-P.-L.-L.), peintre et graveur, né en 1735, étudia la peinture à l'école de Casanove et la gravure sous Lemire. On a de lui : *Voyage pittoresque de Sicile, de Malte et de Lipari*, avec 264 planches gravées par lui, 4 vol. in-fol.; *Histoire naturelle des deux éléphants mâle et femelle du Muséum de Paris*, grand in-4°, avec 18 planches; il est mort à Paris, en 1813.

JADOULLE, sculpteur, né en 1736, mort dans sa patrie en 1805. Peu favorisé de la fortune, il eut encore le chagrin de voir détruire les ouvrages qui lui avaient mérité dans notre ville la considération des amis des arts. Il était élève de Michel-Ange Slodts.

JORE (Claude-François), imprimeur-libraire à Rouen, fut dépouillé de la maîtrise

pour avoir imprimé, en 1731, vingt-cinq lettres philosophiques de Voltaire. On a de Jore : *Aventures portugaises*, Bragance (Paris, Duchesne), 1756, 2 vol. in-12. Né à Rouen, il mourut à Milan, où il s'était réfugié.

JOUVENET (Jean), peintre d'histoire, né le 12 avril 1644, mort à Paris le 5 avril 1717. La cathédrale de Paris, le Musée du Louvre et celui de Rouen possèdent quelques-uns de ses tableaux. Devenu paralytique du côté droit, il s'apprit à peindre de la main gauche, et réussit à peindre aussi facilement que de la main droite.

JUDDE, jésuite, né en 1661, mort à Paris en 1735, a laissé divers écrits moraux et ascétiques recueillis par l'abbé Duparc, sous le titre suivant : *Collection complète des œuvres spirituelles du P. Judde*; Paris, 1781-82, 7 vol. in-12. Cet homme distingué par sa piété et ses lumières, avait

joui de l'estime de Bourdaloue, qui, en mourant, le désigna pour être le dépositaire de ses papiers.

LALLEMANT (Richard Conteray), imprimeur, né en 1726, mort à Rouen en 1807, s'est acquis une réputation méritée par les bonnes éditions des classiques qu'il a publiés.

LALLEMANT (Nicolas), son frère et son associé, a eu part à la rédaction de la *Bibliothèque des thérapeuticographes* ou auteurs qui ont écrit sur la chasse.

LALLEMANT (Richard-Xavier-Félix), frère des précédents, né le 8 mars 1729, et mort le 15 avril 1810, a été vicaire-général d'Avranches. On lui doit une traduction des *Fables de Phèdre*, avec des notes, et un Catalogue des éditions de cet auteur.

LEBARBIER aîné (Jean-Jac.-François), membre de l'Institut, né le 11 nov. 1738, mort à Paris, le 7 mai 1826, peintre-dessinateur.

Outre une quantité prodigieuse de vignettes et de grands dessins , il a produit un nombre assez considérable de tableaux.

LEBRUMENT (Jean-Baptiste), architecte , né le 7 janvier 1736 , mort en 1804. On lui doit l'église de la Madeleine et les deux escaliers de l'Hôtel-de-Ville.

LEBRUN-DESMARETTES (Jean-Baptiste), né en 1650, mort à Orléans le 19 mars 1731. Il est auteur des ouvrages suivants : *Vie de saint Paulin , évêque de Nole* , 1686 , in-8°; *Voyages liturgiques en France* , 1718 , in-8°; *Concordantia librorum regum et paralipomenon* , 1682 , in-4°. Son père était libraire à Rouen.

LECARPENTIER (Mathieu), architecte , né en 1707, mort à Rouen en 1775. Parmi les constructions dont il a donné les plans, on cite les bâtimens modernes de l'Arсенal; les châteaux de Courteilles et de La Ferté, dans l'ancienne province du Perche, et celui de Balinvillers sur la

route de Paris à Orléans. Il dirigea également les constructions du Palais-Bourbon, où siège aujourd'hui la Chambre des Députés. C'était d'après ses plans que devait s'élever le nouvel Hôtel-de-Ville de Rouen, place du Vieux-Marché, dont le projet forme 1 cahier in-fol. ; Paris, 1758.

LECERF (Philippe), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1677, mort à l'abbaye de Fécamp en 1748, a laissé la *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la Congrégation de Saint-Maur*, La Haye, 1726, in-12; *Histoire de la Constitution unigenitus en ce qui regarde la Congrégation de Saint-Maur*, Utrecht, 1736, in-12; *Bibliothèque des auteurs de Normandie*, 1748, in-12.

LECERF DE LA VIEVILLE OU VIEUVILLE (Jean-Louis), garde des sceaux du Parlement de Normandie, né en 1674, mort dans sa patrie le 10 nov. 1707, n'est guère connu

que par quelques écrits polémiques sur les disputes musicales. Nous citerons : *Comparaison de la musique italienne et de la musique françoise* ; Bruxelles , 1704-1705, 2 parties in-12 ; *L'Art de décrire ce que l'on n'entend pas , ou le Médecin musicien* ; Bruxelles (Rouen), 1706, in-12.

LEGENDRE (Louis), ecclésiastique et historien , né en 1655, mort chanoine de la Cathédrale de Paris , le 1^{er} février 1733. Est auteur de plusieurs ouvrages , dont les principaux sont : *Nouvelle Hist. de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol., et 1719, 8 vol. in-12 ; *Vie du cardinal d'Amboise , premier ministre de Louis XIII*, Rouen, 1724, 2 vol. in-12, ou 1726, 1 vol. in-4°, etc.

LEGROS (Jacques), fils de Richard Legros , médecin distingué de cette ville, naquit vers 1560 , et mourut à la fin du XVI^e siècle. Avocat au Parlement de Rouen, il cultiva les lettres avec succès. On a de lui une

traduction d'Hésiode (*Les Besognes et les Jours*), en vers alexandrins; Paris, 1586, in-12.

LEMAÎTRE (Charles-François), sieur de Claville, président au bureau des finances de Rouen, né en 1670, mort en 1740. Il est auteur du *Traité du vrai mérite de l'homme dans tous les âges et dans toutes les conditions*, Paris, 1735, 2 vol. in-12. Ouvrage presque oublié aujourd'hui, mais qui, dans le temps, eut une vogue si extraordinaire, qu'on en compte jusqu'à dix éditions

LÉMERY (Nicolas), médecin et chimiste, né le 17 nov. 1645, mort le 19 juin 1715. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de chimie*, 1756, in-4°; *Traité de l'antimoine*, 1707, in-8°; *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4°, etc. (*Voir la notice de M. Cap*, 1838, in-8°.)

LEMIRE (Noël), graveur au burin, né le 20 nov. 1724, mort à Paris en 1801,

était élève de Descamps et de Lebas. Il a gravé des marines, des portraits et un grand nombre de vignettes.

LEMOINE, peintre, né en 1741, mort à Rouen en 1803. On cite comme le plus remarquable de ses tableaux l'apothéose du Grand Corneille, formant le plafond du Théâtre des Arts, à Rouen.

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire, né en 1743, mort à Paris en 1824. Elève de Vien, il remporta le grand prix de peinture en 1770. Au nombre de ses tableaux il faut remarquer une *Lecture chez Mme Geoffrin; François I recevant à Fontainebleau la sainte famille, de Raphaël, et Louis XIV assistant à l'inauguration de la statue de Milon de Crotone par Puget*. Ces trois tableaux se trouvent dans la galerie de Munich. Le Musée de Rouen et le Tribunal de Commerce de la même ville possèdent plusieurs tableaux de Lemonnier.

LEPELLETIER (Jean), négociant, né en 1633, mort en 1711. S'appliqua successivement à la peinture, à l'étude des langues vivantes et mortes, des mathématiques, de l'astronomie, de l'architecture, de la médecine, même de l'alchimie, tout en s'occupant de ses intérêts commerciaux.

LEROY (Alphonse-Vincent-Louis), professeur d'accouchemens à Paris, né en 1741, mort assassiné à Paris en 1816. Ses ouvrages les plus connus sont : *Maladies des femmes*, 1768, 2 vol. in-8°; *Pratique de l'art des accouchemens*, 1776, in-8°; *La Médecine maternelle*, 1830, in-8°; *Manuel des gouteux et des rhumatisans*, 1830, in-18.

LESUEUR (Pierre), célèbre graveur sur bois, né en 1636 et mort à Paris en 1716.

LESUEUR (Pierre), son fils aîné, mourut en 1698, âgé de 33 ans; il était également graveur distingué.

LESUEUR (Vincent), son deuxième fils, étu-

dia la gravure sous son père à Rouen , puis sous Papillon à Paris , et surpassa ce dernier dans la pratique des entretailles. Il mourut en 1743.

LESUEUR (Nicolas), neveu des deux précédens , graveur au burin , avait autant de goût que de délicatesse et porta à sa perfection le genre dit *Camaïeu*. Il mourut à Paris en 1764.

LESUEUR (Elisabeth), sa sœur , est célèbre par son talent pour la gravure en bois. Le corps municipal de la ville de Rouen lui fit une pension de 2000 fr. pour avoir gravé les estampilles ou marques des toiles pour les Halles.

LESUIRE (Robert-Martin), littérateur , né en 1737 , mort à Paris en 1815. Lecteur de l'enfant duc de Parme , professeur de législation à l'école centrale de Moulins. De ses nombreux ouvrages nous citerons seulement : *L'Épître à Voltaire* , 1761 , in-8°; *Le Philosophe parvenu* , 1788 , 6

vol. in-12; *Le Crime*, 1789, 4 vol. in-12;
Le Repentir, 1789, 4 vol. in-12; etc.

LETELLIER (Nicolas), peintre, neveu et élève du Poussin, né en 1614, mort en 1676. Ses tableaux se distinguent par la noblesse et la simplicité du style. On en voit plusieurs au Musée de Rouen.

LETOURNEUX (Nicolas), prédicateur célèbre, qui eut d'étroites liaisons avec les solitaires de Port-Royal; né en 1640, il mourut à Paris en 1686, laissant, entr'autres écrits : *Le Catéchisme de la Pénitence*, 1676, in-12; *Principes et règles de la vie chrétienne*, 1688, in-12; *Une vie de Jésus-Christ*, et *l'Année chrétienne*.

LEVEAU, graveur, élève de Descamps et de Lebas, né vers 1750, mourut en 1786. Il a gravé les *Bergers romains*, d'après Lemettay de Fécamp, les *Amants à la pêche*, d'après J. Vernet, nombre de payages et de vignettes.

LEVESQUE (Louis Cuvelier, dame), née en

1703, morte à Paris en 1745, est auteur de divers ouvrages peu connus aujourd'hui. Titon du Tillet lui a consacré un article dans le supplément du *Parnasse français*.

LUCAS (Paul), fameux voyageur du XVII^e siècle, né en 1664, mort à Madrid le 12 mai 1737. On a de lui : *Voyage au Levant*, Paris, 1704, 2 vol. in-12; *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, Paris, 1710, 2 v. in-12; *Voyage dans la Turquie, l'Asie, Syrie, Palestine, Haute et Basse-Egypte*, Paris, 1719, 3 vol. in-12.

MAUBERT DE GOUVEST (Jean-Henri), littérateur, moins connu par ses écrits que par ses aventures romanesques; né en 1721, et mort à Altona le 21 nov. 1767. Il est auteur, entr'autres, du *Testament politique du cardinal Alberoni, par le comte de R. B. M.*, Lausanne, 1753, in-12.

MAUFER (Pierre), imprimeur célèbre du XV^e siècle, né à Rouen vers 1440, est

mort à Padoue ; il y avait établi une imprimerie dès 1474.

MAZELINE (Pierre), sculpteur, né en 1632, mort en 1708 ; a fait pour les jardins de Versailles plusieurs morceaux estimés, parmi lesquels on distingue les statues d'*Europe* et d'*Apollon Pythien*.

MESNAGER (Nicolas-Lebailli), célèbre diplomate, né en 1658, mort subitement en 1714. Sous Louis XIV, il contribua à la paix d'Utrecht et remplit avec honneur et désintéressement plusieurs missions importantes que le roi lui avait confiées.

MONSTIER (Arthus du), religieux récollet, né au commencement de XVII^e siècle, s'appliqua particulièrement à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'histoire de la Normandie, publia quelques ouvrages de piété et mourut en 1662. Son principal ouvrage est la *Neustria pia*, 1663, in-fol., qui est le 3^e vol. d'une histoire de Normandie en 5

volumes. Les tomes 1, 2, 4 et 5 n'ont jamais été imprimés et se trouvent manuscrits à la Bibliothèque royale, à Paris.

MOTTEUX (Pierre-Antoine), littérateur, né en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes et se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouvelle patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français, semblent des compositions originales. On cite particulièrement la traduction de *Don Quichotte* et celle de *Rabelais*. Il mourut à Londres le 19 février 1717.

NAGEREL (Jean), chanoine et archidiacre de Rouen dans le XVI^e siècle. Est auteur d'une *Description du pays et duché de Normandie*, etc., publiée à la suite de la *Chronique de Normandie*, in-8°, éditions de 1578, 1581, 1589, et 1610.

NÉEL (Louis-Balthasar), né à Rouen et mort dans la même ville en 1754, est auteur

du *Voyage de Paris à Saint-Claud par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris par terre*, très souvent réimprimé; *Histoire du maréchal de Saxe*, Mittau, 1752, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, in-12.

PELHESTRE (Pierre), littérateur, fils d'un tailleur de Rouen, né vers 1635 et mort en 1710, sous-bibliothécaire du couvent des Grands-Cordeliers. On a de lui une édition du *Traité de la lecture des Pères*, Paris, 1697, in-12; des *Remarques critiques* contre les *Essais de littérature de l'abbé Tricand*, Paris, 1703, in-12; des articles dans les mémoires de Trévoux, etc.

POMMERAYE (Dom Jean-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1617, mort d'apoplexie en 1687, composa : *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Amand et de Sainte-Catherine de la même ville*, 1662, in-fol.; *Histoire des Archevêques de Rouen*

1667, in-fol.; *Histoire de la Cathédrale de Rouen*, 1665, in-4°; *Conciles et synodes de Rouen*, 1677, in-4°.

PRADON, poète dramatique, né en 1632, mort à Paris en 1698, est moins connu par ses ouvrages que par l'honneur qu'il eut d'être comparé à Racine, et par les traits plaisants que son nom a fournis au satirique français.

RAGUENET (François), littérateur estimable, né vers 1660, mort vers 1722. On a de lui : *Hist. d'Olivier Cromwell*, Paris, 1691, in-4°, ou 2 vol. in-12; *Des monuments de Rome, ou Description des plus beaux ouv. de peint., de sculpt. et d'architect. qui se voient à Rome et aux environs*, Paris, 1700; *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12, souvent réimprimée.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), abbé de Sept-Fontaines, membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions, né le 29 juin 1692, mort à Paris le 25 fé-

vrier 1761, s'est fait connaître par sa traduction en vers des *Essais sur la critique et sur l'Homme de Pope*, publiée en 1730 et 1737, et par celle du poème de la *Boucle enlevée*, du même auteur.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi et directeur de l'Académie de peinture, né à Rouen le 26 mars 1692, mourut à Paris le 1^{er} janvier 1768. Il était neveu et élève de Jouvenet.

RÉVÉREND (Dominique), ecclésiastique, né en 1643, mort à Paris en 1734, est auteur des ouvrages suivants : la *Physique des Anciens, ou la Physique traitée dans un nouvel ordre selon le sentiment des philosophes anciens et modernes*, Paris, 1701, in-12; *Mém. historique de Nickols, sur les derniers troubles de Transylvanie*, Rouen, 1734, 2 vol. in-12.

RICHER D'AUBE (François), jurisconsulte, était neveu de Fontenelle, à la mode de Bretagne. On a de lui un ouvrage très vo-

lumineux , mais assez médiocre , intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale* , Paris. 1743, in-4°. Né en 1686, il mourut à Paris en 1752.

SACQUESPÉE , peintre , contemporain de Letaillier et élève de Vouet , né au commencement du 17^e siècle , est mort dans un âge avancé. Le musée de Rouen possède plusieurs de ses tableaux.

SAINT-AMAND (Marc-Antoine-Gérard , sieur de) , poète , né en 1594, mort à Paris en 1660. Ses poésies diverses ont été plusieurs fois réimprimées sous le titre de *OEuvres du sieur de Saint-Amand* , in-4° et in-12. Son principal ouvrage est le poème de *Moïse sauvé*.

SALLE (Robert de la) , voyageur , né dans le XVII^e siècle , alla chercher fortune au Canada en 1670. Le marquis de Seignelay , alors ministre de la marine , l'ayant chargé de reconnaître cette contrée , De la Salle navigua sur le Mississipi , prit possession

du pays des Akansas, reconnut l'embouchure du fleuve, le remonta ensuite jusqu'au pays des Illinois et se rendit à Québec. Il fut tué dans une nouvelle expédition, le 20 janvier 1687.

SANADON (Noël-Etienne), jésuite et savant littérateur, né le 16 février 1676, mort à Paris le 22 oct. 1733. On a de lui des traductions et imitations de poètes grecs, des poésies latines fort estimées. Il a publié entr'autres une traduction d'Horace, 1728, 2 v. in-4°, ou 8 vol. in-12.

SIGNÈRE (Guillaume LE), imprimeur célèbre du XV^e siècle, né à Rouen vers 1440, mort en Italie où il avait établi une imprimerie dès 1474.

SIMON DE VERVILLE, médecin, physicien, orientaliste, né vers l'an 1715, fut choisi par l'Académie des Sciences pour aller en Perse faire des recherches sur la physique, la botanique et l'histoire naturelle. Il se fixa à Ispahan, où il enseigna les mathéma-

tiques aux jeunes gens de la Cour, et mourut vers 1757.

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), médecin , né en 1752 , mort à Paris le 5 mars 1822 , étudia la chirurgie sous Lecat. Il a publié : *Traité des bandages et appareils* ; Paris, 1798 , 1808 et 1815 , in-8°; et une traduction de Singer , *Eléments d'électricité et de galvanisme*, 1816 , in-8.

VIGER (François), jésuite , né à Rouen , où il mourut le 15 décembre 1647 , a laissé une excellente traduction latine des livres de la *Préparation évangélique d'Eusèbe* , avec des notes , Paris, 1628, 3 vol. in-f.; et un traité de *Idiotismis præcipuis linguæ græcæ*, 1632, in-12

VILLERAY (Pierre-François Lecoq de), littérateur , né en 1703, mort à Caen en 1778, est auteur des ouvrages suivans : *Histoire des révolutions de Hongrie* ; La Haye , 1739, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12; *Traité historique et politique du droit public*

d'Allemagne ; Paris , 1748 , in-4° ;
Abrégé de l'Hist. de la ville de Rouen ;
Rouen , 1759 in-12 ; etc.

YART (Antoine), l'un des premiers membres de l'Académie de Rouen , né en 1710 , mort en 1791 , curé de Saussay , dans le Vexin. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Idée de la poésie anglaise* ; Paris , 1749-56 , 8 vol. in-12.

Nous ajouterons à ces courtes biographies celles de deux hommes qui, nés hors de Rouen, ont cependant jeté trop d'éclat sur cette ville , pour que leurs noms ne trouvent pas place ici.

LE CAT (Claude-Nicolas) , célèbre chirurgien , naquit à Blérancourt en Picardie , le 6 septembre 1700. Il obtint, en 1731, la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. En mars 1736, il établit dans cette ville un amphithéâtre de dissection. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages , de Dissertations et de Mémoires académiques , il mourut à Rouen , le 20 août 1768.

LANGLOIS (Eustache-Hyacinthe) , peintre , dessinateur , graveur et antiquaire , naquit au Pont-de-l'Arche le 3 août 1777. Il vint , en 1816 , se fixer à Rouen , où il mourut le 29 septembre 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Notice sur l'Incendie de la Cathédrale de Rouen* ; 23, in-8° , fig. — *Essai sur*

l'Abbaye de Saint-Wandrille ; 1827 , in 8° , fig. , et réimprimé en 1834 , in-8° , fig. — *Essai sur la Peinture sur verre , ancienne et moderne* , etc. ; 1832 , in-8° , fig. — *Essai sur les Énergies de Junieges* , etc. ; 1838 , in-8° , fig. — *Stalles de la Cathédrale de Rouen* ; 1838 , in-8° , fig. — Il a laissé en manuscrit : *Mémoire sur la Calligraphie des Mss. du moyen-âge et la Danse des Morts*. Ces deux ouvrages sont ornés d'un grand nombre de planches , et doivent paraître dans quelques mois. (Voir , sur la Vie et les ouvrages de Langlois , la Notice de M. Richard , mise en tête des *Stalles de la Cathédrale de Rouen*.)



TABLEAU

DES MONUMENS ET ENDROITS LES PLUS REMARQUABLES DE LA VILLE DE ROUEN , DIVISÉS EN CINQ PROMENADES , POUR EN FACILITER LA VISITE AUX ÉTRANGERS.

La première , au sud-ouest.

Théâtre des Arts.

Ancien Bureau des Finances.

Maison de Jouvenet.

Talais de Justice.

Pour et Voûte de la Grosse-Horloge.

Deux anciennes Maisons en bois , Grande-Rue ,
n^{os} 115 et 129.

Maison de Boïeldieu.

Église de Saint-Vincent.

Église de Saint-Éloi.

Place de la Pucelle d'Orléans.

Hôtel du Bourgtheroulde.

Vieux-Marché.

Maison de Fontenelle.

Maison du grand Corneille.

Hôtel de la Préfecture.

Hôtel-Dieu.

Église de la Madeleine.

Champ de Foire.

Avenue du Mont-Riboudet.

La Douane.

Les Consuls.

La deuxième, au nord-ouest.

Église de Saint-Godard.

Ancienne Église de Saint-Laurent.

Tour du Donjon.

Église de Saint-Romain.

Les Boulevards.

Tour Bigot.

Église de Saint-Patrice.

Ancienne Maison en pierre , rue Etoupée , n^o 4.

Église et Crypte de Saint-Gervais.

La troisième, au nord-est.

Fontaine de la Crosse.

Église de Saint-Ouen.

Hôtel-de-Ville.

Musée.

Bibliothèque publique.

Jardin de Saint-Ouen.

Collège.

École Saint-Louis.

Musée d'Antiquités.

Muséum d'Histoire naturelle.

Église de Saint-Nicaise.

Boulingrin.

Cimetière monumental.

La Visitation.

Fontaine de la Croix-de-Pierre.

Église de Saint-Hilaire.

La quatrième, au sud-est.

Fontaine Lisieux.

Maison dite de Caradas.

Les Halles.

Monument dit de Saint-Romain.

Église de Saint-Maclou.

Cathédrale et Archevêché.

Vieilles Maisons, rue du Change.

Ancienne Chambre des Comptes, rue des Carmes.

Ancienne Abbaye de Saint-Amand.

Église de Saint-Vivien.

Rivière de Robec.

Prison de Bicêtre.

La Maréquerie, Eaux minérales.

Hospice général et Église.

Rivière d'Aubette.

Montagne de Sainte-Catherine.

Église de Saint-Paul.

Cours Dauphin.

Caserne Martainville.

Jardin des Plantes.

La cinquième, au midi, faubourg Saint-Sever.

Les Quais.

Les Ponts.

Statue de Corneille.

Le Cirque.

Caserne Saint-Sever.

Ancienne Église des Emmurées.

Établissement de l'éclairage par le gaz.

Église de Saint-Sever.

Caserne Bonne-Nouvelle.

Saint-Yon : hospice des Aliénés.

Ancien Prieuré de Saint-Julien, aux Chartreux.

Trianon, nouveau Jardin des plantes.

Grammont.

Les Abattoirs.

Grand Cours.



BUREAUX DES DILIGENCES.

PARIS.	Messageries Royales , <i>rue du Bec</i> , deux départs : le matin à 7 heures route d'en bas, le soir à 7 heures.
	Jumelles et Vélocifères , <i>rue du Bec</i> , deux départs : le soir à 6 heures 1/2 et à 8 heures.
	Laffitte et Caillard , <i>rue Thouret</i> , deux départs : le matin à 7 heures, route d'en bas , et le soir à 7 heures.
	Mainot , <i>rue des Carmes</i> , le soir à 7 heures.
	Berlines du Commerce , <i>rue des Carmes</i> : le soir à 7 h.
	Messageries Françaises , <i>rue des Charrettes</i> : le soir à 8 heures.
LE HAVRE.	Vélocifères , à 9 heures du soir.
	Mainot , à 9 heures du matin par Caudebec.
DIEPPE.	Messageries Royales : le matin à 9 h. et le soir à 10 heures.
	Jumelles : le matin à 9 heures.
	Hôtel de Rouen : le matin à 11 h.
CAEN.	Messageries Royales , à 6 h. du mat.
	Jumelles , à 5 heures 1/2 du soir.

- ANDELYS. { Quai de Paris.
Rue et hôtel des Augustins.
- CAUDEBEC. Jumelles.
- AMIENS. Rue de Fontenelle.

BATEAUX A VAPEUR.

Elbeuf, quai du Grand-Cours et quai de Paris.

Paris, les Dorades, quai du Grand-Cours.

— Les Étoiles, *ibid.*

La Bouille, l'Union n° 1 et n° 2, quai du Havre.

Le Havre, la Normandie et la Seine, quai d'Harcourt.

Caudebec, la Marne, quai du Havre.

POSTES.

Poste aux Lettres, *rue Saint-Nicolas*. — Dernière levée pour Paris 8 heures du soir et affranchissement jusqu'à 4 heures.

Poste aux Chevaux, *rue de Fontenelle*, n° 20.

CONSULATS.

Consul d'Angleterre, *rue de la Vicomté*.

— des Pays-Bas, *rue des Charrettes*.

— de Suède, *place de la Pucelle*.

— de Danemarck, *idem*.

— de Prusse, *boulevard Cauchoise*.

HOTELS.

411

- d'Autriche , *rue Herbière.*
- de Sardaigne , *rue de la Savonnerie.*
- des États-Unis , *place de la Pucelle.*

HOTELS.

Hôtel de Rouen , *quai d'Harcourt.*

- d'Albion , *quai du Havre.*
 - des États-Unis , *idem.*
 - d'Angleterre , *cours Boïeldieu.*
 - de Paris , *quai de Paris.*
 - de France , *rue des Carmes.*
 - Vatel , *idem.*
 - des Vélocifères , *rue du Bec.*
 - de Normandie , *idem.*
 - des Messageries , *idem.*
 - du Nord , *Grande-Rue.*
 - Thouret , *rue Thouret.*
 - de la Pomme-de-Pin , *rue Saint-Jean.*
 - de Conflance , *rue des Fossés-Louis VIII.*
 - du Midi , *rue des Charrettes.*
-



Ouvrages

RELATIFS A L'HISTOIRE DE NORMANDIE.

—

- BALLIN.** Notice historique sur l'Académie des Palinods. 1834—38, in-8°, fig. 4 50
- BONNIN et CHASSANT.** Puy de musique, érigé à Evreux, en l'honneur de madame Sainte Cécile; publié d'après un manuscrit du XVI^e siècle. 1837, in-8° 3 »
- CANEL.** Essai historique, archéologique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer. 1833, 2 vol. in-8°, et atlas. 16 »
- CAPEFIGUE.** Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules. 1823, in-8°. 6 »
- COLLEN-CASTAIGNE.** Histoire de la Ville de Bolbec. 1839, in-8°, fig. 4 50
- D'AVANNES.** Esquisses sur Navarre. 1839, grand in-8°, fig. 15 »
- DE LA RUE.** Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands. 1834, 3 vol. in-8°. 36 »
- DE LAQUÉRIÈRE.** Description historique des Maisons de Rouen les plus remarquables. 1821, in-8°, fig. 8 »
- Rouen. Revue monumentale, historique et critique. 1835, in-18. 3 50

DEMAUREY-D'ORVILLE. Recherches historiques sur la ville, les Évêques et le diocèse de Séez. 1823, in-8°. 6 »

DEPPING. Histoire des Expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France au X^e siècle. 1826, 2 vol. in-8°. 10 »

— Histoire de la Normandie sous le règne de Guillaume-le-Conquérant et de ses successeurs, depuis la conquête de l'Angleterre jusqu'à la réunion de la Normandie au Royaume de France. 1835, 2 vol. in-8° (ouvrage adopté par l'Université). 13 »

DESHAYES. Histoire de l'Abbaye royale de Jumièges. 1829, in-8°, fig. 6 »

DEVILLE (Achille). Essai sur l'Eglise et l'Abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville, près Rouen. 1827, grand in-4°, fig. 15 »

— Histoire du Château-Gaillard et du siège qu'il soutint contre Philippe-Auguste en 1203 et 1204. 1829, grand in-4°, fig. 15 »

— Tombeaux de la Cathédrale de Rouen. 1837, in-8°, fig. (2^e édition.) 7 50

— Histoire du Château et des Sires de Tancarville. 1834. in-8°, fig. 6 »

— Notice historique sur Robert - le - Diable. 1836, in-8°. 1 50

— Histoire du Château d'Arques. 1839, in-8°. 9 »

DIBBIN. Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en Normandie, traduit de l'anglais par Th. Licquet. 1825, 2 vol. in-8°, fig. 18 «

- DIBON (Paul).** Essai historique sur Louviers. 1836, in-8°, fig. 5 »
- Du Bois (Louis).** Résumé de l'Histoire de Normandie. 1825, in-18. 2 »
- Itinéraire de la Normandie. 1828, in-8°, fig. 10 »
- DUCAREL.** Antiquités Anglo-Normandes, traduites de l'anglais par Léchaudé d'Anisy. 1823, grand in-8°, fig. 30 »
- DUMESNIL.** Chroniques Neustriennes, ou Précis de l'Histoire de Normandie. 1825, in-8° 6 »
- ESTANCELIN.** Histoire des Comtes d'Eu. 1828, in-8°, fig. 6 »
- Recherches sur les voyages et découvertes des Navigateurs normands, en Afrique, dans les Indes-Orientales et en Amérique. 1832, in-8° 6 »
- FERET.** Dieppe en 1826. 1827, in-12 3 »
- FLOQUET.** Histoire du privilège de Saint-Romain, en vertu duquel le Chapitre de la Cathédrale de Rouen délivrait anciennement un Meurtrier, tous les ans, le jour de l'Ascension. 1833, 2 vol. in-8°, fig. 16 »
- GAULTIER-D'ARC.** Histoire des Conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce, 1016 — 1085. 1830, in 8°, et atlas. 13 »
- GILBERT.** Description de la Cathédrale de Rouen. 1837, in-8°, fig. 4 »
- Description historique de l'Eglise de Saint-Ouen de Rouen. 1822, grand in-8°, fig. 5 »

- GOUBE.** Histoire du duché de Normandie. 1815 ,
3 vol. in-8°, fig. 18 »
- GUILBERT.** Mémoires biographiques et littéraires des
grands Hommes du département de la Seine-Infé-
rieure. 1812, 2 vol. in-8° 6 »
- GUILLAUME DE JUMIÈGES.** Histoire des Ducs de Nor-
mandie, suivi de la vie de Guillaume-le-Conqué-
rant, par Guillaume de Poitiers, traduit par
M. Guizot. 1826, in-8° 6 »
- GUTTINGUER.** Jumièges, prose et vers. 1839, in-18. 2 50
- JOUY.** L'Hermite en Normandie. 1824—1827, 2 vol. in-
12, fig. 7 50
- LANGLOIS (E.-H.)** Notice sur l'incendie de la Cathé-
drale de Rouen. 1823, in-8°, fig. 6 »
- Essai sur les Enervés de Jumièges et sur quelques
Décorations singulières des Eglises de cette abbaye,
suivi du miracle de Sainte-Bautench. 1838, in-8°,
fig. 7 »
- Essai historique et descriptif sur la peinture sur
verre, ancienne et moderne, et sur les vitraux les
plus remarquables de quelques monumens fran-
çais et étrangers; suivi de la Biographie des plus
célèbres peintres verriers. 1832, in-8°, fig. 10 »
- Essai historique et descriptif sur l'Abbaye de Fon-
tenelle ou de Saint-Wandrille. 1834, in-8°, fig. 9 »
- Stalles de la Cathédrale de Rouen. 1838, in 8°,
fig. 7 »

- LECARPENTIER.** Itinéraire de Rouen. 1837, in-12. 3 »
- LE ROUX DE LINCY.** Essai historique et littéraire sur l'abbaye de Fécamp. 1839, in-8°, fig. 5 »
- LESGUILLIEZ.** Lettres sur la ville de Rouen. 1826, in-8°. 7 »
- Notice historique, topographique et statistique sur la ville de Darnétal. 1835, in-8° 4 »
- LICQUET.** Rouen, son Histoire, ses Monumens, son commerce, ses grands hommes; suivi de Notices sur Dieppe et Arques. 1839, in-18, avec un plan de Rouen et 5 gravures 3 »
- Recherches sur l'Histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon. 1826, in-8° 1 50
- Histoire de Normandie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Conquête de l'Angleterre, en 1066. 1835, 2 vol. in-8°, avec une carte. 13 »
- MASSON DE SAINT-AMAND.** Essais historiques et anecdotiques sur l'ancien Comté, les Comtes et la Ville d'Evreux. 1813—1815, 2 vol. in-8° 6 »
- MASSON DE SAINT-AMAND fils.** Lettres d'un Voyageur à l'embouchure de la Seine. 1828, in-8°, fig. 5 »
- MICHEL (Francisque).** Chroniques Anglo-Normandes. Recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'Histoire de Normandie et d'Angleterre, pendant les XI^e et XII^e siècles; publié, pour la première fois, d'après les Manuscrits de Londres, de Cambridge, de Douai, de Bruxelles et de Paris. (Imprimé sous les auspices

et avec l'autorisation de M. Guizot.) 1836-39, 3 vol.
in-8° 18 »

— Les Chroniques de Normandie, publiées d'après un
Manuscrit du XIII^e siècle de la Bibliothèque du Roi.
1839, petit in-4°, avec une miniature (tiré à 210
exempl.), cartonné à l'anglaise. 15 »

MIRACLE de Nostre-Dame, de Robert-le-Dyable, fils
du Duc de Normandie, à qui il fut enjoint, pour
ses meffez, qu'il féist le fol sans parler ; et depuis
ot Nostre-Seignor mercy de li et espousa la fille de
l'Empereur ; publié, pour la première fois, d'après
un Manuscrit du XIV^e siècle, de la Bibliothèque
du Roi. 1836, in-8°, fig. 6 . »

MORLENT. Guide du Voyageur au Havre. 1827,
in-12, fig. 3 »

-- Voyage historique et pittoresque du Havre à
Rouen, sur la Seine, en bateau à vapeur. 1839,
in-18, fig. et carte. 1 50

NOEL. Essais sur le département de la Seine-Infé-
rieure. 1795, 2 part. in-8° 7 »

ORDERIC VITAL. Histoire de Normandie, publiée,
pour la première fois, en français, par M. Guizot.
1826, 4 vol. in-8° 24 »

PASSY (Antoine). Description géologique du dépar-
tement de la Seine-Inférieure. 1832, in-4° et atl. 20 »

PERIAUX. Dictionnaire indicateur des rues et places
de Rouen. 1819, in-8°, avec un plan. 5 »

PLUQUET. Notice sur la vie et les écrits de Robert

- Wace, poète normand du XII^e siècle. 1824, grand in-8°, fig. 3 »
- Contes populaires, préjugés, patois, proverbes, noms de lieux de l'arrondissement de Bayeux. 1834, in-8°, fig. 3 50
- RATHERY. Etudes historiques sur les institutions judiciaires de la Normandie. 1839; in-8° 1 50
- RAYNOUARD. Observations philologiques et grammaticales sur le Roman de Rou et sur quelques règles de la langue des Trouvères au XII^e siècle.
- *Dans le même volume* : Supplément aux notes historiques sur le Roman de Rou, par Anguste Le Prevost. 1829, in-8° 3 50
- REVER. Mémoire sur les ruines de Lillebonne. 1821, in-8°, fig. 3 »
- Voyage des élèves du Pensionnat de l'école centrale de l'Eure dans la partie occidentale du département, pendant les vacances de l'an VII. in-8°, fig. 3 »
- Mémoire sur les ruines du Vieil-Evreux. 1827, in-8°, fig. 6 »
- THIERRY (Augustin). Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands. 1838, 4 vol. in-8°, fig. et atlas. 30 »
- THIESSÉ (Léon). Résumé de l'Histoire du duché de Normandie. 1825, in-18 2 50
- VAYSSE DE VILLIERS. Itinéraire de Paris à Rouen, au Havre, etc. 1830, in-8°, avec une carte. 5 »
- VIEL. Description géographique, statistique et topo-

NORMANDE.

419

- graphique du département de la Seine-Inférieure.
1834, in-8°, avec une carte. 3 50
- VITET (Ludovic). Histoire de Dieppe. 1833, 2 vol.
in-8°, fig. 12 »
- VOYAGE de Paris au Havre, par un Rouennais.
in-18, avec 10 grav. et 2 cartes. 2 50
- VOYAGE de Rouen au Havre, par le même. in-18,
avec 5 grav. et une carte. 1 50
- WACE (Robert). Le Roman de Rou et des Ducs de
Normandie, publié, pour la première fois, d'après
les manuscrits de France et d'Angleterre, avec des
notes pour servir à l'intelligence du texte, par
F. Pluquet. 1827, 2 vol. in-8°, fig. 20 »

Ouvrages divers.

- LE ROMAN DE BRUT, publié, pour la première fois,
d'après les manuscrits des Bibliothèques du Paris,
avec un commentaire et des notes par Le Roux de
Lincy. 1838, 2 vol. in-8°, fig. 20 »
- Analyse du Roman de Brut, par Le Roux de Lincy.
1838, in-8° 5 »
- HISTOIRE des Anglo-Saxons, par sir Francis Pal-
grave, conservateur des Archives du Trésor royal
de l'Echiquier, traduite de l'anglais par Alexandre
Licquet. 1836, in-8°, fig. 7 50
- COURS de littérature à l'usage des jeunes étudiants et
des gens du monde, renfermant des considérations

nouvelles sur les littératures ancienne et du moyen âge, et sur celles des XVII, XVIII et XIX^{es} siècles, par Ch. Durand, avec des Notes biographiques sur les Ecrivains célèbres, par Tongard. 1836, 2 vol. in-8° 6 »

FRAGMENS littéraires de lady Jeanne Grey, reine d'Angleterre, avec la traduction; précédés d'une Notice sur la vie et les écrits de cette femme célèbre, par Ed. Frère. 1832, in-8°, portrait. 4 »

DICTIONNAIRE des arts du dessin: la peinture, la sculpture, la gravure, et l'architecture; par M. Boudard, 1826, in-8° 5 »

COURS d'antiquités monumentales, par M. de Caumont, 6 vol. in-8° et atlas; chaque volume se vend séparément avec un atlas. 12 »

Ouvrages sous presser.

L'HISTOIRE des Anglois, par maître Geoffroi Gaimar; publiée pour la première fois d'après les manuscrits d'Angleterre, par Francisque Michel, in-8°.

LE ROMAN DU MONT-SAINT-MICHEL, par Guillaume de Saint-Pair, chroniqueur du XII^e siècle; publié pour la première fois d'après le manuscrit de Londres, par Francisque Michel, in-8°.

LES CHRONIQUES des abbés de Saint-Onen, publiées pour la première fois, d'après un manuscrit du XIV^e siècle de la Bibliothèque du Roi, par F. Michel, petit in-4°.

TABLE DES MATIÈRES.

Précis historique ,	<i>pages</i>	1
---------------------	--------------	---

MONUMENTS RELIGIEUX.

ÉGLISES PAROISSIALES.

Cathédrale ,	20
Saint-Ouen ,	61
Saint-Maclou ,	79
Saint-Patrice ,	83
Sainte-Madeleine ,	89
Saint-Sever ,	90
Saint-Romain ,	93
Saint-Godard ,	99
Saint-Nicaise ,	102
Saint-Vincent ,	103
Saint-Vivien.	107

ÉGLISES SUCCURSALES.

Saint-Gervais ,	108
Saint-Hilaire ,	111
Saint-Paul.	112

CULTE PROTESTANT.

Saint-Éloi.	115
-------------	-----

ÉGLISES SUPPRIMÉES. 117**MONUMENS CIVILS.**

Hôtel-de-Ville,	123
Palais archiépiscopal,	125
Palais-de-Justice,	127
Tour de la Grosse-Horloge,	132
Les Halles; levée de la Fierle, etc.	136
La Bourse,	145
Tribunal de Commerce,	146
La Douane,	148
Abattoir public,	154
Collège royal.	156

HOSPICES.

Hôtel-Dieu,	158
Hospice Général,	163
Asile des Aliénés, Saint-Yon.	167

PRISONS. 172**CASERNES**

Saint-Sever,	177
Martainville,	179
Bonne-Nouvelle.	181

ÉDIFICES REMARQUABLES.

Hôtel du Bourgtheroulde,	184
Ancienne Abbaye de Saint-Amand,	194

DES MATIÈRES.	423
Ancien Bureau des Finances,	199
Ancienne Chambre des Comptes,	201
Maisons curieuses.	203

ANCIENS CHATEAUX FORTS.

Vieux Château,	204
Vieux Palais,	207
Petit Château.	211

PONTS.

Ancien Pont de Pierre,	212
Pont de Bateaux,	214
Nouveau Pont de Pierre et Statue de Corneille,	216
Pont suspendu.	219

RIVIÈRES.

La Seine,	225
Robec,	<i>ibid.</i>
Aubette,	226
Renelle.	227

FONTAINES.

De Lisieux,	232
De la Crosse,	234
De la Grosse-Horloge,	235
De la Croix-de-Pierre,	237
Du Vieux-Marché,	238
De Saint-Maclou et de la Pucelle. Puits Artésien.	239

EAUX MINÉRALES, 240

PLACES ET MARCHÉS.

Vieux-Marché et Place de la Pucelle ; mort de Jeanne-d'Arc ,	241
Place Saint-Éloi (<i>V.</i> p. 115.)	
Marché-Neuf ,	244
Place Notre-Dame ,	246
Place de la Calende ,	247
Place des Carmes ,	248
La Rougemare ,	249
Boulingrin ,	251
Champ-de-Mars (<i>V.</i> page 179.)	

BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉES.

Bibliothèque publique ,	252
Musée ,	256
Musée départemental d'antiquités	259
Muséum d'Histoire naturelle.	260

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie royale des Sciences , Belles-Lettres et Arts ; Établissements fondés par elle , sa Bibliothèque , etc. ,	262
Société d'Agriculture ,	270
Société d'Émulation ,	274
Société du Commerce et de l'Industrie ,	276
Société de Médecine ,	<i>ibid.</i>
Société des Pharmaciens ,	277

DES MATIÈRES. 425

Société des Amis des Arts,	278
Société Philharmonique,	<i>ibid.</i>
Société d'Horticulture,	<i>ibid.</i>
Commission d'Antiquités,	279

COURS D'INSTRUCTION PUBLIQUE ET GRATUITE.

Cours de Botanique et Jardin des plantes ,	281
Cours de Chimie ,	291
Cours de Physique ,	292
Cours de Dessin ,	<i>ibid.</i>
Cours d'Histoire naturelle ,	293
École départementale d'Agriculture , etc. ,	<i>ibid.</i>
Cours de Droit commercial ,	294
Cours de Tenue des Livres ,	<i>ibid.</i>
École secondaire de Médecine.	<i>ibid.</i>

THÉÂTRE DES ARTS. 295

PROMENADES DE ROUEN.

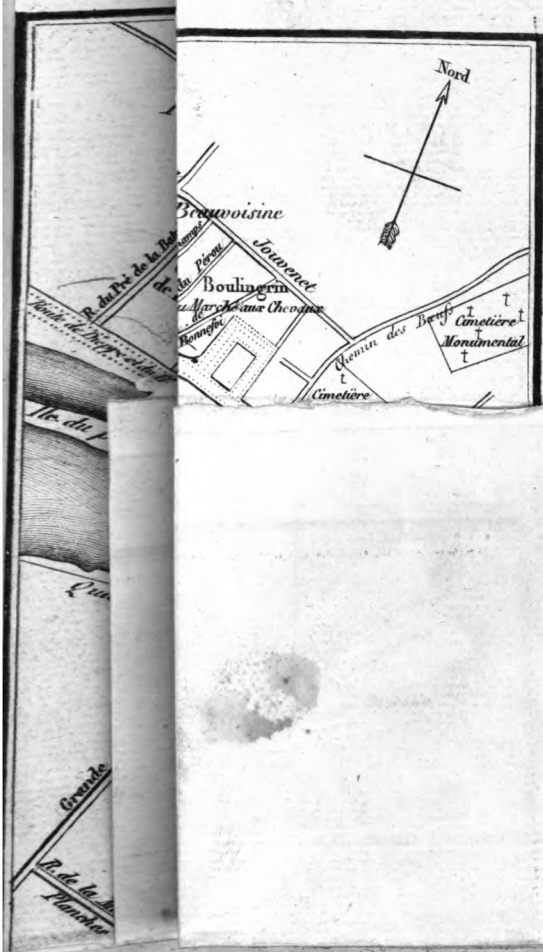
Cours de la Reine ,	299
Cours Dauphin (<i>Voyez</i> Église Saint-Paul , page 114.)	
Avenue du Mont-Riboudet ,	302
Les Boulevards.	303

PROMENADES HORS LA VILLE.

Côte Sainte-Catherine , Petites-Eaux Martain- ville, Bois - Guillaume , Saint-Aignan , Mont-aux-Malades , Canteleu.	305
---	-----

TABLE DES MATIÈRES.**CIMETIÈRES DE ROUEN. 311****COMMERCE, INDUSTRIE. 313****ENVIRONS DE ROUEN.****Dieppe, 341****Arques, le Bourg et le Château, 353****BIOGRAPHIE ROUENNAISE. 361****TABLEAU des Monumens les plus remarqua-
bles de la ville de Rouen, divisé en cinq
promenades, 405****Bureaux des Diligences, Bateaux à Vapeur, 409****Postes, Consuls, Hôtels, 410****Ouvrages relatifs à l'Histoire de Normandie. 412****FIN.**





De la Haye.



